william s.
Burroughs
jack
Kerouac

Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines



roman

Gallimard

WILLIAM S. BURROUGHS

JACK KEROUAC

ET LES HIPPOPOTAMES

ONT BOUILLI VIFS

DANS LEURS PISCINES

roman

POSTFACE DE JAMES GRAUERHOLZ

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Josée Kamoun

GALLIMARD

Titre original :

AND THE HIPPOS WERE BOILED IN THEIR TANKS

NOTE ÉDITORIALE

Le premier feuil et dactylographié du manuscrit de 1945 donne pour auteurs « Wil iam Lee » (pseudonyme de Wil iam S. Burroughs) et « John

Kerouac » (pour Jack Kerouac) et précise : « Les chapitres Wil Dennison ont été écrits par Wil iam Lee, les chapitres Mike Ryko par John

Kerouac. »

WILL DENNISON

Le samedi soir, les bars ferment à trois heures, si bien que je me suis retrouvé chez moi vers quatre heures moins le quart, après avoir pris le

petit déjeuner au Riker's, sur la Septième Avenue, au niveau de Christopher Street. J'ai balancé les *News* et le *Mirror* sur le canapé, j'ai retiré ma

veste en seersucker et je l'ai jetée par-dessus. Au lit, direct.

C'est là qu'on a sonné. La sonnette est stridente, el e vous transperce le système, alors je me suis précipité pour déclencher l'ouverture de la

porte d'en bas. Puis j'ai ramassé ma veste sur le canapé, et je l'ai posée sur un dossier de chaise, pour qu'on ne s'asseye pas dessus ; les

journaux, je les ai glissés dans un tiroir : je voulais être sûr de les retrouver à mon réveil. Ensuite, je suis al é ouvrir la porte juste à temps pour qu'ils

n'aient pas besoin de frapper.

Ils sont entrés chez moi à quatre. Je vais vous en faire une description générale, avec aspect physique, puisque cette histoire roule

essentiel ement sur deux d'entre eux.

Phil ip Tourian a dix-sept ans ; moitié turc, moitié américain. Il dispose de plusieurs identités, mais il aime bien qu'on l'appel e Tourian. (Son

père, lui, se fait appeler Rogers.) Il a des boucles noires qui lui tombent sur le front, le teint très pâle et les yeux verts. Avant même que les autres

soient entrés dans la pièce, il avait pris ses aises, jambe passée sur le bras du fauteuil le plus confortable.

C'est le genre de gars à qui les tantouzes à prétentions littéraires dédient des sonnets sur le mode : « Ô toi, éphèbe grec aux cheveux de

jais… » Il portait des jeans crasseux et une chemise kaki, dont il avait retroussé les manches sur ses avant-bras musclés.

Ramsay Al en est assez impressionnant à voir, la quarantaine grisonnante, grand, un peu flasque. On dirait un acteur tombé dans la dèche, un

personnage qui aurait connu des jours meil eurs. À côté de ça, c'est un type du Sud, qui se dit de bonne famil e, comme tous les sudistes. Il est

très intel igent, mais on ne risquerait pas de s'en douter à le voir : il est tel ement toqué de Phil ip qu'il lui tourne autour comme un vautour intimidé,

avec un sourire d'une niaiserie dégoulinante.

C'est un des types les plus chouettes que je connaisse, d'une excel ente compagnie. Phil ip aussi, d'ail eurs. Mais dieu sait pourquoi, dès qu'ils

sont ensemble, ils tapent sur les nerfs de tout le monde.

Agnès O'Rourke a une laideur typiquement irlandaise, des cheveux noirs en brosse, el e ne porte que des pantalons. C'est une fil e directe,

virile, fiable. Mike Ryko a dix-neuf ans, c'est un Finlandais roux, genre officier de la Marchande, sauf qu'il porte un treil is crasseux.

Voilà le quatuor, tel quel, Agnès une bouteil e à la main.

« Ah, du Canadian Club », j'ai dit. « Entrez donc, asseyez-vous. » C'était déjà fait, alors j'ai sorti des verres, et chacun s'en est versé une giclée.

Agnès m'a demandé de l'eau, je suis al é lui en chercher.

Phil ip avait eu une il umination philosophique qu'il avait manifestement développée au cours de la soirée, et il se proposait de m'en faire

profiter. « J'ai mis au point toute une philosophie autour de l'idée que le mal c'est le gaspil age, et le bien, la création. Tant que tu crées, c'est bien,

le seul péché, c'est de gâcher ton potentiel. »

Moi, je trouvais ça passablement crétin, alors j'ai dit : « Je sais bien que je suis

qu’un pauvre barman paumé, seulement les réclames pour le

savon Cadum, c’est bien du créatif ? »

Et lui : « Ouais, mais tu vois, c’est du créatif gâché. On est dans la dichotomie, là. Et puis on peut aussi avoir du gaspil age créatif, comme là,

quand je te parle. »

Alors moi : « Ouais mais enfin, c’est quoi tes critères de différence entre gaspil age et création ? N’importe qui pourra toujours te dire que ce

qu’il fait c’est créatif, alors que ce que font les autres, c’est du gaspil age. C’est trop général, ton truc, ça veut plus rien dire. »

Ma remarque a eu l’air de le frapper comme un direct au plexus, il faut croire qu’il n’avait pas rencontré beaucoup de contradiction jusque-là.

Toujours est-il qu’il a laissé tomber sa philosophie aussi sec, ce qui m’arrangeait bien, j’ai pas de temps à perdre pour écouter des idées

pareil es.

Là-dessus, le voilà qui me demande si j’ai de la marijuana, et je lui dis que j’en ai pas beaucoup, mais il insiste, il veut fumer, alors j’ai sorti les

sèches du tiroir du bureau, on s’en est al umé une et on l’a fait tourner. C’était vraiment du foin, et ce malheureux joint n’a défoncé personne.

Ryko, assis sur le divan et qui n’avait rien dit jusque-là, a raconté : « J’ai fumé cinq joints à Port Arthur au Texas, et je me rappel e plus rien du

patelin. »

« On a du mal a en avoir, en ce moment », j’ai dit. « Je sais pas où je vais en trouver quand ce que j’ai sera fini. » Mais Phil ip a piqué une autre

clope, et il s’est mis à la fumer. Alors je me suis versé un plein verre de Canadian Club.

Tout d’un coup, j’ai trouvé ça louche, au fait : eux qui n’ont jamais un sou,

comment ils se l'étaient procuré, leur Canadian Club ?

« Agnès l'a piqué dans un bar », m'a dit Al.

Si j'ai bien compris, Al et Agnès étaient en train de boire une bière au bout du comptoir du Pied Piper's, quand tout d'un coup el e lui dit :

« Ramasse ta monnaie on se casse, j'ai une bouteil e de Canadian Club dans ma veste. » Al l'a suivie, il avait plus peur qu'el e. Il l'avait même pas

vue embarquer la bouteil e.

Ça s'était passé en début de soirée, et ils en avaient déjà descendu la moitié. J'ai félicité Agnès, qui m'a fait un sourire complaisant.

« Fastoche », el e m'a dit. « Je le referai. »

« Sans moi, en tout cas », j'ai pensé en moi-même.

La conversation a langui ; j'avais trop sommeil pour parler. Il s'est dit quelque chose que je n'ai pas entendu, et au moment où je levais les yeux,

Phil ip avait mordu dans son verre à cocktail, et il était en train d'en mâcher un gros bout, le bruit s'entendait jusqu'à l'autre bout de la pièce. Agnès

et Ryko faisaient la grimace comme quand la craie grince sur le tableau.

Phil ip a mâché son bout de verre soigneusement, et il l'a fait descendre en buvant une bonne rasade d'eau dans le verre d'Agnès. Alors Al a

commencé à bouffer son verre, lui aussi, et je suis al é lui chercher de l'eau pour le faire descendre. Agnès m'a demandé si je pensais qu'ils

al aient mourir, j'ai dit non, aucun danger, si on mâche bien, c'est pas pire que de manger du sable. Toutes ces histoires de gens qui seraient

morts d'avoir mangé du verre pilé, c'est n'importe quoi.

Ça m'a donné une idée de gag : « Je manque à tous mes devoirs d'hôte », j'ai dit. « Quelqu'un a faim ? J'ai une petite gâterie, arrivée

aujourd’hui. »

En cet instant, Al et Phil ip retiraient les éclats de verre coincés entre leurs dents. Al était dans la sal e de bains, il regardait ses gencives dans la

glace, et el es saignaient.

« Oui, j’ai faim », il a répondu.

Phil ip m’a dit que la dégustation du verre lui avait aiguisé l’appétit.

Al m’a demandé si ma daronne m’avait envoyé un colis de provisions, et j’ai répondu : « Oui, justement, un vrai régal. »

J’ai fait le tour du placard, et je suis revenu avec un mil efeuil e de lames de rasoir usagées sur une assiette, accompagné d’un pot de moutarde.

« Espèce de salaud, m’a dit Phil ip, j’ai faim, sérieux. » Moi, je la trouvais bien bonne et j’ai dit : « Morts de rire, non ?

— J’ai vu un gars bouffer des lames de rasoir, à Chicago, a dit Ryko. Des lames de rasoir, du verre, et puis des ampoules. Pour finir, il a même

bouffé une assiette en porcelaine. »

À cette heure, tout le monde était bourré, sauf Agnès et moi. Al était assis aux pieds de Phil ip, il le regardait avec des yeux de merlan frit.

J’avais hâte qu’ils rentrent chez eux, tous tant qu’ils étaient.

Là-dessus, voilà Phil ip qui se lève en disant : « Venez, on monte sur le toit.

— D’ac, s'écrie Al en bondissant sur ses pieds comme si c’était l’idée du siècle.

— Mais non », je dis, « vous al ez réveil er la propriétaire, et y a rien à voir là-haut, en plus.

— Va te faire foutre, Dennison », m’a dit Al, furieux que j’essaie de contrarier Phil ip dans son initiative.

Et les voilà qui sortent de l’appartement jambes flageolantes, et qui grimpent

l’escalier. La propriétaire et sa famil e occupent l’appartement au-

dessus du mien, et au-dessus d’eux il n’y a plus que le toit.

Je me suis rassis, en me versant du Canadian Club. Agnès n’en voulait plus, el e a annoncé qu’el e rentrait ; Ryko s’était endormi sur le canapé,

alors j’ai fini la bouteil e, et Agnès s’est levée pour partir.

On a entendu un vague barouf sur le toit, suivi d’un bris de verre, dans la rue. On s’est approchés de la fenêtre, et Agnès a dit : « Ils ont dû

balancer un verre dans la rue. »

C’était plausible, alors j’ai sorti la tête avec circonspection ; une femme levait les yeux vers nous en nous insultant. Le gris de l’aube nimbait la

rue.

« Ça va pas, non, bande de salauds, vous voulez tuer quelqu’un, ou quoi ? »

Pour moi, la meil eure défense c’est l’attaque, alors j’ai dit : « Ta gueule ! Tu réveil es tout le monde. Casse-toi ou j’appel e les flics », et puis j’ai

éteint la lumière comme le gars qui se recouche après avoir été tiré de son sommeil.

Au bout de quelques minutes, el e est repartie en pestant toujours, et moi aussi, intérieurement du moins, au souvenir de tous les ennuis qu’ils

m’avaient attirés, ces deux-là, au fil du temps. La fois où ils avaient bousil é ma bagnole, à Newark. Cel e où je m’étais fait virer d’un hôtel, à

Washington, parce que Phil ip avait pissé par la fenêtre. J’en passe, et des meil eures. Des blagues de potache, à la mode en 1910, quoi. C’était

comme ça dès qu’ils se retrouvaient. Pris séparément, ils étaient très bien.

J’ai ral umé, et Agnès est partie. Le calme était revenu sur le toit.

« J’espère qu’il va pas leur prendre fantaisie de sauter », j’ai soliloqué – Ryko

s’était endormi. « Bon, ils peuvent bien rester perchés là-haut

toute la nuit si ça les amuse, moi je me couche. »

Je me suis déshabil é et je me suis mis au lit, en laissant le canapé à Ryko. Il pouvait être six heures du matin.

MIKE RYKO

Je suis parti de chez Dennison vers six heures, pour rentrer chez moi, à Washington Square. Dans la rue, la matinée était brumeuse et

frisquette, le soleil encore derrière les quais de l'East River. J'ai pris par Bleecker Street, en entrant au Riker's au passage, pour voir si Phil ip et

Al s'y trouvaient.

Quand je suis arrivé à Washington Square, j'avais tel ement sommeil que je ne marchais plus droit. Je suis monté chez Janie, au troisième, j'ai

jeté mes vêtements sur une chaise, et je l'ai poussée pour me faire de la place dans le lit. Le chat courait dans tous les sens, en jouant avec les

draps.

Le dimanche après-midi, à mon réveil, on entendait le Philharmonie à la radio du séjour. Je me suis assis dans le lit, et en me penchant j'ai vu

Janie assise sur le canapé, une serviette autour du corps, les cheveux mouil és, el e sortait de la douche.

Phil ip était assis par terre, drapé dans une serviette, lui aussi, cigarette au bec, il écoutait la musique, qui se trouvait être la Première

Symphonie de Brahms.

« Hé », j'ai dit, « balancez-moi une sèche ».

Janie est venue jusqu'à moi en me disant « Bonjour » sur un ton de gamine ironique, et el e m'en a donné une.

« Bon dieu, qu'il fait chaud », j'ai dit.

« Lève-toi et va prendre une douche, salopard.

— Qu’est-ce qu’il te prend ?

— Tu vas pas me la faire. T’as fumé de la marijuana, hier soir.

— C’était du foin, de toute façon », j’ai dit en al ant dans la sal e de bains. Le soleil de juin inondait la pièce, et le jet froid de la douche m’a

donné l’impression de plonger dans un étang à l’ombre, un après-midi d’été, en Pennsylvanie.

Après, je me suis instal é dans le séjour, une serviette autour du corps, avec un verre d’orangeade bien fraîche, et j’ai demandé à Phil ip où il

était al é, la veil e, avec Ramsay Al en. Il m’a dit qu’en partant de chez Dennison, ils s’étaient dirigés vers l’Empire State Building.

« Pourquoi ça ?

— On se disait qu’on al ait sauter. Je me rappel e plus bien.

— Sauter, rien que ça ? »

On a parlé un moment de la Vision Nouvel e que Phil ip était en train d’élaborer, et puis, mon orangeade finie, je me suis levé et je suis passé

dans la chambre enfiler mon pantalon. « J’ai faim », j’ai dit.

Janie et Phil ip se sont habil és, et je me suis instal é dans la petite alcôve qu’on appel e la bibliothèque, pour feuil eter des trucs, sur le bureau.

Piano, à mon rythme, je me préparais à prendre la mer. J’ai disposé plusieurs papiers sur le bureau, et quand je suis retourné dans le séjour,

Phil ip et Janie étaient prêts. On est descendus et on est sortis.

« Quand est-ce que tu reprends la mer, Mike ? m’a demandé Phil ip.

— D’ici une ou deux semaines.

— Vous faites chier, a dit Janie.

— Écoute », il m’a dit en traversant la place, « je me demande si je devrais pas en faire autant. Tu sais que tout en ayant mes papiers de marin,

j’ai jamais embarqué. Qu’est-ce qu’il faut que je fasse pour me trouver un bateau ? »

Je lui ai indiqué les démarches, en deux mots.

Il a hoché la tête, d’un air satisfait. « Je vais le faire », il a dit. « Et tu crois que ce serait possible qu’on embarque sur le même bateau ?

— Oh oui », j’ai répondu. « Mais ça te prend subitement ? Et ton oncle, qu’est-ce qu’il va dire ?

— Il demandera pas mieux. Il sera ravi de me voir m’engager dans une action patriotique et tout et tout. Et en plus, pas fâché de se débarrasser

de moi un moment. »

J’ai exprimé mon approbation de tout le projet. J’ai dit à Phil que c’était toujours mieux d’embarquer avec un coéquipier, pour le cas où on aurait

des problèmes à bord, avec les autres membres de l’équipage. Je lui ai dit que quand tu connais personne, tu risques toujours de t’en prendre

plein la gueule, surtout si tu as tendance à faire bande à part. C’est le genre de comportement qui, sans qu’on s’en rende compte, te fait mal voir

des autres marins, je lui ai dit.

On est entrés au Frying Pan’s, sur la Huitième. Janie avait encore un peu de fric qui lui restait du dernier chèque de ses rentes. C’était une fil e

de Denver, Colorado, mais ça faisait plus d’un an qu’el e n’était pas retournée chez el e. Son père, veuf âgé et plein aux as,s’était instal é dans un

palace, et lui écrivait de temps en temps pour lui raconter sa vie de château.

Janie et moi, on a commandé des œufs au bacon tout bêtes, mais Phil ip a réclamé des œufs coque à trois minutes et demie. Il y avait une

nouvel e serveuse derrière le comptoir, et el e l’a regardé de travers. Il fait souvent mauvaise impression, avec ses al ures exotiques ; les gens le prennent pour un camé, ou un pédé.

« Je veux pas qu’Al en apprenne que j’embarque », il a dit. « Tout le but du jeu, c’est justement de lui échapper. S’il vient à le savoir, il risque de tout faire foirer. »

Ça m’a fait rire.

« Tu le connais pas », m’a dit Phil ip, sérieux comme un pape, « il est capable de tout. Ça fait trop longtemps que je le connais.

— Si tu veux te débarrasser de lui », j’ai dit, « pourquoi tu lui dis pas de te lâcher, d’arrêter de te col er au train ?

— Ça marcherait pas. C’est plus fort que lui. »

On a bu notre jus de tomate sans rien dire.

« Ta logique m’échappe, Phil », j’ai dit. « Moi j’ai plutôt l’impression que ça te gêne pas trop qu’il te col e au train tout le temps, tant qu’il te drague pas. Je serais même tenté de dire que ça t’arrange bien, parfois.

— Ça commence à me déranger.

— Et qu’est-ce qu’il se passerait s’il apprenait que tu embarques ?

— Tout et n’importe quoi.

— Et s’il ne l’apprenait qu’une fois que tu aurais levé l’ancre ?

— Il est fichu de m’attendre au port de destination, je le trouverais un béret sur la tête, en train d’ouvrir des coquil ages avec cinq ou six petits Arabes à ses pieds, sur la plage.

— El e est bien bonne », j’ai dit en rigolant.

« T’es pas obligé de mettre cette pédale au courant de tous tes faits et gestes », a dit Janie.

« El e est très bonne, cel e de la plage », j’ai dit.

Nos œufs étaient arrivés, mais ceux de Phil ip étaient carrément crus. Il a appelé la serveuse : « Ils sont crus, ces œufs », il a dit, et, joignant le

geste à la parole, il a plongé sa cuil ère dedans et l’a retirée avec un filament glaireux.

La serveuse a dit : « Vous m’avez demandé des œufs mol ets, non ? On va pas vous les reprendre. »

Phil ip a poussé les œufs sur le comptoir. « Mettez-m’en deux à quatre minutes, si ça peut vous simplifier la vie. » Sur quoi il s’est tourné vers

moi pour me parler de sa Vision Nouvel e. La serveuse lui a arraché les œufs, et el e a foncé jusqu’au passe-plat en lançant : « Deux œufs coque,

à quatre minutes ! »

Quand les œufs sont revenus, ils étaient impec. La serveuse les lui a servis en faisant claquer l’assiette. Il s’est mis à les manger,

imperturbablement.

« Bon », j’ai dit, après avoir fini mon petit déjeuner, « demain tu vas à Broadway comme je t’ai expliqué, tu remplis les formalités, et je te

garantis qu’on va trouver un bateau dans la semaine. On sera en haute mer avant qu’Al en se soit aperçu de quoi que ce soit.

— Parfait, a dit Phil ip, je veux larguer les amarres au plus vite.

— Impossible de choisir la destination », j’ai signalé.

« C’est pas grave, mais j’aimerais bien que ce soit la France.

— Moi aussi, mais tu y es déjà al é, toi, en France.

— Quand j'avais quatorze ans, avec ma mère, et ma gouvernante anglaise qui me filait le train… Ce que je voudrais bien voir, c'est le Quartier

latin.

— C'est à Paris, le Quartier latin, nous on aura juste droit au rivage de la péninsule normande, ça m'étonnerait qu'on voie Paris cette fois-ci.

— Il y aura peut-être quand même une extension jusqu'à Paris. De toute façon, l'essentiel est de quitter l'Amérique.

— Tu pourras dire que tu as mis un océan entre Ramsay Al en et toi.

— J'y compte bien.

— Et puis tu auras tout le temps d'écrire des poèmes.

— Autre avantage.

— Pourquoi tu peux pas écrire tes poèmes et travail er à ta Vision Nouvel e à New York ?

— Parce que j'ai Al en dans les pattes, a répondu Phil ip en souriant. Moi j'ai des idées neuves, et lui, il est de la vieil e école.

— Ah, te voilà bien ingrat envers ton vieux maître vénérable. »

Phil ip m'a fait un petit sourire sous cape.

« Vous dites que des conneries, tous les deux », a protesté Janie. « Vous voulez vous faire du fric, oui ou non ? Quand vous rentrerez, pourquoi

on n'irait pas passer l'hiver en Floride ou à La Nouvel e-Orléans, par exemple, au diable la poésie ! »

On avait des cigarettes mais pas d'al umettes. Phil a hélé la serveuse : « Dites voir, vous n'auriez pas une al umette, jeune fil e ?

— Non, a répondu la serveuse.

— Eh bien al ez en chercher, alors », a-t-il dit de sa voix claire et posée.

El e a sorti une boîte d'al umettes en bois de sous le comptoir, et el e la lui a jetée. La boîte a atterri dans mon assiette, où el e a fait valser

quelques frites. Phil ip l'a ramassée et il a al umé nos trois cigarettes, après quoi il l'a catapultée juste à côté d'el e.

Le bruit l'a fait sursauter, et el e s'est exclamée : « Oh, j'aurais jamais dû vous la donner. »

Phil ip lui a souri.

« El e doit avoir ses règles », j'ai dit.

Sur quoi un petit mec trapu s'est avancé vers moi : « T'es un petit malin, toi, pas vrai ?

— Et comment ! » j'ai répondu. Ça sentait la bagarre.

« C'est cette garce qui a commencé, a dit Janie. Vous avez qu'à vous trouver une autre serveuse. »

Le garçon nous a lancé un regard mauvais, et il s'est éloigné.

« Al ez, on s'en va », a dit Janie. El e a payé, et on est sortis.

On est retournés à Washington Square, et on s'est assis à l'ombre, sur un banc. J'en ai eu marre, alors je suis al é m'asseoir sur l'herbe, en

mâchonnant une brindil e. Je réfléchissais aux livres que j'al ais emporter à bord, je pensais aux bordées qu'on se paierait dans les ports à

l'étranger, Phil et moi. Phil et Janie parlaient de sa nana, Barbara Bennington, Babs pour les intimes, en se demandant ce qu'el e dirait quand il lui

annoncerait son départ subit.

C'est alors qu'un petit vieux est arrivé, fin saoul, les jambes flageolantes, en marmonnant dans sa barbe. Il s'est arrêté devant notre banc et s'est

mis à me dévisager. On a fait comme s'il n'était pas là, alors ça l'a énervé. Il était agité d'un tic nerveux d'alcoolique, et chaque fois que son tic le

parcourait, il grondait comme un chien. Il a tressail i, il a grogné : « Rah », et il est parti.

Phil et Janie ont continué à parler, et tout d'un coup le vieux poivrot est revenu me regarder sous le nez.

« T'es qui, toi ? » il a demandé.

J'ai fait mine de sucrer les fraises en lui glapissant : « Rah ! »

« Barre-toi », lui a dit Phil ip, et le petit poivrot a pris peur, il est parti avec sa tremblote, en aboyant aux bancs et aux arbres.

On est restés un moment, et puis on a décidé de rentrer. Phil a dit qu'il al ait commencer ses bagages tout de suite. Il vivait à deux pas de chez

Janie, dans un hôtel familial, où il occupait un deux-pièces avec sal e de bains privée.

En tournant le coin, on a rencontré James Cathcart, qui étudiait à la N. Y. U. School of Business, et il a emboîté le pas à Phil ip pour l'aider à faire

ses bagages. Phil ip lui a dit : « Motus. » C'était pourtant un ami proche, mais il prenait toutes les précautions possibles pour que Ramsay n'ait

pas vent de son départ.

Janie et moi, on est montés prendre une douche ensemble, et puis on est passés au salon pour parler. Moi j'avais pris le rocking-chair en face

d'el e, et el e était assise sur le canapé, une serviette enroulée autour du corps, façon fil e des îles. J'arrêtais pas de la regarder, cette serviette, et

ça commençait à m'agacer ; alors je me suis levé, et je la lui ai retirée, avant de me rasseoir sur le rocking-chair.

« Qu'est-ce que tu vas faire, en mer ? » el e m'a demandé. « T'inquiète pas pour l'avenir », j'ai répondu.

WILL DENNISON

Dimanche je me suis levé vers deux heures de l’après-midi, j’ai balayé les verres cassés, je suis descendu déjeuner au coin de la rue, et j’ai

acheté le *Turfiste.* Je suis rentré dans ma chambre, et j’ai lu les journaux que j’y avais laissés. Après, j’ai parcouru le *Turfiste,* sans trouver les

chevaux qui me plaisaient.

Vers quatre heures, Danny Borman est passé. C’est un gars qui travail e sur les ouvrages de défense ; il ressemble à George Raft, en plus

grand.

Ça n’avait pas l’air d’al er très fort pour lui, impossible de trouver un chantier pourvoyeur d’heures sup, et il ne voulait pas se laisser bloquer par

quoi que ce soit d’autre en attendant. Il a fini par me dire : « Wil , j’aimerais bien que tu me rendes un service.

— Ouais, quoi donc ?

— Je voudrais t’emprunter ton nerf de bœuf. »

J’avais cru qu’il al ait me taper du fric, alors j’ai dit : « Mais bien sûr Danny, je t’en prie. »

J’ai fouil é dans mon classeur à dossiers, et j’ai trouvé la matraque sous une pile de chemises. Je me disais que ce gars-là était tout le contraire

de Phil ip et Al, qui vont jamais lever le petit doigt pour gagner un rond tant qu’ils peuvent taxer quelqu’un. J’ai soigneusement essuyé l’engin avec

un mouchoir de soie, et je le lui ai tendu.

« Fais gaffe à toi », j’ai dit.

« Tu me connais, je suis un prudent », il a répondu.

Il m'a dit qu'il montait dans le nord de New York, et je lui ai dit que j'al ais sortir avec lui, puisque je me proposais de débarquer chez Al.

À la porte, il m'a dit : « Après toi. »

Moi j'ai répondu : « Je t'en prie, je suis ici chez moi », grand style je trouve, et il est donc passé devant moi. Il était très à cheval sur le protocole,

il avait lu Emily Post en long, en large et en travers.

On a pris le bus en direction de la 42e Rue, et c'est là qu'il est descendu. Moi j'ai continué jusqu'à la 50e, et je suis al é à pied chez Al, sur la 52e

entre la Cinquième et la Sixième Avenue, juste au-dessus d'une boîte de nuit.

Al occupait la meil eure piaule de l'immeuble, au premier sur cour. Au-dessus de la cheminée, il y avait une photo, prise sous l'eau, qui

représentait un jeune gars en caleçon de bain, un doigt sur la joue, pensif et potelé, le tout dans des tons mauves, bleus et rose layette. Il y avait

une chaise longue dans la pièce, et c'était le seul siège confortable des lieux.

Il était occupé par deux personnes, et quatre autres étaient assises sur le lit, alors je me suis approché de la grande fenêtre qui donnait sur la

cour, et je me suis mis à parler avec Hugh Maddox.

Il y avait Agnès O'Rourke et Del a. Del a était assise sur le bras de la chaise longue qu'Agnès occupait. À vingt ans, Del a est une lesbienne

chevronnée, avec deux-trois liaisons incendiaires à son passif, plus quatre tentatives de suicide.

Sur le lit avaient pris place Jane Bole et Tom Sul ivan.

Ces deux-là vivent ensemble du côté des Quarantième Est, et tous les après-midi ils font leur tournée des potes. Al aurait payé cher pour qu'ils

l’oublient dans leur itinéraire.

Il était assis sur le lit, lui aussi, en compagnie de Bunny, une Bostonienne de bonne famil e, qui se dit cleptomane. Très amoureuse d’Al.

Chris Rivers, qui ne prend jamais un bain, ne se lave pas les dents et ignore le ménage, était assis sur une chaise ; il regardait l’assistance, une

personne après l’autre, son sourire nigaud découvrant ses ratiches verdâtres.

J’ai demandé à Hugh quoi de neuf, et il m’a dit qu’il était recherché par le F. B. I.

« Ah bon ? Pourquoi ?

— Ça doit être par rapport à la conscription ; je vois pas ce que ce serait d’autre. Ils ont demandé après moi au Pier 32. Personne connaît mon

adresse, là-bas.

— C’est quoi, ton statut militaire ?

— Je sais pas au juste. Je m’étais fait domicilier chez quelqu’un, tu vois, et la fil e a déménagé, alors quand ils ont rappliqué à ma nouvel e

adresse, le concierge a cru que c’était les impôts, et il leur a dit qu’il avait jamais entendu ce nom-là. Et puis, moi, j’ai quitté la piaule sans laisser

d’adresse pour faire suivre le courrier, vu que je devais un mois de loyer.

— Mais au départ, t’avais été classé quoi ?

— J’étais A 3, mais comme on a divorcé depuis, ma femme et moi… c’était il y a deux ans. »

Hugh est docker ; dans les trente ans, irlandais. Il occupe une petite chambre sous les toits près de chez Rivers. Il vient d’une famil e riche, mais

il a coupé les ponts.

« Alors qu’est-ce que tu vas faire ?

— Je vais al er les trouver. Ça sert à rien d'essayer de les dribbler. Je risque dans les trois ans.

— T'as qu'à leur expliquer que c'est une erreur.

— Pas si simple. Je sais pas ce qui va se passer, bon dieu !

— Ce qu'il te faudrait, c'est un avocat.

— Ouais, et je le paie comment ? »

La conversation était en train de prendre un tour qui ne me plaisait pas trop.

Quelqu'un s'est levé, en disant qu'il fal ait qu'il y ail e. Al a sauté sur ses pieds en disant : « Quand il faut y al er… », et tout le monde a ri. Jane

Bole a tiré Tom Sul ivan pour qu'il se lève en lui disant : « Al ez, viens, chéri. »

Ils sont tous partis, sauf Hugh, Bunny dépitée qu'Al n'ait pas essayé de la retenir.

En sortant, Chris Rivers s'est approché de moi discrètement pour me taper quarante cents. Il n'a jamais pu se résoudre à taper plus de

cinquante cents à qui que ce soit.

Hugh est resté encore une dizaine de minutes, il faisait grise mine et ressassait son problème.

« Bah, ça va bien finir par s'arranger », a dit Al.

Hugh a répondu qu'il savait foutre pas comment ça al ait tourner. « Surtout n'al ez rien dire à Mrs Frascati, je lui dois un mois de loyer. » Là-

dessus il est parti rejoindre sa petite amie, ils avaient rendez-vous.

« Enfin tranquil es, merci mon dieu, a dit Al. Tu te rends compte que ces gens m'ont tiré du lit à midi, et qu'ils sont restés jusqu'à maintenant. »

J'ai pris la chaise longue et Al s'est mis sur le lit.

« Maintenant, il faut que je te raconte le truc extraordinaire qui s’est passé hier soir.

— Oui », j’ai dit en me frottant les mains.

« Eh bien quand on est montés sur le toit, Phil ip s’est précipité jusqu’au rebord comme pour sauter, alors moi, ça m’a fait peur, je me suis mis à

l’engueuler, mais il s’est arrêté net, et il a jeté son verre dans la rue. Je l’ai rejoint au bord du toit, et je lui ai dit : “Qu’est-ce que tu as ?” en lui

passant mon bras autour des épaules. Le voilà qui se retourne, qui m’embrasse passionnément, sur la bouche, et qui me fait rouler sur le toit avec

lui.

— Il faut croire que t’as pas attendu quatre ans pour rien. Et alors raconte, qu’est-ce qu’il s’est passé, après ?

— Il m’a embrassé plusieurs fois, et puis tout d’un coup il m’a repoussé et il s’est levé.

— Ah ouais ? Et puis ?

— Et puis il me dit : “Si on sautait du toit ensemble, à présent”, moi je réponds : “À quoi ça rime ?”, et il me fait : “Tu comprends pas, après ça, il

y a plus qu’à… c’est ça ou on se barre.” »

Moi j’ai demandé à Al : « Qu’est-ce qu’il voulait dire par là, se barrer où ?

— Je sais pas, n’importe, sans doute.

— Écoute, Al, tu aurais dû répondre : “Ça va, ma biche, on prend l’avion pour Newark ce soir.” »

Al était archi-sérieux, mais tout ça me paraissait passablement ridicule. Il dit ça depuis que je le connais.

« Déjà, je n’avais pas l’argent. »

J’ai sauté sur l’occasion : « Ah, t’avais pas l’argent. Parce que tu crois que tu vas en gagner à rester sur ton cul ? Va bosser sur les chantiers

navals. Braque un grand magasin. Ça fait quatre ans que tu l’attends cette ouverture, et voilà que…

— Mais je ne suis pas sûr de vouloir.

— Pas sûr de vouloir quoi ?

— Partir avec lui tout de suite. J’ai peur qu’il se produise une réaction, et que je n’arrive à rien. »

Je me suis approché de la cheminée, et j’ai cogné du poing dessus.

« Alors tu préfères attendre. Demain, demain, toujours demain, jusqu’à ce que mort s’ensuive. Tu veux que je te dise ? Cette fixette sur Phil ip

c’est comme le paradis des chrétiens, une il usion née du besoin, qui flotte dans un nul e part nébuleux platonique, c’est comme la prospérité,

toujours pour demain, jamais *ici* et *maintenant.* Tu as peur de partir avec lui, tu as peur de prendre le risque, parce que tu sais que ça marchera

pas. »

Al a accusé le coup, il a fermé les yeux, et dit : « Non, non, c’est pas vrai ! »

Je me suis rassis et j’ai dit : « Mais sérieux, Al, si tu partais avec lui, tu arriverais peut-être à te le faire, au moins. Depuis quatre ans que tu en

rêves.

— Non, tu comprends rien. C’est pas ce que je veux vraiment. »

De nouveau, je me suis levé d’un bond pour lui lancer avec ironie : « Ah, parce qu’on est dans l’amour platonique, bien sûr, trop raffiné pour le

contact physique.

— Non, j’ai envie de coucher avec lui, mais je recherche son affection avant

tout. Et je veux que ce soit du solide, une histoire qui dure.

— Seigneur Dieu, accordez-moi la patience, j'en ai bien besoin. » Je me suis arraché les cheveux, une petite mèche a lâché ; je me suis promis

d'acheter de la bril antine Buno, dans la 28e Rue ; ils y mettent de la mouche espagnole, c'est souverain contre la chute des cheveux.

« Écoute-moi bien, à présent, je vais te le redire, et te le redire lentement, en détachant bien les syl abes : Phil ip est PAS pédé. Il couchera peut-

être avec toi, encore que j'en doute fort, mais une relation qui dure, c'est impossible, sauf une relation d'amitié. »

Je me suis approché de la fenêtre, mains derrière le dos comme un capitaine de vaisseau de guerre sur la passerel e de son bâtiment.

Al a dit : « Je veux qu'il m'aime. »

Je me suis retourné et j'ai sorti un cure-dent de ma poche de chemise, pour m'explorer une carie. « T'es dingue », j'ai répondu.

« Je suis sûr qu'il se ral iera à mon point de vue, à terme. »

Je lui ai pointé mon cure-dent sur la poitrine : « Débrouil e-toi de la tune, il se ral ie ce soir.

— Non, je veux pas que ça se passe comme ça.

— Tu demandes l'impossible.

— Je vois pas en quoi.

— Parce que non, bien sûr, l'argent l'intéresse pas, tu t'en serais aperçu, sinon, hein ?

— Eh bien si, l'argent l'intéresse, mais il a tort, et je veux pas le savoir.

— Mais c'est la réalité, mec, il est temps de la voir en face. » J'avais pris un ton *de père de famille**(1)**1.* « Pourquoi tu essayes pas de faire

quelque chose de ta vie, un truc dont il puisse être fier, qu’il puisse admirer. Regarde-toi, tu as l’air d’un clodo ! »

Il portait un costume anglais en tweed, on aurait dit qu’il dormait avec depuis des années, une chemise camelote achetée sur la Sixième, et une

cravate Sulka effrangée. Il n’aurait pas déparé la faune de la Bowery.

J’ai poursuivi : « Or moi, je sais de sources sûres qu’il y a une terrible pénurie de marijuana dans le pays, à cause de la guerre. El e se vend

cinquante cents le joint, contre dix cents avant-guerre. Pourquoi on tirerait pas parti de la situation ? Il suffirait d’acheter des graines et de démarrer

une plantation.

— Bah, pour le coup, ça me paraît jouable.

— Les graines, on les achète dans une oisel erie, on va les planter à la campagne, et dans deux mois, on revient faire la récolte. Après, quand

on aura ramassé le paquet, on pourra se payer une vraie plantation. »

On a discuté de l’idée un moment. Al a dit qu’il irait acheter les graines le lendemain.

On est al és manger au Hamburger Mary’s, et il a fal u qu’il remette le problème Phil ip sur le tapis. Et qu’est-ce qu’il avait voulu dire la veil e, est-

ce qu’il fal ait qu’il lui passe un coup de fil, ou plutôt qu’il débarque chez lui sans prévenir, d’un autre côté si Phil ip était vraiment amoureux de

Barbara, avait-il le droit de les pousser à la rupture. Moi, je ponctuais ma mastication de oui, pourquoi pas, non, vas-y, et j’ai cessé de l’écouter.

Comme je l’ai dit, depuis toutes ces années, je connais la chanson.

Après dîner, je lui ai dit bonsoir, et je suis al é au bistrot où je travail ais comme barman.

Ça s’appelait le Continental Café. En été on ouvre tout pour faire terrasse, et les

clients peuvent s’instal er regarder les passants. Il y a des

serveuses-hôtesses qui disent pas non si tu veux leur payer un verre. En sal e, décor classique, chromes, cuir rouge, lumières incandescentes.

En longeant le comptoir, j’ai aperçu une pédale, deux putes avec leurs michetons de Broadway et quelques militaires du contingent par-ci par-là,

comme d’habitude. Il y avait trois flics en civil qui buvaient du scotch, au bout du comptoir.

J’ai retiré ma veste et transvasé le contenu de mes poches dans cel es de mon fute, j’ai trouvé un tablier avec des brides assez longues pour

faire le tour du corps et les nouer devant, et puis je suis passé derrière le comptoir, en disant bonjour à Jimmy, l’autre barman, qui était déjà là.

Les trois gus m’ont dit : « Salut, p’tit gars » en me voyant. Il fal ait que Jimmy les serve au doigt et à l’œil, ils arrêtaient pas de lui demander du

scotch, des cigares, un zeste de citron, une giclée de soda et des glaçons.

Je suis al é à l’autre bout du comptoir, servir deux marins. Le jukebox passait *You always hurt the one you love,* et l’un des deux m’a lancé :

« Dis donc, Jack, comment ça se fait qu’il joue jamais ce qui me plaît, ton bastringue ?

— Je sais pas », j’ai dit. « Tout le monde s’en plaint. »

J’entendais à l’autre bout du comptoir les flics raconter toutes sortes de conneries à Jimmy, comme quoi il était un type formidable, et que le

patron était un type formidable, respect pour lui. Ces trois gus passent leur vie ici, à se rincer à l’œil, parce que le patron se figure qu’ils pourraient

lui être utiles en cas de coup de trafalgar.

L’un des deux marins m’a demandé où trouver des fil es, à New York, j’ai dit qu’il fal ait al er à Brooklyn, qu’il y en avait des centaines à tous les

coins de rue. Je me suis mis en devoir de leur expliquer comment y al er, mais ils étaient tel ement crétins qu’ils ont rien compris, ce qui ne les a

pas empêchés de se mettre en route. J’ai débarrassé leurs verres, que j’ai rincés à l’eau sale – comme neufs.

C’est alors qu’est entré un type d’une cinquantaine d’années, avec un pantalon sport, une veste gris clair et un chapeau. Il avait l’air d’un certain

niveau intel ectuel, et plein aux as. Avec ses yeux injectés de sang, il avait dû boire pas mal, mais enfin, il se tenait. Il s’est mis à l’autre bout du

comptoir, à côté des flics, et il a commandé un scotch.

Pendant que j’essuyais le comptoir, j’entends une dispute, de ce côté-là. Le gars en gris s’engueule avec une des serveuses, ou plutôt il la fait

marcher, mais el e le prend mal.

Alors un des flics s’approche de lui en le traitant de connard et en lui disant de se casser.

« Vous êtes qui, vous ? » lui demande le type.

L’un des flics le pousse, un deuxième prend le relais, du travail d’équipe, jusqu’à ce qu’ils l’aient acculé derrière la cabine téléphonique. Quand il

a le dos au mur, ils se mettent à le bourrer de coups, méthodiquement. Ils ont bien dû le cogner une trentaine de fois sans même que le gars ait

levé les mains. Il s’effondre, ils le prennent sous les bras et le posent sur une chaise.

Au bout de quelques secondes, il revient à lui, et il lève les mains comme un qui repousse les couvertures. Alors l’un des flics sent le danger, et

le frappe de nouveau, en le faisant tomber de sa chaise. Les deux autres le remettent sur ses pieds, en époussetant sa veste, et ils vont lui

chercher son chapeau.

L’un des deux lui dit : « Oh bon dieu, qui c’est qui t’a cogné, gars ? »

L’homme a les yeux vitreux ; il me paraît légèrement commotionné. Il regarde sans le voir le flic qui l’a relevé et il lui dit : « Merci.

— Pas de quoi, mon gars. »

Le flic qui a retrouvé le chapeau le lui met sur la tête ; il le prend par le col de sa veste et par sa ceinture, et il le jette dans la rue, si bien que le

gars traverse le trottoir pour se cogner à une voiture en stationnement. Il rebondit sous le choc, jette un regard circulaire autour de lui, l’œil atone, et

puis il part vers la Sixième Avenue, d’un pas chancelant.

Le flic est rentré dans le bar en rigolant comme un môme. Les deux autres étaient au bout du comptoir.

« Tu nous remets un scotch, Jimmy », a dit celui qui venait d’éjecter le gars. Tout le monde était plié de rire.

Jimmy les a servis en traînant les pieds. À la tête qu’il faisait, je devinais qu’il aurait préféré leur mettre un pain dans la figure, à ces salopards.

Un quart d’heure plus tard, voilà le gars en gris qui revient avec un flic. Les trois gus sont toujours assis au bar, mais il est incapable de les

identifier. Il soutient simplement à son flic qu’il s’est fait cogner dans ce bar.

Je vois un des flics en civil échanger un signe d’intel igence avec celui qui vient d’arriver. « Et qu’est-ce que vous voulez que j’y fasse, m’sieur,

vous dites vous-même que le type est pas là. Vous êtes sûr que c’était bien ici ?

— Oui, j’en suis tout à fait sûr, et si vous refusez d’intervenir, je vais al er trouver quelqu’un qui acceptera. »

Il gardait son calme et sa dignité malgré la raclée qu’il venait de prendre. Il fumait une cigarette, sans toucher sa mâchoire enflée ni ses lèvres, et

sans attirer l’attention sur ses blessures.

« Qu’est-ce que vous voulez que j’y fasse ? a repris le flic. Vous avez trop bu, m’sieur, feriez mieux de rentrer chez vous, et d’oublier tout ça. »

Le type a tourné les talons, et il est sorti.

Le propriétaire était descendu de chez lui, les flics lui racontaient ce qui venait de se passer. « Vaut mieux pas traîner ici, les gars, leur a-t-il dit.

On risque bien d’avoir des ennuis, avec ce connard. »

Alors ils sont partis tous les trois, un peu inquiets.

Le gars n’a pas mis longtemps à revenir, accompagné de cinq flics en civil. Ils ont noté l’immatriculation du bar, parlé avec le propriétaire, et

puis ils sont partis. Après ça, les affaires ont été bien calmes.

Juste avant la fermeture, voilà une bande de matelots qui passent, et j’en entends un qui dit : « Venez, on entre dans ce rade et on cherche la

bagarre. »

Le patron n’a fait qu’un bond, en disant : « Pas question ! », et il leur a fermé la porte au nez.

Jimmy et moi, on a nettoyé le bar, et en partant on a vu les matelots qui se castagnaient entre eux, sur le trottoir. « Regarde-moi ça », il a dit, et

on s’est dirigés vers la Septième Avenue.

Il s'est mis à commenter la raclée que les flics avaient mise au type. « J’ai pas mal roulé ma bosse, et j’en ai vu de toutes les couleurs, mais je

suis pas blindé au point de prendre mon pied à voir un truc pareil. Ça les fait rire, les clients, ces abrutis, ils trouvent ça drôle, jusqu’au jour où ça va

leur arriver à eux.

« Si j’étais patron de ce bar, voilà ce que je dirais aux flics, moi, je leur dirais : “Les gars, vous faites erreur, il manque pas de ruel es dans le

coin, si vous voulez taper quelqu’un faites pas ça chez moi.” Et par-dessus le marché, ils se sont tirés sans même me laisser la pièce. S’ils avaient

un minimum de décence, ils m’auraient dit : “Tiens, Jimmy, v’là un dol ar pour toi.” »

MIKE RYKO

Lundi après-midi, j'ai passé mon temps à traîner dans l'appartement. J'attendais plus ou moins le retour de Phil ip, qui était parti en vil e pour les

formalités. J'ai pris des douches, dévalisé la glacière, je suis al é m'asseoir sur l'escalier extérieur, le chat sur mes genoux, ou bien dans la chaise

longue, en me disant que si Phil ip avait bouclé toutes les démarches, on pourrait partir le lendemain à la première heure, se faire inscrire au

National Maritime Union Hal .

Barbara Bennington passait l'après-midi avec Janie. Entre ses cours à la New School for Social Research, el e venait à l'appartement et

parfois, si el e avait cours tôt le lendemain matin, el e restait dormir au lieu de rentrer chez el e à Manhasset, Long Island.

L'appartement était donc de fait le lieu où el e retrouvait Phil ip, et c'était d'ail eurs le Q. G. de tous les copains. Janie faisait ce qu'el e pouvait

pour mettre de l'ordre, mais vu qu'il y avilit foule à toute heure du jour et de la nuit, c'était toujours le capharnaüm. Le plancher disparaissait sous

les bouquins, les vieil es chaussures, les vêtements, les oreil ers, les bouteil es vides et les verres, et le chat ondulait comme un fauve dans cette

jungle.

Barbara était du genre fil e à papa longs cheveux noirs, très pâle, l'œil noir et farouche. El e avait quelque chose de Hedy Lamarr et el e le

savait, si bien que quand on lui parlait, el e vous la jouait parfois modeste violette au regard perdu.

Barbara et Janie n'avaient guère de points communs, sinon que Phil ip et moi, qui étions potes, étions aussi plus ou moins leurs mecs.

Janie, tout en étant el e-même de bonne famil e, évoquait bien plus que Barbara l’Ouest et ses grands espaces. C’était une grande blonde svelte, qui n’avait rien à envier à un homme : démarche de cow-boy, vocabulaire choisi, gosier en pente. On voyait bien que les bouffées de timidité bon genre de Barbara lui tapaient sur les nerfs.

El es étaient dans le séjour, à parler chiffons, je présume, et moi dans la cuisine, à rincer un verre où j’avais trouvé un cafard mort au moment de me servir du lait, quand Phil ip est rentré. Je suis sorti de la cuisine un sandwich au foie et mon verre à la main, et je lui ai demandé comment ça s’était passé.

« Tout est réglé », il a dit. Il charriait un sac de matelot bleu, plein de vêtements et de livres. Il l’a posé pour me montrer ses papiers tout neufs : un passe de garde-côte, un bul etin de la War Shipping Administration, et un livret de N. M. U. Je lui ai demandé où il s’était procuré l’argent pour l’acquérir, et il m’a dit que son oncle le lui avait donné, avec sa bénédiction.

« Parfait », j’ai dit, « demain, à la première heure, on va au Union Hal , et on s’inscrit sur les rôles d’embarquement ».

Il s’est assis sur le canapé à côté de Barbara, et il lui a montré ses papiers.

« Je n’aurais jamais cru que tu al ais le faire pour de bon », el e a dit.

« Pauvre petite Babsy, el e aura plus personne pour lui arroser le ventre de Pernod. » Il s’est mis à l’embrasser.

« Que tu crois, a dit Janie. Qu’est-ce que vous vous figurez, les gars ? Que vous pouvez nous larguer comme ça, et qu’on va vous attendre bien gentiment ? N’al ez pas nous prendre pour des gourdes, quand même.

— Il faut bien être fidèle à son homme en mer, a dit Phil ip.

— Ah ouais ? » a dit Janie en me lançant un coup d’œil éloquent.

J’ai mis la radio et je me suis couché par terre, la tête sur un oreil er.

« Je vais quitter Washington Hal , a dit Phil ip. Je peux habiter chez toi d’ici que le bateau appareil e ?

— Je m’en fiche royalement », a dit Janie.

Phil s’est levé, et il a fourré son sac derrière le canapé.

C’est alors que James Cathcart est arrivé, en laissant tomber ses bouquins sur une chaise. À seize ans, ce grand costaud qui est en première

année de fac parle comme chez Noël Coward, une vraie version hol ywoodienne du critique de théâtre languide.

Il a lancé : « Bonjour les jeunes », et il s’est tourné vers Phil ip pour lui demander s’il avait vraiment l’intention de prendre la mer.

« Il va fal oir que tu m’aides à rapporter mes affaires chez mon oncle, a dit Phil ip.

— Alors ça veut dire que tu pars !

— Surtout, je vous rappel e, pas un mot à Ramsay Al en. »

On a considéré un instant la possibilité qu’il vienne à l’apprendre, en se demandant ce qu’il ferait, etc., et puis la conversation a pris un tour plus

général.

Au bout du compte, Phil ip et Barbara se sont mis à parler de son sujet favori : la société idéale.

« Tous des artistes, disait-il, la société idéale est une société où l’art prévaut. Tout citoyen-artiste doit accomplir son propre cycle spirituel au

cours de sa vie.

— Qu’est-ce que tu entends par cycle spirituel ? » a demandé Barbara.

La radio passait un de ces soap opéras de l'après-midi, et un brave vieux médecin de campagne qui venait de tirer un jeune couple de la crise

lui dispensait ses conseils sur la vie, avec fond de musique d'orgue. « Ce qu'il faut que vous appreniez, c'est que dans la vie, on fait parfois des

choses qui ne plaisent pas, mais on n'a pas le choix. »

Phil ip expliquait sa théorie : « Je parle de la révolution de la vie spirituel e. Chacun accomplit le cycle de l'expérience, au sens artistique du

terme, et par le biais de l'art, et c'est ce qu'il offre en retour à la société, en terme de création individuel e. »

« Vous savez, disait le médecin de campagne, j'exerce ici à Elmvil e depuis près de quarante-cinq ans, et durant tout ce temps j'ai appris

quelque chose sur l'être humain. »

« Et comment on y arrive, à ta société ? s'est enquis Cathcart.

— Je sais pas. Nous on vit dans la société pré-parfaite. Ne me demande pas le détail. »

« Les êtres humains », disait le médecin de campagne en s'interrompant pour tirer sur sa pipe, « sont foncièrement bons. Non, attendez »,

précisait-il au jeune héros de l'histoire, personnage plein d'amertume, « je sais ce que vous al ez m'objecter, mais voyez-vous, mon enfant, je suis

un vieil homme. J'ai vécu bien plus longtemps que vous, et ça ne vous ferait pas de mal de m'écouter. Je ne suis peut-être qu'un vieil original

mais… »

« Dans la société pré-idéale, il y a des artistes, qui préfigurent le citoyen artiste de demain. À mesure que les artistes se multiplient, on se

rapproche de la société artistique idéale.

— Alors, il faut croire que la Charte de l'Atlantique est le premier pas vers la

société idéale, a dit Barbara, parce que Roosevelt et Churchil , on

peut pas dire que ce soient des artistes. »

« Parfois, disait le médecin de campagne, parfois la route est dure, la vie est amère, on se décourage, on n'arrive plus à rien… et puis tout d'un

coup… »

« Roosevelt et Churchil , pour moi, ils représentent le type d'hommes qui vont mettre au point tous les funestes détails du progrès. »

« Tout d'un coup, disait le médecin de campagne, on aperçoit une clairière dans la forêt, les problèmes se résolvent, les cahots de la vie font

place à des parterres de fleurs, et on comprend que… »

« Seul l'artiste découvrira la Vision Nouvel e », a dit Phil ip en ajoutant : « Mais éteins-moi ces conneries, putain ! »

Je me suis levé d'un bond et j'ai éteint la radio, ce qui a clos le débat. Cathcart est passé à la sal e de bains, et Phil ip et Barbara ont engagé un

flirt poussé sur le canapé.

« Ah, jeunesse enflammée », j'ai dit en me retirant dans la petite bibliothèque. Janie m'a suivi et s'est assise sur le bras de mon fauteuil.

« Mickey, pars pas », el e m'a dit.

« Pas de panique, on sera de retour dans deux mois, les poches pleines.

— Mickey, pars pas.

— Mais qu'est-ce que tu me chantes ? »

El e était au bord des larmes ; je lui ai pris la main, en lui mordil ant la jointure.

« Quand je rentrerai, on ira en Floride.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

— Pourquoi on se marie pas ?

— On va le faire, un de ces jours.

— Espèce de salaud, tu sais très bien que tu te décideras jamais.

— Bien sûr que si. Tu te rappel es, ce que je t'ai écrit, de La Nouvel e-Orléans ?

— C'est parce que tu étais en manque de sexe, tu n'en pensais pas un mot.

— T'es fol e. »

Je l'avais rencontrée l'année précédente, à l'époque où je me prenais pour le docteur Faust, et depuis on vivait ensemble à New York, quand je

n'étais pas en mer. Si on ne s'était pas mariés, c'était pour des questions d'argent, or justement je passais mon temps à pester contre la

détestable nécessité de travail er, si bien qu'on en était au point mort.

Quand on est retournés dans le séjour, Phil et Barbara flirtaient toujours ; il était couché sur el e, dont on apercevait la cuisse nue. Je me

demandais ce qui les empêchait de copuler pour de bon. Il leur arrivait de passer la nuit comme ça, sur le canapé, sans jamais al er jusqu'au bout,

quitte à se retrouver en slip. Cette espèce de virginité purement clinique, ça me saoulait.

Phil ip s'est levé en disant : « Venez, on va transbahuter mes affaires chez mon oncle. »

Moi, je n'étais pas très chaud, mais il m'a promis qu'on irait boire un coup après. Son oncle al ait lui accorder une ral onge de fric. On s'est donc

tous préparés, sauf Janie, qui s'est retirée dans la chambre pour bouder.

Je suis al é lui déposer un baiser sur les cheveux. « Viens avec nous », je lui ai dit, mais el e ne m'a pas répondu, et le chat lui-même m'a jeté un

regard mauvais.

Alors Cathcart, Phil ip, Barbara et moi, on est al és au Washington Hal , l’hôtel de Phil ip, qui se trouvait juste au coin de la rue. On a rassemblé

tout son bazar, et on l’a descendu dans l’ascenseur, en plusieurs voyages.

Sur le mur de sa chambre, il y avait une photo du père de Phil ip, avec la légende « WANTED », et, juste à côté, un fouet de masochiste était

accroché, qu’il a rangé dans une boîte avec de tendres précautions, par-dessus l’affiche de son père. Il y avait aussi des reproductions de

tableaux, des livres, des disques, des chevalets, un genre de sabre, des photos pornographiques et des cartons entiers de bric-à-brac amassé au

fil du temps.

On a fini par charrier tout ça sur le trottoir, et Cathcart est al é héler un taxi au carrefour : c’est le type qui adore héler les taxis.

Comme on roulait vers le nord, Barbara m’a entrepris sur la politique, si bien qu’on a abordé la question noire. Phil ip parlait à Cathcart et ne

nous écoutait que d’une oreil e.

« Moi je les aime bien les Noirs », j’ai dit, « mais je suis peut-être pas objectif, j’en connais tel ement.

— Quand même, a dit Barbara, qu’est-ce que tu dirais si ta sœur épousait un Noir ?

— Quoi ? » a brail é Phil ip, et il s’est tourné vers el e en la regardant comme s’il la voyait pour la première fois et la trouvait antipathique.

Le taxi passait devant Carnegie Hal , sur la 57e Rue, et Phil ip, au lieu de s’expliquer avec Barbara, sort la tête par la vitre et crie au chauffeur

d’un fourgon mortuaire : « Il est mort ? »

Le chauffeur est sapé pour la circonstance, avec pardessus noir et tout et tout,

mais son expression le trahit.

« Macchabée de chez Machab' », il gueule en retour, en propulsant son corbil ard entre deux bagnoles, après quoi il rase le trottoir pour obliquer

vers la Septième Avenue ; il a une tête et une conduite de pirate du volant.

On a tous rigolé, et puis on s'est retrouvés au sud de Central Park, où habitait l'oncle de Phil ip.

On a traîné tout le bazar dans le hal de son immeuble rupin, et Phil ip a fait payer la course au portier. J'ai dit à Phil ip que j'al ais les attendre en

bas, et ils sont tous montés. Je n'étais pas montrable : pas rasé depuis deux jours, avec mon chino et mon sweat-shirt bleu taché de whisky.

J'ai attendu sur le trottoir. Une longue diagonale orangée zébrait la rue, et Central Park embaumait, dans la fraîcheur de l'ombre verte. Je

commençais à me sentir bien, parce que le crépuscule arrivait et parce qu'on prendrait la mer dans quelques jours.

Cinq minutes plus tard, ils redescendaient, et on s'est précipités vers le bar à cocktails le plus proche. Barbara et Cathcart étaient côte à côte,

ils ont pris des bières, et Phil ip et moi on était à côté, et on a pris des martinis.

Nos verres vidés, on en a commandé deux autres. Dans ce bar chic de la Septième Avenue, on voyait bien que notre tenue, à Phil ip et à moi,

n'embal ait pas le barman.

Phil ip s'est mis à me parler du livre de Gerald Heard *The Third. Morality*, de la mutation biologique, et puis enfin des dinosaures, dont l'avant-

garde avait réussi sa mutation en mammifères, tandis que l'establishment avait été rayé du globe.

Il a pris un troisième martini. Il me regardait intensément et il m'avait pris le bras : « Réfléchis, tu es un poisson dans un étang. L'étang est en

train de s’assécher. Il faut que tu évolues vers l’amphibien, mais il y a quelque chose qui te retient, qui te dit de rester dans l’étang, que tout va finir par s’arranger. »

Je lui ai demandé pourquoi il ne faisait pas plutôt du yoga, dans ces conditions, mais il m’a dit que la mer était plus indiquée.

Le barman avait mis la radio. C’était le journal, il était question d’un incendie au cirque : « Et les hippopotames ont bouil i vifs dans leurs piscines », a précisé le présentateur, avec l’onction réjouie qui les caractérise.

Phil ip s’est tourné vers Barbara : « Qu’est-ce que tu dirais d’un petit hippo vapeur, Babsy ?

— Ça ne me fait pas rire », el e a répondu.

« Al ons quand même manger. »

On a quitté le bar, et on est al és à l’Automat, sur la 57e ; on a tous pris une cassolette de haricots blancs avec une tranche de bacon dessus.

Pendant le dîner, Phil ip s’est complètement désintéressé de Barbara, et il a fal u que ce soit Cathcart qui lui fasse la conversation.

Ensuite, on a pris le métro, direction Washington Square. Phil ip était appuyé à la portière, il regardait défiler la bobine de la nuit.

Cathcart et Barbara s’étaient assis, et je voyais bien que l’attitude de Phil ip commençait à agacer Babs ; Cathcart lui-même avait l’air de trouver qu’il était goujat.

On est rentrés à l’appartement 32 prendre Janie. El e avait oublié sa rancune contre moi, si bien qu’on est tous al és au Minetta’s, où on a commandé une tournée de Pernod.

Phil ip n’arrêtait pas d’envoyer des vannes à Barbara, au point que Cathcart a fini par lui demander : « Mais qu’est-ce que t’as, ce soir ? »

C’était la première fois que je le voyais la traiter de cette façon, et je me suis dit que maintenant qu’il s’était débarrassé de Ramsay, il n’avait

peut-être plus besoin d’el e.

À trois heures du matin, on était tous bourrés au Pernod.

WILL DENNISON

Lundi matin, j’ai reçu une lettre de l’agence de détectives me disant de me présenter au bureau. Comme j’avais posé ma candidature un mois

plus tôt, je l’avais presque oubliée. Il faut croire qu’ils n’avaient pas pris la peine de vérifier mes empreintes digitales, ni les références bidon que je

leur avais jointes. Je suis donc al é les trouver, j’ai accepté le boulot, et ils m’ont remis une liasse de convocations à distribuer.

Sur le coup de six heures, j’ai fait une halte chez Al après avoir couru la vil e pour remettre une convocation à un Juif particulièrement

insaisissable du nom de Léo Levy. Les Juifs new-yorkais, il suffit qu’ils aient trois-quatre associés, et l’imbroglio de raisons sociales fait qu’on finit

toujours par remettre les paperasses à celui qu’il ne faut pas.

Al était déprimé. Si j’ai bien compris, il avait appelé Phil ip un peu plus tôt dans l’après-midi, et Phil ip lui aurait dit : « Il vaut mieux que tu viennes

plus me voir. » Al lui avait demandé de préciser, et Phil ip avait répondu : « Ça vaudrait mieux pour moi. »

« Il t’a dit ça sérieusement ? » j’ai demandé.

« Oui, il l’a dit d’une voix carrément maussade.

— Eh bien, tu devrais peut-être laisser courir un moment. »

Je me suis instal é sur la chaise longue.

À ce moment-là, on a frappé. « Qui est-ce ? » a demandé Al, et Agnès O’Rourke a passé la tête par la porte. El e est entrée s’asseoir sur le lit à

côté d’Al. « Je crois que le F. B. I. vient de coffrer Hugh.

— Ah ouais ? Il m’avait bien dit qu’ils étaient après lui. Il avait l’intention d’al er les trouver ce matin.

— J’ai appelé la maison de détention cet après-midi, mais ils n’ont pas voulu admettre qu’il était chez eux. Je suis pourtant sûre qu’il y est, parce

qu’on avait convenu qu’il m’appel erait s’il pouvait.

— Tu leur as demandé s’ils avaient un Hugh Maddox chez eux ?

— Ils ont refusé d’admettre qu’ils avaient bouclé qui que ce soit de ce nom. »

J’ai dit : « Maintenant que j’y pense, j’ai jamais su s’il s’appelait Madix ou Madox, Madox avec deux d ou un seul. »

On a retourné la question un moment, tant et si bien qu’on a répété les mêmes choses trois ou quatre fois, et à la fin Agnès s’est levée pour

partir.

Al a remis le problème Phil ip sur le tapis. Il m’a dit que selon lui, ce nouveau retournement n’était que le contrecoup de ce qu’il s’était passé le

samedi sur le toit. « Tu as raté une bonne occasion de conclure », j’ai dit.

Sur quoi il m’a servi son éternel e rengaine, il cherchait une relation permanente, etc. Je ne me suis même pas donné la peine de discuter. J’ai

dit : « Al ons dîner », et on est al és au Center Gril e, sur la Sixième.

Il m’a fal u descendre deux vermouths-soda avant d’envisager de manger. Et alors j’ai commandé de la langouste froide. Al était tout triste, il a

commandé une bière et de la langouste froide. Il a fini par dire : « Je crois que je vais y al er cette nuit, et grimper dans sa chambre. »

J’en ai recraché ma pince de langouste : « Ben, ça s’appel e prendre le taureau par les cornes. »

Mais il était sérieux, et il a ajouté : « Non, je vais simplement al er dans sa chambre, le regarder dormir un moment.

— Et si jamais il se réveil e, il va croire qu'il a un vampire penché sur lui ?

— Oh non, m'a dit Al d'un ton résigné, il me dira seulement de partir, ce ne sera pas la première fois.

— Mais qu'est-ce que tu fais, alors, tu restes planté là, c'est tout ?

— Oui, je m'approche autant que je peux de lui sans le réveil er, et je reste debout à son chevet jusqu'à l'aube. »

Je lui ai dit qu'on finirait par le prendre pour un cambrioleur et l'arrêter, encore bien content si on lui tirait pas dessus.

Toujours sur le même ton résigné, il m'a dit : « Écoute, il faut que je risque le coup. Je suis al é repérer les lieux. Je peux prendre l'ascenseur

jusqu'au dernier étage, passer par l'escalier de secours, et attendre trois ou quatre heures du matin, après quoi je grimperai dans sa chambre, el e

est sous les toits.

— Va pas te tromper de chambre, au moins, et te pencher sur le sommeil d'un parfait inconnu…

— Bah, je sais bien où se trouve sa chambre. »

On a fini de manger et on est sortis. On a pris l'Independent vers Washington Square, mais on s'est séparés à l'entrée, parce qu'on n'al ait pas

dans le même sens.

J'ai pris Bleecker Street, où des tas de petits Italiens jouaient au base-bal avec un manche à balai en guise de batte. Je réfléchissais au plan

d'Al pour al er voir Phil ip. Ça me rappelait une rêverie qu'il m'avait racontée : il se voyait dans une caverne très profonde, avec Phil ip ; les parois

étaient tendues de velours noir, avec tout juste assez de lumière pour qu'il voie son visage. Ils y étaient captifs pour l'éternité.

Quand je suis arrivé chez moi, il était trop tôt pour me coucher. J'ai bricolé,

traînassé dans la chambre un moment, fait des réussites, et décidé

de prendre de la morphine pour la première fois depuis plusieurs semaines.

J’ai donc rassemblé sur le haut du classeur à dossiers un verre d’eau, un réchaud à alcool, une grande cuil ère, une bouteil e d’alcool à 90°et un

tampon de coton. J’ai sorti du fond du tiroir une seringue hypodermique et des comprimés de morphine dans un flacon marqué « Benzédrine ».

J’en ai coupé un en deux au couteau, j’ai mesuré l’eau nécessaire en remplissant la cuil ère à la seringue, et déposé un comprimé et demi dedans.

J’ai fait chauffer la cuil ère sur le réchaud à alcool jusqu’à dissolution complète. J’ai laissé la solution refroidir, et j’en ai rempli la seringue, j’ai

ajusté l’aiguil e, et je me suis cherché une veine qui ail e assez haut sur mon bras. Dès que je l’ai trouvée, j’ai enfoncé l’aiguil e, le sang a reflué, j’ai

attendu qu’il se résorbe, et presque aussitôt je me suis senti envahi d’une détente complète.

J’ai tout remis en place, je me suis déshabil é et je me suis couché.

J’ai réfléchi aux relations entre Phil ip et Al, et tous les détails appris au cours de ces deux ans se sont mis en place pour former une histoire

cohérente sans effort conscient de ma part.

Cette relation remontait à plusieurs années, et comme c’était le sujet de conversation favori d’Al, je n’en ignorais aucun détail. Al, je le

connaissais depuis deux ans, l’ayant rencontré au bistrot où j’étais barman à l’époque. Voici l’histoire, tel e que je l’ai reconstituée au fil de nos

mil e et une conversations.

Le père de Phil ip s’appelait Tourian ; il était né à Istanbul, d’ascendance douteuse. C’était un homme frêle, très beau de visage. Il avait quelque

chose de dur, de mort, de vitreux dans le regard et dans tout le haut du visage,

mais un sourire charmeur. Il vous fendait la foule avec une légère

torsion du buste, provocatrice et gracieuse à la fois.

Après avoir grandi parmi les rustres, il s’était petit à petit établi comme brasseur d’affaires mafieuses : came, fil es et marchandises volées sur

une grande échel e. Dès que quelqu’un avait quelque chose à vendre, c’était lui qui trouvait acquéreur, moyennant quoi il palpait aux deux bouts de

la transaction. Les risques, il les laissait aux autres. « Mon vieux, c’est pas un escroc, disait Phil ip, c’est un financier. » Sa vie était un réseau de

transactions complexes, où il évoluait avec une détermination sereine.

La mère de Phil ip était une Bostonienne de bonne famil e. À sa sortie de l’université Smith, el e avait parcouru l’Europe, où ses tendances

lesbiennes ayant pris le pas sur ses inhibitions, el e avait eu une liaison avec une femme plus âgée qu’el e, à Paris. Cette histoire l’avait plongée

dans l’angoisse et la conviction d’avoir péché. Néo-puritaine type, el e trouvait moyen de croire au péché sans plus croire en Dieu. Même, el e

aurait jugé décadent et coupable de croire en Dieu, faiblesse qu’el e rejetait comme el e l’aurait fait d’une proposition malhonnête.

Au bout de quelques mois, el e et son amie avaient rompu. El e avait quitté Paris, bien résolue à ne jamais retomber dans ces pratiques. El e

s’était instal ée à Vienne, puis à Budapest, pour atterrir à Istanbul, où le père de Phil ip l’avait levée dans un café, en se présentant comme un

prince persan. Il avait vu d’emblée l’intérêt de s’al ier à une femme de bonne famil e, d’une respectabilité irréprochable. El e avait vu en lui une

manière d’échapper à ses tendances coupables, et, pendant un temps, el e avait respiré à travers lui l’air pur des réalités factuel es, qui dissipe

névroses, angoisses et inhibitions. Toute la finesse intuitive qu’el e mettait à se

torturer et à s’autodétruire, lui, il l’exerçait au service de son arrivisme personnel. El e avait tenté de faire sienne cette vision de l’harmonie qu’il incarnait.

Sauf que Mr Tourian se suffisait à lui-même, dans sa sérénité. Il n’avait pas besoin d’el e, si bien qu’el e s’était détournée de lui pour faire peser le fardeau de son amour malade sur Phil ip. El e l’avait traîné dans toute l’Europe, au fil de ses voyages obsessionnels, lui répétant sans cesse de ne pas ressembler à son père, cet égoïste indifférent à ses états d’âme.

Mr Tourian n’en avait cure. Il s’était fait construire une grande maison et il avait monté une entreprise licite, qui prospérait au même rythme que ses activités paral èles, lesquel es l’absorbaient chaque jour davantage. La drogue, qu’il avait prise sporadiquement pendant des années pour tenir jusqu’au bout de journées irrégulières parfois interminables, lui était désormais nécessaire. Il avait commencé à plonger, mais sans éprouver les conflits ni les turbulences qui accompagnent les dépressions en Occident. Son calme dégénérait en apathie, il oubliait ses rendez-vous, passait des journées entières dans des bouges homosexuels, au hammam, fumant du haschich pour se stimuler. Et puis sa libido s’était dissoute dans le calme régressif de la morphine.

Al avait rencontré Mrs Tourian chez Rumplemeyer, à Paris. Le lendemain, il était al é prendre le thé avec el e au Ritz, où il avait fait la connaissance de Phil ip.

Al avait trente-cinq ans, à l’époque. Il venait d’une bonne famil e du Sud. Après ses études à l’université de Virginie, il s’était instal é à New York, où il aurait les coudées plus franches pour satisfaire ses tendances sexuel es. Il travail ait comme publicitaire, comme lecteur pour des maisons

d’édition, voire ne travail ait pas du tout, bien souvent.

Il avait un frère aîné ambitieux et travail eur. Cet homme était sur le point de faire fortune grâce à une usine de papier, où il détenait des parts. Al

était donc rentré au pays, pour travail er chez lui. Il avait de très bonnes chances de devenir riche d’ici quelques années.

À l’époque, Phil ip avait douze ans, et il était très flatté qu’un adulte se mette en frais pour le voir à longueur de journée, l’emmener au cinéma,

dans les parcs d’attraction et les musées. Sa mère aurait sûrement eu la puce à l’oreil e si el e n’avait pas été obnubilée par ses propres maux, qui

menaçaient de prendre une forme de plus en plus physique sous la compulsion de son désir de mort. El e souffrait de problèmes cardiaques et

d’hypertension critique.

À Paris, Al prenait le thé presque tous les jours avec el e, et il lui susurrait qu’au fond, dans son état, el e devrait rentrer en Amérique : el e y

serait mieux soignée, et si les choses prenaient un tour fatal, du moins serait-el e dans son pays. Sur quoi il levait pieusement les yeux au plafond.

Quand el e lui confia que son mari vivait de la drogue et des fil es, il s’écria : « Seigneur Dieu ! » et lui serra la main : « Vous êtes la femme la

plus courageuse que j’aie jamais connue. »

Or, justement, Mr Tourian regardait lui aussi vers le Nouveau Monde. Ses affaires avaient pris une tel e envergure que les gens qui lui en

voulaient, à tort ou à raison, devenaient légion. C’est ainsi qu’il entama des marchandages avec un employé du consulat d’Amérique. Faut-il le

dire, il n’avait nul e intention de passer par toutes les formalités fastidieuses qu’imposent les lois sur l’immigration.

Les négociations prirent plus longtemps que prévu, et el es n’avaient pas encore

abouti que Mrs Tourian mourut à Istanbul. El e était restée toute

une semaine les yeux rivés au plafond, l'air maussade, comme si el e en voulait à cette mort qu'el e appelait de ses vœux depuis tant d'années.

Tel e ceux qui n'arrivent pas à vomir malgré des nausées épouvantables, el e gisait là, incapable de mourir, résistant à la mort comme el e avait

résisté à la vie, figée dans son amer refus du devenir et du changement. El e avait fini par se « pétrifier », disait Phil ip.

Il était arrivé à New York avec son père. Mr Tourian avait perdu la main. Un an après leur arrivée, il s'était fait prendre en train de négocier la

vente de vingt kilos d'héroïne. Il avait tiré cinq ans à Atlanta, et le montant de l'amende l'avait laissé sur le sable.

Un de ses parents, politicien grec, avait pris la garde de Phil ip. Dans une poste, Phil ip avait fauché une affiche représentant son père avec la

mention « WANTED », il l'avait fait encadrer et l'avait accrochée dans sa chambre.

Dès que Phil ip était arrivé en Amérique, Al avait commencé à faire des navettes en avion pour venir le voir. Ses week-ends à New York

commençaient le jeudi pour se prolonger jusqu'au mardi.

Un jour, Al dit à Phil ip qu'il avait lâché son boulot.

« Pourquoi tu as fait ça, pauvre imbécile ?

— Je voulais passer tout mon temps à New York avec toi.

— C'est idiot, avait conclu Phil ip. Comment tu vas faire, pour l'argent, à présent ? »

Le lendemain matin, je me suis levé avec la gueule de bois que peut donner la morphine. Je me suis versé un grand verre de lait comme

antidote. Bientôt je me suis senti mieux, et je suis al é à l'agence, prendre les

tâches du jour.

Vers midi, le hasard a voulu que je me trouve dans Midtown, alors je me suis arrêté chez Al et on est al és déjeuner au Hamburger Mary’s. Il m’a

raconté sa nuit.

Quand il était arrivé au Washington Hal pour se pencher sur le sommeil de Phil ip, on avait refusé de lui laisser prendre l’ascenseur jusqu’au

cinquième parce que Phil ip n’était pas rentré ; du coup, son idée de monter sur le toit avant que la porte d’entrée soit verrouil ée tombait à l’eau.

Il était donc al é dans Washington Square, dormir sur un banc jusqu’à deux heures et demie. Ensuite il était retourné à l’hôtel, escalader la

palissade pour entrer par la cour de derrière, et il s’était élancé vers le portail de l’escalier de secours. Il avait fait grincer la gril e bruyamment, et

avant même d’avoir posé le pied sur la première marche, il avait vu le liftier, un homme de couleur, passer la tête par une fenêtre en lui criant :

« Qu’est-ce que vous faites là ?

— Les ascenseurs ne marchent pas, avait dit Al. Je voudrais juste voir un ami, alors j’ai pensé monter par là pour ne pas déranger. Vous

pourriez m’ouvrir l’ascenseur ?

— D’accord, entrez », avait dit le liftier en l’aidant à pénétrer par la fenêtre.

Sitôt qu’il s’était retrouvé dans la pièce, le liftier avait sorti un tuyau en acier, fiché dans un tuyau en caoutchouc de même longueur. « Attendez-

moi là, je vais chercher Mr Goldstein », il avait dit en lui agitant le tuyau sous le nez.

Al lui ayant promis de ne pas bouger, le liftier était al é tirer du lit Mr Goldstein, le propriétaire de l’hôtel.

C’était le moment de déguerpir, mais Al s’était rendu compte que cette fuite lui

interdirait de revenir. Il avait donc décidé d’attendre, et de

s’expliquer au mieux quand Goldstein arriverait.

Il était arrivé en effet, quelques minutes plus tard, dans un peignoir de bain plein de taches d’œuf et de café, en compagnie de Pat, le liftier.

« Voyez-vous, Mr Goldstein… », avait commencé Al.

Goldstein l’avait interrompu d’une voix mol e, mains tendues vers lui : « On va parler ici. Tiens-le à l’œil, Pat. »

Pat restait à son poste, se balançant sur ses talons et faisant rebondir le tuyau dans la paume de sa main, l’œil al umé d’une lueur sournoise.

« Je voulais rendre visite à une personne de ma connaissance, c’est tout », avait poursuivi Al.

Goldstein avait pris le téléphone, qu’il tenait comme un roi son sceptre. « Et qui connaissez-vous, dans la maison ?

— James Cathcart, avait dit Al.

— Eh bien, nous al ons vérifier tout de suite. » Le patron avait fait un pas pour appeler Cathcart. Après un très long moment, on l’avait entendu

dire d’une voix miel euse :

« Mr Cathcart, nous avons ici un individu qui prétend vous connaître. Nous souhaiterions que vous descendiez l’identifier. Excusez-nous de vous

déranger, mais c’est très important. »

Au bout d’un moment, Cathcart était descendu du troisième, en peignoir de soie. Al avait fait mine de se lever.

« Vous, restez assis », avait dit Goldstein, puis, se tournant vers James : « Mr Cathcart, connaissez-vous cet homme ?

— Oui, qu’est-ce qu’il se passe ?

— Nous l’avons surpris en train de monter par l’escalier de secours, et il affirme qu’il se rendait chez vous.

— Absolument, avait confirmé Cathcart avec flegme. J’avais effectivement l’intention de le retrouver ce soir, mais j’étais souffrant, et je me suis couché. Il n’y a pas de problème.

— Eh bien, si vous le dites, Mr Cathcart. »

Al s’était excusé : « Écoute, James, je repasserai demain, je suis désolé de t’avoir tiré du lit.

— D’accord, à demain, donc. Je retourne me coucher. » Là-dessus, Cathcart était remonté dans sa chambre.

Al fait alors mine de partir.

« Minute, s’exclame Goldstein, vous n’avez pas l’air de vous rendre compte de la gravité de votre acte. Sans Mr Cathcart, vous seriez en route vers le commissariat, à cette heure. À vrai dire, mon devoir est d’appeler le poste.

— Eh bien, mais je suis navré…

— Navré, navré… Navré ou pas, je suis responsable de la sécurité des biens et des personnes sous mon toit. Les pensionnaires eux-mêmes n’ont pas le droit de grimper par l’escalier de secours, vous le savez ?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien voilà, vous ne le saviez pas, et vous vous dites intel igent. »

Al n’avait rien prétendu de tel. « Certes, maintenant que vous le dites », il concède, « ça paraît raisonnable, c’est plutôt que je n’y avais pas réfléchi.

— Il serait peut-être temps de réfléchir, hein ? Vous nous avez tirés du lit, Mr

Cathcart et moi-même…

— Je suis désolé d'avoir interrompu votre sommeil.

— Mais là n'est pas la question ! C'est un délit ! Car enfin, pour bien faire, je devrais appeler la police immédiatement. Vous en êtes conscient ?

— Oui, je vous suis très reconnaissant…

— Reconnaissant, tiens donc ! C'est bien pour Mr Cathcart. » Goldstein secoue la tête en émettant quelque chose comme un rire. « Moi, ça

m'échappe. Si vous étiez un jeune potache, passe encore, mais vous êtes à peine plus jeune que moi…

— Je vous promets que ça ne se reproduira plus.

— Et moi je vous promets que si ça se reproduit, vous vous retrouverez en prison ! » réplique Goldstein en secouant la tête. « Bon, puisque

Mr Cathcart se porte garant de vous, passons pour cette fois. Mais je devrais appeler la police. »

Al fait mine de se lever.

« Minute ! Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que Pat ici présent, mon liftier, a risqué sa vie, ce soir. Il a peut-être son mot à dire… »

et, se tournant vers lui : « Eh bien, Patrick, qu'est-ce qu'on fait, d'après vous ?

— Oh moi, ça me fait pas plaisir de voir des gens au trou. »

Goldstein se tourne vers Al : « Il me semble que vous devez des excuses à Pat. »

« Je suis vraiment désolé de toute cette affaire », s'exécute Al.

Goldstein revient à la charge : « C'est facile de s'excuser, après coup. Moi je ne vais pas passer la nuit à vous expliquer les choses. J'ai assez

perdu de sommeil comme ça, mais enfin, je me doute que c'est le cadet de vos soucis. C'était bien l'été dernier, Patrick, qu'un cambrioleur s'est

introduit par l’escalier de secours pour voler vingt dol ars dans une chambre ?

— Oui, Mr Goldstein, je crois bien.

— On va oublier tout ça, poursuit Goldstein, je veux bien passer l’éponge pour cette fois.

— Je vous remercie de votre indulgence, et je vous prie de m’excuser de vous avoir causé toute cette perturbation.

— C’est surtout pour Mr Cathcart, je fais ça pour lui, comprenez-le bien.

— Oui, je comprends », dit Al, qui amorce un mouvement tournant autour du bureau.

« C’est bon, Pat, laisse-le filer », dit Goldstein.

Pat s’était écarté, Al avait tourné les talons en leur souhaitant bonne nuit. Goldstein le regardait, planté là, sans daigner répondre. Al était donc

rentré se coucher sans demander son reste.

Le lendemain, il était retourné au Washington Hal , et il avait appris par le liftier de jour que Phil ip avait quitté l’hôtel, et se préparait à prendre la

mer.

« Il faut absolument que je l’en empêche, me dit-il pendant le déjeuner au Hamburger Maxy’s. Il va s’enrôler sur un bateau sans que j’en sache

rien.

— Après tout », j’ai dit, « tu as des papiers militaires : si tu embarquais avec lui ?

— Bah, il faut voir… »

MIKE RYKO

Mardi matin, on avait tous la gueule de bois à cause du Pernod. À neuf heures, Barbara est partie à la fac, et Janie et moi on a fait la grasse

jusqu'à onze heures, heure à laquel e Paul, qui se levait, est venu nous réveil er. Canicule moite.

Janie est al ée nous réchauffer de la soupe à la cuisine, Phil ip a sorti de son sac un chino et une chemise kaki propres, et il les a enfilés. On

était habil és pareil, sauf que mes sapes étaient moins neuves et plus crasseuses.

« Regardez-moi ce foutoir », j'ai dit, « qu'est-ce qu'il s'est passé hier soir ? »

« Où est le chat ? » a demandé Phil ip.

On est partis à sa recherche, et on l'a trouvé endormi dans un tiroir du classeur à dossiers laissé ouvert.

Après la soupe, j'ai dit à Janie : « On sera de retour ce soir.

— Vous avez intérêt », el e a dit en se recouchant.

Phil ip et moi, on est partis pour Union Hal .

Le N. M. U. se trouve sur la 17e Ouest, à dix minutes à pied de Washington Square. Au coin de la 14 e et de la Septième Avenue, j'ai acheté le

journal *P. M.*, et on s'est arrêtés un instant sur le trottoir pour regarder de près la carte des opérations militaires en France.

« Ils vont sortir de la poche de Cherbourg pour prendre Paris, a dit Phil. Caen et Saint-Lô sont prêts à tomber.

— J'espère que tu vois juste », j'ai répondu pendant qu'on fonçait vers le Hal . On était en effervescence à l'idée de partir au front.

Dans la 17e, on a trouvé des dizaines de matelots répandus autour du bâtiment, à causer et à manger des glaces distribuées par un bénévole

de Good Humor.

« Si on al ait se rincer en face, pour commencer ? » j’ai dit.

On a traversé la rue et on est entrés à l’Anchor Bar, commander deux bières. El es étaient bonnes, bien fraîches.

« Les gars que tu vois », j’ai dit à Phil ip, « c’est tous des marins. Des furieux, t’imagines même pas, du moins ils étaient comme ça quand j’ai

embarqué pour la première fois, en 42 ; de ce temps-là, crois-moi, c’étaient tous des vieux loups de mer, surtout sur les quais de Boston ».

Il y avait un gars qui tranchait sur les autres, avec sa grande barbe rousse et ses yeux christiques. On aurait plutôt dit un bohème du Vil age qu’un

marin.

Phil ip n’arrêtait pas de le regarder, il était fasciné. « On dirait un artiste, celui-là. » Puis, impatient, il s’est tourné vers moi : « Dépêche-toi de

finir ta bière, qu’on s’inscrive. »

On a donc retraversé pour entrer dans Union Hal . Tout le hal d’entrée était couvert de fresques ; l’une d’entre el es représentait un matelot noir

en train de sauver la vie d’un de ses camarades blancs, son bras brun et musclé entourant tendrement le visage blême de l’autre. Il y avait un

kiosque à livres vendant des ouvrages comme *Bound for Glory* de Woody Guthrie et *New World A-Coming* de Roi Ottley, ainsi que divers

fascicules d’extrême gauche, le *Daily Worker, P. M.* et l’hebdomadaire du syndicat *The Pilot.*

Il y avait un steward à la porte, et on lui a montré nos livrets pour entrer dans le hal bondé où on s’inscrivait avant d’embarquer. C’est un hal long

et large, bas de plafond, avec des rangées de sièges pliants solidaires, des tables de ping-pong et des présentoirs de magazines, au fond.

Le mur de devant est caché par un grand tableau, sur lequel sont affichés des chiffres et des lettres qui indiquent les compagnies, les catégories

et les noms des bateaux, leur position exacte le long des docks ou à l'ancre, pour combien de temps ils sont là, de combien de postes ils ont

besoin, lesquels, ainsi que la configuration actuel e du trafic portuaire.

Le hal était plein de marins, quelques-uns en uniforme, la plupart en civil, un kaléidoscope de nationalités et de couleurs, depuis les Portoricains

moricauds et fins jusqu'aux blonds Norvégiens du Minnesota.

Au fond du hal , à côté des magazines, il y avait un bureau, avec une pancarte qui disait « C. I. O. POLITICAL ACTION COMMUTEE ». Phil ip et moi, on

s'est approchés pour jeter un coup d'œil aux fascicules et aux pétitions.

La fil e assise au bureau nous a invités à signer l'une des pétitions, à propos du conflit entre les députés et les sénateurs sur un projet de loi

d'après-guerre. Phil ip a signé « Arthur Rimbaud », moi j'ai signé « Paul Verlaine ».

Ensuite on est al és consulter le tableau des départs, pour voir ce qu'on pouvait trouver. Les mouvements étaient rares, aucun convoi n'était

arrivé récemment, mais on est quand même al és faire la queue au guichet pour s'inscrire.

Moi, il m'a fal u courir de bureau en bureau derrière les guichets parce que j'avais du retard dans mes cotisations, et que j'avais dépassé de

deux mois mon temps autorisé à terre. Un employé du syndicat, qui travail ait chapeau sur la tête, s'est mis en devoir de me chapitrer ; il m'a fait

remarquer mon retard : pour qui je me prenais, merde ! J'ai opiné, secoué la tête,

j’ai regardé mes pompes, tant et si bien qu’il a fini par me laisser m’inscrire comme « membre en retard de cotisation ». Ça al ait me compliquer la vie si je voulais embarquer sur le même bateau que Phil ip.

Entre-temps, il avait terminé son inscription. Je lui ai dit de m’attendre une minute, et je suis al é au guichet des « postes ouverts », pour voir s’il n’y aurait pas quelque chose à prendre. C’est là qu’on va quand on n’a pas payé ses cotisations, ou quand on est resté trop longtemps à terre, ou quand on a contrevenu d’une manière ou d’une autre aux règlements du syndicat en temps de guerre. Les postes proposés à ce guichet sont ceux dont personne ne veut. On trouve toujours un bateau qui transporte du charbon dans le Norfolk, ou du minerai vers les Grands Lacs.

J’ai demandé s’il y en avait en partance pour l’Europe, et le gars du guichet m’a répondu que non.

Je suis retourné auprès de Phil ip, on s’est assis, on a pris des journaux. Je ne voulais pas le mettre au courant de mon problème avant d’avoir phosphoré un peu.

Le dispatcher principal énumérait les postes au micro, avec l’accent de Trinidad, un accent chantant, agréable à entendre. Il annonçait :

« Barber Line Liberty, sur la ligne huit. Il nous faut deux simples matelots, un pompier chargé de l’eau, trois essuyeurs et deux employés au mess. Il va loin, ce bateau… faudra pas oublier vos caleçons longs. »

Et plus tard : « Un aide-cuisinier sur un vieux freighter. Celui qui vient du Chili peut y redescendre. »

Et puis : « Un job hors de la vil e, un bateau attend à Norfolk, il faut trois graisseurs, la compagnie vous offre le train jusque là-bas, vous êtes

payés à partir d’aujourd’hui même… vous al ez pouvoir rouler en Pul man. »

Enfin, il a annoncé le recrutement de tout un équipage. Phil ip a sorti sa carte d’inscription, et il m’a dit : « Viens, on y va. » Il a bien fal u que je lui

explique que ma carte n’était pas valable pour ces offres-là.

« Le bateau part pour l’Europe », a annoncé le dispatcher.

« T’entends ! m’a dit Phil ip. Il va en France !

— Je sais », j’ai dit, « mais il faut que j’attende un poste “ouvert”, et si tu veux embarquer avec moi, il va fal oir que tu attendes au même guichet.

— Ça nous complique la vie.

— Écoute, peut-être que je peux essayer d’effacer la mention “retard de cotisation”. Je peux tenter le coup moi-même, avec du corrector, ou

encore essayer d’al er rouspéter auprès de quelqu’un, demain, pour me débrouil er une nouvel e carte. Je vais réfléchir. »

Phil ip a commencé à faire la tête : « Tu pourrais pas payer tes cotisations ?

— Ça fait cinq mois à rattraper, et je suis fauché, tu le sais bien. Mais t’en fais pas, on va embarquer ensemble, laisse-moi faire.

— Al en va avoir tout le temps de l’apprendre », il a dit d’un air sinistre. « Et peut-être qu’on va pas arriver à embarquer ensemble, en plus.

— Mais t’en fais pas, bon dieu, on aura une couchette d’ici la fin de la semaine. Je connais les ficel es, j’ai pris la mer cinq fois. »

Je me suis levé pour al er aux toilettes, où j’ai retrouvé un gars avec qui j’avais navigué dans le temps. « Salut, Chico ! » j’ai dit. C’était un petit

aide-cuistot portoricain. « Tu te rappel es de moi ? J’étais sur le *George Weems*, qui al ait à Liverpool. »

Il m’a souri, le regard vague. Il avait pris la mer si souvent qu’il mélangeait tous ses voyages, à moins qu’il ne se rappel e même pas ce qui

venait de se passer une minute plus tôt.

« Eh ben, salut, Chico », j’ai dit en reboutonnant ma braguette.

« Salut. »

Je suis retourné dans le hal ; les guichets al aient fermer. Phil ip n’avait pas bougé de sa chaise.

Un matelot m’a abordé : « Dis donc, petit gars, file-moi une *dime*, veux-tu. » Je la lui ai donnée sans lui poser de questions. Il quadril ait le hal en

demandant ses *dimes*. J’en avais vu des comme lui sur les quais à Boston, en 1942 ; il devait avoir besoin d’écluser. Ces vieux loups de mer, bien

souvent, ils se sont fait torpil er et couler avant même que ça barde dans les opérations terrestres.

J’ai jeté un coup d’œil circulaire à ces marins d’un nouveau genre. Beaucoup d’entre eux portaient des uniformes galonnés qu’ils avaient

achetés dans des magasins de la marine. Ceux-là, c’étaient des gars qui ne buvaient pas beaucoup, et passaient leur vie dans des clubs et des

cantines de marins, à jouer les types du meil eur monde avec des fil es du meil eur monde et des actrices qui travail aient comme hôtesses. Et puis

il y avait un maximum de gars sans signes particuliers mais vaguement louches, qui avaient sans doute fini par atterrir dans la marine marchande

avec leurs casseroles judiciaires au cul. Pour finir, j’ai aperçu un troisième groupe, une bande de petits gars venus des quatre coins du pays, qui

me rappelaient les marins ados qu’on trouve dans les rames de métro, endormis la bouche ouverte et les jambes écartées, à bloquer le passage.

Le hal se vidait, et on a vu arriver un vieux Suédois avec un balai. Le dispatcher était rentré chez lui ; la fil e aux écouteurs devant le panneau

d’affichage et Joe Curran aussi, sans doute, étaient rentrés chez eux. Il faisait

gris et lourd, dehors. Phil ip et moi, assis tout seuls sur la rangée de

sièges, on fumait une dernière cigarette.

Tout d’un coup, voilà Phil ip qui lance : « Si on va en France, on n’aura qu’à déserter et ral ier Paris en stop. J’ai envie de vivre au Quartier latin.

— Et la guerre, alors ?

— Oh, le temps qu’on arrive, el e sera finie. »

J’y ai réfléchi un instant.

« Dis donc, je m’embarquerai jamais dans une aventure pareil e, il faudrait que je sois saoul.

— On ira se saouler dans le port et on partira en pleine nuit.

— Et la police militaire, les autorités françaises, tu les oublies ?

— Il sera toujours temps de s’en faire quand on sera sur place.

— Moi, si je me saoule, je suis capable de tout. »

On a commencé à examiner ce nouveau plan, et plus j’y pensais, plus j’avais envie de tenter le coup, même si quelque chose me disait par

ail eurs que ça ne marcherait jamais, et qu’on al ait se faire coffrer.

Phil ip s’est abîmé dans un silence méditatif, alors je lui ai dit : « Ça va te plaire, d’embarquer, l’arrivée au port, dis donc, y a pas mieux.

« Une fois, mon bateau est arrivé dans un petit port de la Nouvel e-Écosse qui s’appel e Sydney. Ça faisait deux mois qu’on avait jeté l’ancre

dans un fjord du Groenland polaire, on mourait tous d’envie de prendre une cuite mémorable. Tout l’équipage est al é à terre, on devait être dans

les cent cinquante, c’était un cargo de tonnage moyen, et il n’y en a que cinquante qui ont réussi à éviter le gnouf. Il y en a un qui s’est fait coffrer

pour s’être branlé sur un cheval dans la Grand-Rue, un autre qui se baladait la bite à l’air parce qu’il avait oublié de la rentrer dans son fute après

avoir pissé un coup – au poste.

« Moi je traînais avec une bande de matelots de mon bord, on descendait sur les quais ; on a trouvé une bicoque, et on a commencé à faire les

cons. Deux des gars sont entrés dans la bicoque, et l’un des deux a passé la tête par un trou de la toiture, pour se mettre à chanter. Il y avait des

gars qui essayaient de pousser la bicoque, histoire de voir si el e al ait bouger. Et el e a bougé. Alors on l’a poussée de côté jusque dans l’eau,

avec les deux matelots qui étaient restés à l’intérieur. Un miracle qu’ils se soient pas noyés. Faut croire qu’ils étaient trop bourrés pour ça.

« Un peu plus tard, je passais dans une ruel e avec un litre de whisky donné par un gars qui en avait six dans ses poches, et voilà que je

rencontre un de mes camarades de bord penché sur un corps. Le gars était ivre mort – un genre de clochard des quais – et le matelot était en train

de lui faire les poches. “Tu fermes ta gueule, putain, t’as rien vu”, il me dit en se relevant avec le portefeuil e. “Ça te regarde”, je lui dis. Il rigole et

me demande s’il peut boire à ma bouteil e, mais je me suis barré, il me plaisait pas beaucoup.

« J’étais à terre depuis trois jours alors que j’avais une permission de douze heures. L’après-midi, je me baladais avec un type derrière le Y. M. C.

A. du coin, lorsque je vois deux S. P. canadiens et deux M. P. de notre bateau. Ils ont des flingues et ils nous disent de les suivre. Mon copain prend

ses jambes à son cou, les voilà qui tirent au-dessus de sa tête, si bien qu’il revient en rigolant. Trois jours sans dessaouler : on se foutait de tout.

« Voilà donc que les M. P. et les S. P. nous embarquent, le gars et moi, à la base des corvettes, et qu’ils nous mettent au poste le temps qu’une

chaloupe nous ramène à notre bord. Ça nous a laissé deux heures pour dormir. Tu vas pas me croire, j’ai dormi sur deux chevalets en bois que j’avais rapprochés. Dans ma saoulerie, j’arrêtais pas de me dire qu’il fal ait pas que je dorme par terre sinon j’al ais me salir. Je me suis couché roulé en boule sur ces deux chevalets.

« Quand j’ai fini par me réveil er, la nuit tombait. Il y avait des marins anglais qui se faisaient des passes avec un bal on et des gants, devant le poste. J’ai sauté par la fenêtre de côté, j’ai fait le tour de la guérite et je me suis mis à jouer avec eux. Ils étaient pas dégourdis, ils savaient pas lancer, alors je leur servais le coup sûr de Bob Fel er, très chic. Et puis, il a fait nuit, et la partie s’est arrêtée. On voyait plus de gardes, ils avaient dû al er à la soupe, alors j’ai sauté la barrière qui entourait la base et je suis retourné en vil e.

« J’ai recommencé à picoler. Cette nuit-là, je l’ai passée dans la banlieue, parce que j’étais sûr qu’aucun S. P. n’y viendrait me chercher. C’était un quartier de mineurs, qui travail aient sur la Princess Col iery. J’ai bu dans plusieurs rades, et j’ai fini par lever une Indienne de De Soto. J’ai passé les trois quarts de la nuit dans sa maison balayée par le vent, et puis el e m’a viré. Je commençais à avoir sommeil, alors je suis entré dans la première turne que j’ai trouvée dans la rue, et je me suis couché sur le canapé.

« Je me persuadais que j’étais dans l’arrière-sal e d’un rade. Mais quand le soleil s’est levé, j’ai vu qu’il y avait deux autres gars de mon bord couchés par terre, et qu’on était dans un séjour, chez quelqu’un, vu qu’on entendait la famil e prendre le petit déjeuner à la cuisine, au bout du couloir. À la fin, le maître de maison arrive peinard, avec sa gamel e, c’était un mineur, et il nous voit dans son salon. “Salut, les gars”, il dit en

sortant. C’était bien la meil eure, jamais rien vu d’aussi dingue.

« On a quitté la baraque, on est passés devant un magasin, et aussi sec, voilà qu’un de ces jean-foutre de matelots passe le poing à travers une vitre. On s’est éparpil és dans toutes les directions, j’ai fini par rentrer en vil e en tram, et pousser la porte d’un bar. J’ai bu quelques verres, et j’ai décidé de dormir un peu.

« On n’osait pas entrer au club des matelots, ni les uns ni les autres, parce qu’on était sûrs que les M. P. nous y attendaient de pied ferme, mais j’ai décidé d’y al er quand même, j’étais crevé, il était temps que je me rende. Or bizarrement, les M. P. n’étaient pas là. Il n’y avait personne dans la sal e, lits vides, tout le monde devait être en train d’arrêter des gars ou de se planquer. Je suis donc al é me coucher dans un des lits, et j’ai dormi une bonne tirée.

« Je me suis réveil é requinqué, si bien que je suis retourné en vil e le soir même, pour me bourrer la gueule de nouveau. Comme je me suis aperçu que j’avais pour ainsi dire plus un rond, je suis monté dans une chaloupe pour rentrer à mon bord. Ce soir-là, on a levé l’ancre au complet, j’étais parmi les derniers retardataires, ils m’ont col é une amende de cinq dol ars.

« On a touché Boston trois jours plus tard, après une halte à Halifax, et tout le bazar a recommencé. C’était une bande de marins qui venaient de toucher leur solde, dans les mil e dol ars, et qui descendaient de la passerel e en titubant déjà, avec tous les trucs qu’ils avaient ramassés au Groenland, des petits kayaks, des harpons, des lances pour embrocher le poisson, des fourrures qui puaient, des peaux, tout quoi. Moi j’avais un harpon. Avec quelques autres, on a mis notre bazar à la consigne, à North

Station, on a claqué l’essentiel de notre fric en envoyant des

télégrammes chez nous, après quoi on est partis se cuiter.

« C’était un samedi soir d’octobre, je me rappel e. J’ai bien dû descendre quarante-cinq, cinquante bières dans la nuit, sans mentir. On est al és

dans les quartiers sud de Boston, et on a fait la tournée des bars, on chantait au micro sur des estrades, on tapait sur les caisses, et tout et tout.

De proche en proche, on s’est retrouvés du côté de Scol ay Square, dans ce bar mythique, l’Imperial Café. Deux étages, cinq sal es, des matelots,

des marins, des soldats, des fil es, de la musique, du whisky, de la fumée, de la castagne.

« Moi j’y voyais trouble. Je me rappel e qu’un peu plus tard, on était dans une cour, au niveau de Midtown, et le marin qui était avec moi appelait

vers la fenêtre du premier étage, où on croyait qu’habitait une pute. La fenêtre s’ouvre, et c’est un grand Noir baraqué qui passe la tête et qui nous

balance un seau d’eau brûlante.

« Bon, finalement, quand le soleil s’est levé, moi j’étais couché dans un conteneur municipal sur Atlantic Avenue, au ras de l’eau, et il y avait une

foule de petits bateaux de pêche ancrés à côté de moi, une tache de soleil rouge au bout de leur mât. Je les ai regardés un moment, et puis j’ai

réussi à me traîner récupérer mon barda, et il m’a fal u traverser la vil e en taxi pour al er à South Station, prendre mon bil et pour New York.

J’oublierai jamais ce retour en gloire sur nos côtes riantes. »

Phil ip avait écouté mon histoire en souriant. Il faisait presque nuit, dehors ; si gris, si nuageux, on aurait dit un crépuscule de pluie. Le vieux

Suédois avait fini de balayer.

« Al ons chez Dennison, a dit Phil ip, ça m’a donné soif, tout ça, et on n’a pas un

rond.

— D’accord, ça me va », j’ai dit, et on a traversé le hal .

On al ait descendre les marches quand j’aperçois une silhouette familière dans la 17e Rue, et el e vient vers nous.

« Regarde un peu qui s’amène », je dis.

C’était Ramsay Al en, il ne nous avait pas vus. Il avançait à grands pas anxieux, avec l’expression de la mère qui a perdu son gosse et qui vient

au commissariat voir si ce serait pas celui qu’on a coffré. C’est là qu’il nous a vus. Son visage s’est éclairé sur-le-champ, mais il a aussitôt pris sur

lui et remis son masque d’homme d’expérience affable.

« Alors », il nous a dit en nous abordant, « qu’est-ce que vous mijotez en douce ? ». On souriait tous trois, comme si chacun avait lieu d’être fier

de lui. Puis Al a regardé Phil ip sérieusement : « Tu n’as pas trouvé de bateau, si ?

— Pas encore. »

On s’est remis en route, et ils se sont dit des choses sans grande importance. Phil ip lui a révélé notre nouveau projet, partir en France et

déserter pour al er à Paris ; Al a dit : « Tu crois que c’est sans danger ?

— On s’en fiche pas mal », a dit Phil.

On est al és chez Dennison, et comme il n’était pas rentré du travail, on s’est assis sur le pas de sa porte pour l’attendre. Au bout d’un moment,

on est al és au Chumley’s, parce que c’est là qu’il va manger en général.

WILL DENNISON

Mardi soir, j’avais rendez-vous avec Helen au Chumley’s. C’était une hôtesse du Continental Café. On a pris du vermouth-soda, et j’ai dû

descendre le premier cul sec, tel ement j’avais battu la semel e dans toute la vil e. J’avais l’impression que ma bouche al ait se décrocher pour

sauter après le vermouth ; ça me rappelait la caricature mexicaine que j’avais vue dans un musée qui représentait un type avec sa bouche au bout

d’un tube, comme si el e avançait plus vite que le reste de son visage. Après avoir bu la moitié du deuxième vermouth, ça a commencé à al er

mieux. J’ai posé la main sur le genou nu d’Helen, et je l’ai serré.

« Voyons, Mr Dennison », el e m’a dit, sur quoi je l’ai gratifiée d’un sourire paternel.

En levant les yeux, j’ai vu un beau gosse en treil is de la Marchande, et j’ai mis une fraction de seconde à réaliser que c’était Phil ip. J’avais beau

le regarder bien en face, je ne le reconnaissais pas. Et puis j’ai aperçu Al et Ryko derrière lui.

Ils sont venus à notre table, on s’est tous dit bonjour, et le serveur a rapproché deux tables, si bien qu’on s’est déplacés.

« Tu sais pas, Dennison, on embarque demain. C’est peut-être la dernière fois qu’on se voit.

— Il paraît, oui. »

Al a dit : « Ils veulent al er en France et se faire la bel e.

— Qu’est-ce que vous al er fiche, en France ? » j’ai dit à Phil ip.

Il s’est lancé dans un speech. « Quand on arrivera, on va se faire la bel e et

traverser le pays pour al er à Paris. Les Al iés y seront déjà, peut-être même que la guerre sera finie. On va se faire passer pour des Français. Comme je parle pas très couramment, je ferai le paysan demeuré. C’est Mike qui parlera quand il faudra, il se débrouil e en français. On va se déplacer en chars à bœufs, dormir dans les meules de foin, jusqu’à ce qu’on soit Rive gauche. »

Je l’ai écouté un moment et j’ai dit : « Et pour manger, comment vous ferez ? Tout est rationné, il faut des tickets.

— Ben, on dira qu’on a perdu nos tickets. On dira qu’on est des réfugiés d’un camp de concentration.

— Et qui est-ce qui va raconter tout ça ?

— Ryko, il est français par sa mère, et moi je vais faire le sourd-muet. »

J’ai regardé Ryko d’un air dubitatif, et il a confirmé : « C’est vrai. Ma mère m’a appris le français, et je parle finnois, en plus.

— C’est à vous de voir, après tout », j’ai dit. « Pour ce que j’en ai à faire… »

Alors Al a déclaré : « Moi je ne trouve pas du tout que ce soit une bonne idée.

— La prudence n’est pas une vertu de la jeunesse », j’ai dit. « Mais à bien y réfléchir, si, c’est une bonne idée. »

Al m’a jeté un regard furibond, que j’ai ignoré.

« La France », j’ai dit rêveusement, « eh bien faites-lui mes amitiés, quand vous arriverez sur place… si vous y arrivez ».

À ce moment-là, on nous a servi nos plats, crevettes et soupe chaude, en même temps que la deuxième tournée de cocktails. C’est le coup classique, et de deux choses l’une : ou on boit son cocktail et la soupe refroidit, ou bien on mange sa soupe et el e gâche l’effet du cocktail.

Un peu plus tard, le dîner fini, Helen a dit qu’el e rentrait chez el e, dans le Oueens. Al m’a donné quatre dol ars, censés payer la débauche de

plats et de cocktails que Ryko et Phil ip avaient ingurgités, et encore je me suis estimé heureux.

On est sortis dans la rue, et on a déambulé en se demandant ce qu’on al ait faire. « On pourrait al er voir Connie, a dit Al.

— Qui c’est, Connie ? a demandé Phil ip.

— C’est la fil e qui travail e pour *P. M.*, dont je t’ai parlé, cel e que j’ai baisée sur le toit, il y a deux semaines.

— D’accord, al ons-y, a dit Ryko.

— Le seul problème c’est qu’el e a déménagé et que je connais pas sa nouvel e adresse, ou alors je l’ai perdue. Il faudrait demander à

quelqu’un comme Agnès.

— Dans ces conditions, on peut pas al er chez el e », j’ai dit.

« Non, tu dois avoir raison », a dit Al.

À ce moment-là un môme d’une douzaine d’années aux cheveux d’ébène est passé, et Al lui a lancé : « Salut, Harry ! », à quoi le gosse a

répondu : « Salut, Al ! »

Il y avait une grande partie de craps devant le Romany Marie’s, des centaines de dol ars transitaient sur le macadam. On s’est arrêtés un instant

suivre la partie. Un gros type à la peau luisante, un barreau de chaise au bec, a pris les dés en jetant cinq dol ars. Il a amené un dix. Tout autour, les

parieurs gardaient leur fric en main, ou le bloquaient du bout de leurs pompes pour pas qu’il s’envole. Ils se sont mis à parier avec le tireur, et entre

eux.

Le tireur a ramassé dans les trente dol ars sur les deux contre un. Il a amené un dix, et ratissé le fric sur tous les fronts, de sous les pompes et

des mains tendues. Il a laissé un bil et de dix dol ars par terre et il a dit : « Tire. » Quelqu'un a enchaîné. C'est un sept qui est sorti. Il a doublé sa

mise, et remis vingt dol ars en jeu.

Tout le monde était tendu, concentré. Les dés ont ricoché sur un plateau, et c'est le neuf qui est sorti. Les parieurs malchanceux ont commencé

à faire leurs jeux.

On ne risquait plus de parler pour ne rien dire.

Nous, on est repartis. Al a dit : « On pourrait al er chez Mary-Ann, el e est sympa, comme fil e. Le seul hic, c'est qu'el e a un mari abominable, et

qu'on ne boit pas d'alcool chez eux.

— Al ons boire un verre au Georges, a dit Phil ip.

— Et si on al ait chez Betty-Lou ? » j'ai lancé.

« D'accord, al ons-y. »

On s'est mis en route, c'est-à-dire qu'on est revenus sur nos pas, en petits groupes irréguliers.

Phil ip a fait un saut en l'air, et il a arraché une branche d'arbre. Al m'a regardé en me disant : « Il est fabuleux, non ? »

Betty-Lou habitait un sous-sol. C'était une fil e du Sud, scientologue, qui travail ait à la radio et qui croyait dur comme fer que la radio aurait

bientôt une véritable mission d'éducation. Selon el e, après-guerre, les ondes diffuseraient des flots de culture en permanence, on enregistrerait

des cours de fac sur tous les sujets possibles et on les diffuserait vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je lui ai dit que cette perspective me faisait froid dans le dos, et el e m’a traité de « triste cynique ».

À notre arrivée, il y avait déjà un visiteur. C’était un petit mec de Brooklyn, on aurait dit un chauffeur de taxi. Il portait un costume croisé, avec une

cravate voyante malgré la chaleur, et il était en veine de cérémonies. Il avait apporté à Betty-Lou du rosbif en tranches et une bouteil e de

bourgogne californien. Phil ip l’a salué avec désinvolture, et s’est empressé de se servir en viande et en vin. Al a fait la même chose, et tous deux

ont superbement ignoré l’homme de Brooklyn.

Ryko et moi, on est al és s’asseoir et on a sombré dans un silence sinistre. Phil ip mangeait toujours du rosbif d’une main, tout en sortant les

livres des étagères pour les feuil eter de ses doigts graisseux. J’ai fait un effort pour poser quelques questions sur la radio à Betty-Lou.

Quelques minutes plus tard, l’homme de Brooklyn se levait pour prendre congé. Il nous a serré la main, à Ryko et à moi, et il a jeté un regard

perplexe à Al et à Phil ip, lequel était présentement occupé à farfouil er dans une pile de disques, tandis qu’Al était assis par terre en tail eur et le

regardait faire.

Le gars de Brooklyn a dit : « Bon, ben moi il faut que j’y ail e. »

Betty-Lou l’a raccompagné jusqu’à la porte, en l’invitant à revenir.

À force de bidouil er le phono, Phil ip et Al ont réussi à l’al umer, et ils ont mis *Le Lac des cygnes.*

Tout d’un coup, voilà qu’un gros rat sort de la cuisine et fait irruption au beau milieu de la pièce. Il est resté figé un instant, pas sûr de la marche à

suivre, et puis il s’est sauvé en couinant dans la sal e de bains.

« Flûte ! encore ce rat ! » s’est écriée Betty-Lou.

El e est al ée à la cuisine, beurrer un biscuit apéritif de pâte de phosphore. El e l'a brisé en miettes, quel e a dispersées dans la cuisine et la

sal e de bains. Je savais que ça ne servirait pas à grand-chose : les rats se méfient de la pâte de phosphore, et en plus il y a tel ement de trous,

chez el e, que tous les rats de New York pourraient y entrer.

À ce moment-là sont arrivés deux hommes et une femme, et j'ai commencé à échanger des banalités avec l'un des deux. On a parlé de la

mauvaise qualité du gin cubain et de la hausse du prix de l'alcool en général. Il a dit que son alcool préféré était le whisky, moi j'ai dit que c'était le

cognac, mais qu'on n'en trouvait plus. « Si, on en trouve encore, il a dit.

— Ouais », j'ai dit, « un dol ar la gorgée ». J'ai soupiré, et j'ai ajouté qu'apparemment il n'y avait qu'un seul endroit au monde où on en fasse du

bon, et c'était en France, à Cognac. « Le brandy, il n'a jamais ce goût-là, où que ce soit. »

Il a réfléchi un instant et déclaré : « Le brandy californien, c'est dégueulasse.

— Et j'aime pas le brandy espagnol, non plus.

— Moi personnel ement, j'aime pas trop le brandy. »

Il y a eu un long silence, alors je me suis éclipsé aux toilettes, et, tout en m'appuyant contre le mur, j'ai fait gaffe aux rats.

À mon retour, Al et Phil ip se préparaient à sortir acheter une bouteil e de rhum pour laquel e les deux hommes s'étaient cotisés. Moi je suis al é

passer des disques pour couper court à la conversation. Ryko bavardait avec Betty-Lou, et en tendant l'oreil e j'ai entendu qu'il était question de

Phil ip. Ryko semblait faire son chemin auprès d'el e.

Al et Phil ip ont fini par reparaître, flanqués de deux marins français, moyennant quoi tout le monde s'est mis à baragouiner en français, sauf les

deux matelots, qui baragouinaient l’anglais. Ils essayaient de nous expliquer qu’ils étaient des individus respectables, nul ement adonnés à frayer

avec les inconnus, et on leur répétait tous qu’il n’y avait aucun mal à ça.

Finalement, le groupe s’est dispersé, et on est sortis. Phil ip voulait manger un morceau, alors on a pris la Septième Avenue pour al er au

Riker’s.

Phil ip a cogné un poteau d’arrêt d’autobus, qui s’est mis à oscil er, alors Al a sauté sur un présentoir de presse en bois, devant une boutique de

bonbons, et le truc s’est écroulé. Le Grec est sorti de sa boutique comme un diable de sa boîte, il a pris Al au col et, et Al a dû lui filer un dol ar.

Un peu plus tard, au Riker’s, en mangeant nos œufs sur le comptoir, Ryko m’a dit que Betty-Lou avait trouvé Phil ip foncièrement antipathique.

« Il y a quelque chose de pourri dans ce type, avait-el e dit. Il pue la mort. »

« Cel e-là, el e est à retenir », j’ai dit.

Plus tard, au moment de partir, Phil ip m’a montré un bil et d’un dol ar, qu’il avait volé dans le portefeuil e de Betty-Lou.

MIKE RYKO

Mercredi, il faisait un temps superbe. C'était un de ces jours de juin, clairs et frais, où tout est bleu et rose, gorge-de-pigeon. J'ai passé la tête

par la fenêtre de la chambre de Janie, et j'ai jeté un coup d'œil circulaire. Il était déjà onze heures, mais tout était neuf et net comme au petit matin.

Janie était fâchée contre Phil ip et moi parce qu'on était rentrés à des heures indues, alors el e ne s'est pas levée pour nous faire le petit

déjeuner. Barbara était chez el e, à Manhasset.

On est partis pour Union Hal , et en tournant dans la 17e Rue, on a vu Ramsay Al en qui nous attendait sur les marches, un grand sourire aux

lèvres.

Quand on est entrés, on a trouvé des tas de nouvel es offres sur le panneau d'affichage. Aussitôt, je suis retourné dans l'un des bureaux,

rouspéter pour ma carte.

« Je peux pas me trouver un bateau, avec cette mention "retard de cotisation" », j'ai dit. « Et justement, je suis fauché, il faut que je parte tout de

suite.

— Je peux rien faire pour toi », m'a répondu le gars sans ambages.

Je suis retourné auprès d'Al et de Phil ip, leur rapporter cette réponse. Ils avaient pris place sur une rangée de sièges ; Phil ip lisait *Europa* de

Briffault, sous le regard d'Al.

Al a dit qu'il connaissait une fil e du Vil age qui travail ait dans un des bureaux de l'étage. « Je vais voir si je pourrais pas trouver une combine

avec el e », il a dit en montant.

Un quart d'heure plus tard, il était de retour et nous annonçait qu'il l'avait invitée à déjeuner.

« Et avec quoi tu vas payer ? » a dit Phil ip.

Al a répondu qu'il partait chercher de l'argent, et qu'il serait de retour d'ici une demi-heure.

« Alors là », j'ai dit à Phil ip quand on a été seuls, « je me demande bien pourquoi il nous aide.

— Il se figure sans doute que je vais lui permettre d'embarquer avec moi. »

Il était à peu près une heure moins le quart quand Al est revenu avec cinq dol ars, empruntés à des amis du Vil age. Il est monté chercher la fil e

du syndicat. On voyait bien qu'el e en pinçait pour lui, et qu'el e serait capable de se mettre en quatre pour lui faire plaisir.

On est partis déjeuner, et on est entrés dans un restaurant espagnol de la Huitième Avenue. La fil e disait qu'el e venait y manger tous les jours

et que c'était un endroit très « authentique ». Là-dessus, el e m'a demandé ce qui m'arrivait avec ma carte, et je le lui ai dit.

« Tu comprends, si j'ai pas payé mes cotisations, et si j'ai dépassé mon temps à terre, c'est parce que je suis resté quinze jours sur le flanc à

cause d'une grippe, ça m'a un peu cassé l'élan, quoi.

— Et tu le leur as pas dit, ça ?

— J'ai pas pensé que ça changerait quoi que ce soit.

— Oh mais si, même deux semaines. »

Ensuite, je me suis insinué dans ses bonnes grâces en lui demandant si el e connaissait machin et chose, au Vil age, si el e avait déjà rencontré

Untel et Untel, en lui servant la liste de mes vieux potes gauchos d'autrefois. El e en connaissait d'ail eurs quelques-uns. Il a fal u que j'en rajoute en

parlant de mes activités communistes en Pennsylvanie, et en racontant que je m'étais fait arrêter comme agitateur dans le parc de Boston, une

fois. El e était impressionnée par tout ça, el e se figurait que je faisais partie des camarades.

Al s'est mis à raconter des histoires drôles, ce déjeuner devenait une vraie petite fête, sauf que Phil ip a fail i nous casser le travail en rigolant

quand la fil e a parlé de l'« homme du commun ».

Enfin, Al a pris rendez-vous avec el e pour la semaine suivante, si bien que l'affaire était pour ainsi dire dans le sac. Après déjeuner, el e s'est

essuyé la bouche sur sa serviette, et el e m'a dit : « Il me semble que je vais pouvoir arranger ton affaire de carte, Mike. »

On est donc retournés dans la 17e Rue, où el e nous a demandé d'attendre qu'el e ait passé quelques coups de fil à ses col ègues. « Je serai

fixée d'ici trois heures de l'après-midi », el e m'a dit, et on l'a laissée devant la porte.

À l'Anchor Bar, on a commandé des bières, et quand Phil ip est parti aux toilettes, Al m'a dit : « Eh bien, voilà, Mike, la France vous attend.

J'aimerais bien vous accompagner, crois-moi.

— Et qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Phil ip ne voudra jamais, à mon avis. Qu'est-ce que tu en penses ?

— On n'en a pas parlé, mais moi, personnel ement, je serais content que tu viennes. Plus on est de fous, plus on rit, et puis, si tu es là, on s'en

sortira mieux quand il faudra prendre la route.

— Oui, a dit Al en hochant la tête, je pense qu'on s'en sortira mieux à trois.

Vous êtes jeunes, tous deux, vous n'avez aucun sens pratique, vous

ne saurez pas comment vous procurer de la nourriture, ou de l'argent.

— C'est logique », j'ai dit. « Tout seuls, on va crever la dal e, c'est sûr.

— Je pense que tu vois juste », a dit Al, qui a ajouté : « Tu pourrais pas persuader Phil ip de me laisser venir avec vous, Mike ?

— Écoute, moi je suis d'accord, et je risque rien à tenter de le convaincre, il va peut-être céder. Oui, bien sûr, je vais lui demander.

— Fais-lui bien ressortir les arguments du ravitail ement et de l'argent.

— Ouais.

— N'oublie pas, Mike.

— Compte sur moi. »

Il m'a donné une tape sur l'épaule, et il m'a payé une autre bière.

Phil ip revenu, ils se sont remis à parler de la Vision Nouvel e. Phil se demandait si el e était réalisable, dans la mesure où on était tous équipés

d'un nombre de sens fini.

Al a hoché la tête en disant : « C'est une idée, mais tu trouveras peut-être pas mal d'éléments occultistes intéressants aussi chez Yeats, et dans

la doctrine kabbalistique.

— Rimbaud se prenait pour Dieu, a dit Phil ip. C'est peut-être la première condition. Dans la kabbale, l'homme est au seuil de la vie végétative,

et entre lui et Dieu il n'y a plus qu'un voile de brume. Mais si tu te projettes effectivement en Dieu, sous la forme du soleil, la vision et la

connaissance ne deviennent-el es pas accessibles ?

— Oui, il se peut que tu marques un point, mais n'oublie pas que Rimbaud a fini

par échouer, après s’être projeté de cette façon. »

Phil ip a serré le poing : « Oui, c’est un fait, et je pense savoir pourquoi, mais je suis pas sûr de pouvoir l’expliquer de manière cohérente.

— Essaie quand même », lui a dit Al, d’un air gentiment persuasif, le sourcil froncé par l’attention.

Phil ip a fait un geste évasif, et il a commandé une bière.

Sur ces entrefaites, il était trois heures, et on a traversé la rue pour retourner dans le Hal . J’ai appelé la fil e, et el e m’a dit qui al er voir. Je l’ai

remerciée du mal qu’el e s’était donné, et puis Al a pris le combiné et il a bavardé avec el e.

L’employée du syndicat m’a dit qu’el e avait entendu parler de mon cas par une sœur, et qu’en la circonstance el e al ait m’établir une nouvel e

carte. Pendant qu’el e s’exécutait, j’ai glissé dans ma poche deux cartes en blanc – en cas d’urgence future.

Je suis revenu apporter la bonne nouvel e à Phil ip et à Al. On s’est plantés devant le panneau avec d’autres matelots, pour voir les mouvements.

« Cette fois, on va se trouver un bateau, à tous les coups, a dit Phil ip.

— Sinon aujourd’hui, du moins demain », j’ai répondu. Et puis j’ai fait voir à Al les cartes vierges que j’avais fauchées dans le bureau. Il me les a

aussitôt prises des mains pour les fourrer dans la poche de sa veste. Il a fait ça si prestement que Phil ip n’y a vu que du feu. Je l’ai regardé, et il

m’a rendu mon regard, d’un air grave.

Une minute plus tard, il nous a dit qu’il devait faire de la peinture, dans un appartement de la 52e Rue, et il est parti. Phil ip et moi, on s’est assis

sur un banc, pour attendre l’aboyage des offres à trois heures et demie.

À trois heures et demie, un appel a été passé pour recruter des hommes de pont.

J’ai jeté ma carte toute neuve avec quatre autres officiers

mariniers, et j’ai cru tomber à la renverse quand c’est moi qui ai emporté l’un des postes. On était ravis de l’aubaine tous les deux, et Phil ip m’a

al umé ma cigarette d’une main tremblante.

Ensuite, on a réclamé de simples matelots, et Phil ip a lancé sa carte avec dix autres gars. Le dispatcher était en train de les ventiler, selon

l’ancienneté des demandeurs.

L’un de ces matelots avait passé sa journée à traîner au guichet ; c’était un gosse de dix-sept ans environ, maigre et boutonneux, l’air d’un

demeuré. On lui a balancé sa carte à la figure, comme on l’avait fait toute la journée ; j’y ai jeté un coup d’œil, et j’ai vu qu’el e portait la mention

« Retard de cotisation ». Il n’avait même pas assez de jugeote pour se rendre au guichet des postes « ouverts », si bien qu’il avait passé la

journée au mauvais guichet, à se faire balancer sa carte à la figure, et affichait un sourire morose. Je lui ai dit ce qu’il fal ait faire, puisque

personne, pas même le dispatcher, n’avait cru bon de l’avertir.

La carte de Phil ip a été rejetée, el e aussi, mais au profit d’un gars qui n’avait que quelques heures de plus que lui. On est retournés s’asseoir.

« Ça va venir », j’ai dit.

Le dispatcher annonçait au micro : « L’un de ces postes d’officiers mariniers vient d’être rendu, ça en fait donc un de plus à pourvoir. » C’était

mon poste.

« Demain la chance va nous sourire », j’ai dit. « On se lèvera de très bonne heure. » Je me suis mis à réfléchir à la façon dont Al avait emporté

l’affaire avec la fil e du syndicat, et j’ai regardé Phil ip, qui avait rouvert son livre.

« Il est incroyable, Al, avec lui on est tranquil e pour tout. »

Phil ip a levé les yeux de son bouquin.

J’ai décidé d’enfoncer le clou : « Pourquoi tu le laisses pas embarquer avec nous, il en a tel ement envie… »

Phil ip a eu une grimace douloureuse : « Hé, jamais de la vie. Si je veux embarquer, c’est justement pour le semer, je te l’ai dit. »

J’ai haussé les épaules en disant : « Ça m’échappe.

— Comme tu ne connais pas bien les faits, il est normal que ça t’échappe.

— O. K. », j’ai dit froidement.

Il était de nouveau cinq heures, et Phil ip a proposé qu’on ail e dîner avec Al, il se disait qu’il avait dû gagner de l’argent avec son histoire de

peinture, mais je savais pertinemment qu’il avait dû arpenter la vil e en quête d’un tampon encreur pour tamponner les cartes vierges et embarquer

avec nous.

Quand on est arrivés chez Al, au-dessus du club de jazz, dans la 52e, il n’était pas encore rentré, si bien que je me suis al ongé sur le canapé,

pendant que Phil lisait *Europa* sur la chaise longue.

Depuis le canapé, j’avais vue sur la cour, où une vigne d’âge vénérable recouvrait le plâtre du mur, zébré par une fissure ; c’était très beau, dans

la claire lumière de l’après-midi. « Tu vois ce mur, dehors », j’ai dit à Phil, « avec sa vigne exotique ; je me dis que Montmartre doit ressembler à

ça ».

Phil ip s’est mis à la fenêtre et il a regardé le mur ; bientôt, je me suis endormi sur le canapé.

À mon réveil, Al et Phil ip étaient penchés sur moi, et ils me disaient de me

lever. Je me suis tourné contre le mur, et j’ai repensé au rêve que je

venais de faire. J’avais rêvé de col ines que j’avais vues dans le Tennessee. Je trouvais ça bizarre de ne pas rêver de bateau à ce moment-là,

parce que chaque fois que je prends la mer j’en rêve à l’avance.

Un moment plus tard, la porte s’entrebâil ait à peine, et Wil Dennison y glissait son ombre d’un mètre quatre-vingt-huit. J’ai sursauté parce qu’il

était arrivé sans faire le moindre bruit. Il portait une veste en seersucker, il avait une clope à moitié fumée au bec. Il a pris la chaise longue, et

Phil ip et Al se sont mis à lui raconter notre déjeuner avec la fil e du syndicat, et comment tout s’était arrangé. Je me suis redressé sur le canapé

pour observer sa réaction.

Il n’y a pas eu grand-chose à observer. Je le connaissais depuis des mois, et j’avais encore du mal à le cerner. Il était natif de Reno, dans le

Nevada, et il avait l’al ure d’un gars qui a traîné sur les champs de course et aux tables de jeu. Mais ce n’était qu’une impression superficiel e. Il

parlait lentement, d’une voix acerbe, avec cependant quelque chose de raffiné dans le timbre, qui détonnait. Et je savais qu’il trempait dans toutes

sortes d’activités louches. Il recevait tout le temps de mystérieux coups de fil de Chicago, et parmi les gars qui lui rendaient visite, il y avait des

gens d’une compagnie plutôt agréable, sauf qu’ils avaient l’air murés dans leurs secrets.

Je croyais savoir qu’il avait toujours sa mère à Reno et qu’el e lui envoyait régulièrement des colis de provisions, et que, tous les Noëls, il faisait

sa valise pour partir dans l’Ouest. De fait, c’était un type de l’Ouest, et je me suis souvent demandé pourquoi il était venu vivre dans l’Est. Bien sûr,

il se disait que l’Ouest était malsain pour lui, parce qu’il aurait doublé des tas de

gens qui seraient ravis de le voir revenir, un de ces jours. Il va de

soi que son voyage de Noël était des plus discrets.

Il me faisait penser à un cow-boy, Dennison, mais pas celui qu'on voit à l'écran avec son cheval blanc, son stetson gris perle et son holster

double, surchargé de volutes. Wil , c'est le cow-boy qui porte un gilet uni, un stetson à bords étroits, celui qui passe sa vie au saloon, à une table de

jeu, et qui se tire en douce avec la monnaie qu'il a raflée au moment où le héros va affronter le méchant dans un duel au pistolet.

WILL DENNISON

Mercredi soir, même scénario. Quand je suis passé chez Al en rentrant du travail, j'y ai trouvé Ryko et Phil ip. Si j'ai bien compris, ils avaient

oublié de se réveil er, et ils n'avaient pas pu s'enrôler sur un bateau, mais demain, sans faute, etc. J'étais écœuré, parce que je voyais bien que ça

al ait durer comme ça des semaines. On est sortis dîner.

Dans le hal de l'immeuble, je me suis heurté à Agnès. El e avait passé sa journée à interviewer le personnel de la maison de détention, et cette

fois on lui avait confirmé que Hugh était bel et bien là. Le lendemain, el e se mettrait en quête d'un avocat pour le faire libérer sous caution. El e

avait démissionné de son boulot pour pouvoir se consacrer entièrement à l'affaire. Je lui ai donné le nom d'un avocat de ma connaissance, grâce

auquel l'un de mes amis qui avait été surpris dans un bureau à quatre heures du matin, avec en poche 1 500 dol ars qui ne lui appartenaient pas,

s'en était tiré avec deux mois de taule seulement.

J'ai demandé à Agnès si el e voulait venir dîner avec nous, mais el e a refusé, disant qu'el e était fauchée. « Je t'invite », j'ai dit, mais el e a

refusé quand même. Alors je lui ai dit bonsoir et je suis parti.

Les autres attendaient, devant l'immeuble.

« Agnès ne veut pas venir dîner avec nous », j'ai dit, « el e est fauchée. Il y en a qui ont leur fierté.

— Il y en a surtout qui ont des idées à la con, a dit Phil ip.

— Ouais, bien sûr, toi t'es un artiste, l'amour-propre, l'honnêteté, la gratitude, ça veut rien dire, pour toi. Où on mange ? »

Phil ip a dit qu'il voulait al er voir *Pépé le Moko* sur la Cinquième Avenue, alors on a décidé d'al er manger dans le Vil age. On a pris le métro à

la station Septième-Avenue jusqu'à Sheridan-Square, et on est entrés dîner au Chumley's. Aussitôt, Phil ip a commandé des Pernod et des

daiquiris.

Après dîner, on est al és à la sal e de la Cinquième Avenue. Phil ip et Ryko ont eu leurs places à moitié prix en sortant leurs cartes de la

Marchande. Une fois entrés, Phil ip s'est engagé le premier dans la rangée et il s'est assis, suivi de Ryko, de moi et enfin d'Al.

Pendant le film, Al n'arrêtait pas de se tordre le cou pour regarder Phil ip, si bien qu'il a fini par faire le tour pour s'asseoir de l'autre côté de lui,

avec vue imprenable sur son profil.

Après le film, on est al és à la Tavern MacDonald's, un bar de pédés ; c'était plein de tantouzes qui piail aient et qui brassaient de l'air. De

temps en temps, il y en avait une qui poussait un cri perçant.

On s'est faufilés jusqu'au bar pour commander nos verres. Les pédés d'âge mûr reluquaient Phil ip sans vergogne, et les plus jeunes affectaient

de l'ignorer. Ils étaient debout à bavarder par petits groupes et le regardaient du coin de l'œil.

Il y avait quelques matelots aussi, et j'en ai entendu un qui disait : « Mais où el es sont, les femmes, dans cette putain de vil e ? »

Un type entre deux âges, bien habil é, était en train de parler de Joyce à Phil ip ; il l'accusait de ne rien comprendre à la littérature, histoire de se

mettre en position dominante. Et puis il lui a payé un verre.

Un petit brun maigre avec un sourire de fou est venu taper une cigarette à Al. Al a sorti son paquet, où il n'en restait plus qu'une. « Ah, c'est la

dernière, a dit le gars, eh ben, je la prends quand même », ce qu’il a fait.

Al l’a regardé froidement, et puis il a tourné la tête.

L’homme s’est mis en devoir d’expliquer qu’au Vil age il fal ait se comporter comme un personnage. Il venait de Hartford, dans le Connecticut, il

cherchait une femme. Là-dessus, il a aperçu deux lesbiennes près du piano, et un éclair est passé dans ses yeux.

« Des femmes ! »

Il a traversé le bar pour se placer derrière el es, avec son sourire de cinglé.

On est partis, et on a tourné le coin pour al er au Minetta’s.

Phil ip a dit : « Je me demande ce que font Janie et Babs, ce soir. – On n’a qu’à al er les voir tout à l’heure », a dit Ryko.

Au Minetta’s, on trouvait l’assortiment habituel de crétins. Joe Gould était assis à une table. Un homme a bousculé Al et il s’est excusé.

« C’est rien, a dit Al.

— Je m’excuse parce que je suis bien élevé, a dit le type. Mais tu t’en serais pas douté… »

Al l’a regardé, et le gars a repris : « Il se trouve que j’ai été champion de boxe interfac, à l’Université du Michigan. »

Personne n’a rien dit, et au bout d’un moment le champion est parti embêter quelqu’un d’autre. Dans les bars, il y a toujours des types qui

prétendent faire de la boxe ; c’est pour pas qu’on les cherche, comme la vulgaire vipère fait vibrer sa queue sur les feuil es, dans l’espoir de

passer pour un serpent à sonnette.

On a tous bu quelques verres. Al est al é s’asseoir à côté d’une fil e assez bel e, et il a engagé la conversation avec el e. Phil ip était au comptoir,

je l'ai vu sortir ses papiers de la Marchande à un type qui lui montrait un autre papier, prouvant ses hauts faits pendant la guerre.

Je suis al é rejoindre Al et la fil e. Lui faire la conversation, c'était trapu. Al lui parlait du film, moi j'ai dit que j'étais al é à Alger.

Là-dessus, la voilà qui me regarde d'un air teigneux et qui demande : « Quand ça ?

— En 1934. »

El e a continué à me regarder avec une expression de colère soupçonneuse imbécile.

Je commençais à éprouver cette impression, familière du temps où j'étais barman, d'être le seul être sensé au milieu des fous. Loin de donner

un sentiment de supériorité, ça déprime et ça fait peur, impossible d'établir le contact avec qui que ce soit. Aussitôt, j'ai décidé de rentrer chez

moi.

« Bon, moi je crois que je vais y al er, Al, je me lève tôt demain », j'ai dit en me levant.

Comme je passais devant le Tony Pastor's, j'ai vu Pat, la videuse lesbienne, jeter un marin ivre dans la rue.

« Putain, y a que des pédés, ici », disait le gars. Il donnait des coups de poing dans le vide, il a fail i faire un plongeon sur le trottoir, et puis il

s'est éloigné en titubant et en marmonnant tout seul.

Je suis al é jusqu'à la Septième Avenue, puis j'ai pris Christopher Street pour acheter les journaux du matin. Comme je rentrais, j'ai vu qu'il y

avait une altercation devant le Georges, et j'ai traversé par curiosité.

Le propriétaire était sur le seuil, et il se disputait avec trois personnes qu'il venait de mettre à la porte. L'un des gars répétait : « Moi j'écris dans

le *Saturday Evening Post.*

— Je m'en fous pas mal, Jack, a dit le propriétaire, je veux pas de toi chez moi, foutez-moi le camp. » Ils ont commencé à battre en retraite,

mais quand le propriétaire a tourné les talons pour rentrer dans sa boîte, le type qui écrivait dans le *Saturday Evening Post* est revenu à la charge,

et ils ont remis ça.

Au moment où je m'éloignais, j'ai entendu le propriétaire dire : « Pourquoi vous al ez pas ail eurs ? C'est pas les endroits qui manquent, à New

York. »

J'avais l'impression que d'un bout à l'autre de l'Amérique, à tous les coins de rue, dans tous les bars et les restaurants, on pouvait entendre ce

genre de discussion absurde. D'un bout à l'autre de l'Amérique, les gens sortaient des papiers de leur poche attestant qu'ils avaient fait ci ou ça,

qu'ils étaient al és à tel ou tel endroit, et ils les fourraient sous le nez de leur interlocuteur. Je voyais venir le jour où tout le monde se mettrait à

gueuler : « On me manque pas de respect, à moi ! » tout en agressant son voisin.

MIKE RYKO

Mardi matin, à dix heures, Phil ip m'a jeté un verre d'eau à la figure en me disant : « Al ez, lève-toi. »

J'avais dormi tout habil é sur le canapé, et Janie dans la chambre. Phil ip était déjà lavé-peigné, fin prêt.

J'étais encore mal réveil é quand on est arrivés à Union Hal , requinqués par une tasse de café et un sandwich pris dans un grec.

Au moment où on passait la porte, le micro réclamait tout un équipage de pont. On s'est précipités au guichet, et j'ai jeté ma carte avec six

autres officiers mariniers. Comme il n'y avait que sept cartes pour neuf postes, j'étais enfin sûr de décrocher de l'embauche. Sauf que le

dispatcher a rejeté deux cartes, dont la mienne.

« Qu'est-ce qu'el e a encore qui va pas ma carte, bon dieu ? » j'ai gueulé à travers le gril age.

« Ouais ! » a voulu savoir l'autre officier évincé.

« Il y avait meeting hier soir, a dit le dispatcher, et vous êtes pas venus. La prochaine fois, vous le saurez, frangins. »

J'ai attrapé une autre carte par le guichet, je l'ai retournée et j'ai lu le tampon : « A assisté au meeting du 26 juin 1944 ».

Je suis reparti m'asseoir en pestant.

Phil ip, resté debout, m'a demandé : « Ben, comment on va faire, alors ? »

J'ai levé les yeux vers lui, vaguement désemparé, et j'ai dit : « On va bien trouver quelque chose. »

On a passé un petit moment à réfléchir, et puis j'ai décidé de tenter un truc dont

j'étais sûr qu'il marcherait. « Viens », je lui ai dit en l'entraînant

dans l'un des bureaux.

Il y avait un permanent du syndicat assis à sa table, il parlait au téléphone. J'ai posé les deux mains sur le bureau, en attendant d'avoir son

entière attention. Au bout de dix minutes, il a quand même raccroché.

J'ai dit : « Écoute, frangin, j'étais sur le point de décrocher un poste et le dispatcher a rejeté ma carte en disant qu'el e était pas tamponnée du

meeting d'hier soir. Ça veut dire que je vais pas pouvoir embarquer ?

— Ça veut dire qu'il va fal oir que tu ail es au guichet des postes ouverts, mon frère.

— Mais on a pas pu y al er ni l'un ni l'autre », je désignais Phil ip du geste, « au meeting d'hier soir, vu qu'on était à Washington. Ça faisait deux

jours qu'on était descendus pour assister aux débats du Sénat et de la Chambre sur la loi Pil sbury. Tu comprends, on était bourrés, et on a décidé

d'y al er…

— Et qu'est-ce que vous avez pensé des débats ? m'a interrompu le permanent.

— Ben », j'ai dit en me tournant vers Phil ip, « Phil et moi, on avait jamais vu ça. On était retournés d'entendre ces salopards de démocrates

sudistes réac, comme John de Georgie et Banken du Mississippi, déblatérer contre la loi Pil sbury. »

Une ombre de sourire est passée sur le visage du permanent. J'al ais ajouter quelque chose quand le téléphone a sonné de nouveau. Le type

s'est affairé une minute, et quand il a raccroché, j'ai voulu reprendre : « Alors, comme je te disais…

— Faites voir vos cartes », il a dit en tendant la main. On les lui a données, et il les a tamponnées.

« Merci », j’ai dit d’un air grave, comme un frère dont le syndicat vient de payer la caution qui le sort de taule après une grève.

On est sortis, j’ai regardé les cartes, el es portaient le tampon « A assisté au meeting du 26 juin 1944 ».

« Bien joué, a dit Phil ip.

— Question de psychologie, j’ai dit. Ce qu’ils veulent c’est avoir un maximum de camarades intel igents sur les bateaux, pour répandre la bonne

parole et changer l’abruti de base en porte-parole de la classe ouvrière. Il nous disait pratiquement : “Passez le mot, les gars.” »

On a trouvé Ramsay Al en qui nous cherchait dans le hal , et on lui a raconté la scène. Il a hoché la tête, approbateur. Et puis Phil ip est al é

acheter des cigarettes à l’accueil, et j’ai demandé à Al ce qu’il comptait faire des cartes vierges.

« Rien du tout. Phil ip refuse que j’embarque sur le même bateau que lui, alors ça ne servirait à rien. »

J’ai haussé les épaules, soulagé.

Phil ip est revenu, et on a jeté un coup d’œil au tableau des mouvements portuaires.

« On va trouver notre bateau aujourd’hui ou demain », j’ai dit, « je le sens dans ma carcasse ».

Al ne quittait pas Phil ip des yeux, et Phil ip faisait comme s’il n’était pas là. Il a fini par lui dire : « Au lieu de glander ici, pourquoi tu essaies pas

de gagner de l’argent, cet après-midi ?

— Tiens, oui, c’est une idée, ça, a dit Al. Je pourrais peut-être al er bosser pour la vieil e Mrs Burdett.

— C’est ça, vas-y », a dit Phil ip, sur quoi Al est parti.

Phil et moi on a grignoté en buvant une bière à l'Anchor, on a attendu que s'ouvrent des emplois dans le hal , on a lu, fait la sieste sur les bancs,

si bien qu'il était presque l'heure de la fermeture, une fois de plus. On avait laissé passer plusieurs emplois sur les pétroliers parce qu'on voulait un

cargo. Maintenant que nos cartes étaient valides, on faisait la fine bouche ; les pétroliers qui al aient en France restaient au large : pas moyen de

se faire la bel e.

Al en est rentré juste avant cinq heures, et il nous a montré un bil et de dix dol ars.

« Dis donc, dis donc, a lancé Phil ip, tu vas pas me raconter que tu les as gagnés. »

Al a sorti deux reçus du Mont-de-Piété pour deux petits bril ants. Phil ip a voulu savoir où il s'était procuré ces bril ants.

« J'ai fait de la peinture pour la vieil e Mrs Burdett pendant quel e promenait son chien ; je les ai trouvés dans le tiroir de la commode. Ses deux

chats m'ont vu.

— Cette vieil e Mrs Burdett de Memphis, cel e chez qui tu vas boire le thé quand t'es à sec ?

— Oui, c'est une vieil e amie de la famil e.

— Bien joué, a dit Phil ip. Al ons les dépenser, à présent.

— Pas de bateau ? s'est enquis Al avec enjouement.

— Demain il fera jour », a répondu Phil ip.

On s'est d'abord arrêtés à l'Anchor, et on a pris un whisky-soda chacun. Le bar était bondé de marins qui venaient de se trouver un poste et qui

faisaient des provisions de biture en prévision de la traversée.

On a décidé d’al er voir un film français sur Times Square, et on a pris le métro. Quand on est arrivés, on a cherché un bistrot où manger des

spaghetti à l’italienne, et on y est entrés.

Al et moi, on a pris des bières, et Phil ip un sherry. Il avait acheté *P. M.* et regardait la carte des opérations militaires, tout en buvant son sherry et

en parlant du front. Voilà nos spaghetti qui arrivent, je vais jusqu’au comptoir prendre le moulin à paprika pour épicer ma bolognaise.

Après manger, Phil ip pousse le moulin à paprika vers Al, et il dit à haute et intel igible voix : « Vas-y, Al en, fais-nous voir comment tu ingurgites

une cuil ère à soupe de cette came. Keats l’a fait.

— Euh, a dit Al en, je suis pas sûr…

— Ça nettoie l’estomac », a dit Phil, assez fort pour que la table à côté l’entende. « Ça va cautériser tes ulcères. Si Keats a pu, pourquoi pas

toi ? »

Alors Al a pris la grande cuil ère dans laquel e on enroule les spaghetti et il a donné un tour de moulin dessus. Il a avalé une grosse bouchée, et

l’a gardée en bouche. Ses yeux se sont mis à larmoyer ; il essayait de sourire.

« Tiens, a dit Phil ip en poussant un verre dans sa direction. Bois un coup, ça aggrave. » Moi j’ai tendu un bout de pain à Al en lui disant : « Fais

passer avec du pain. »

« L’eau aggrave la brûlure, a insisté Phil ip, le pain c’est de la triche. »

Alors Al a bu, et ça le brûlait tel ement que ses joues ruisselaient de larmes. De temps en temps, il secouait la tête en faisant « Pfiou ! » et il

souriait à Phil ip. Ça devenait vraiment gênant, j’ai insisté pour qu’il mange du pain.

« Ça rime à rien », j’ai dit. Mais ni l’un ni l’autre ne m’écoutait.

C’est comme ça qu’Al a continué à dire « Pfiou ! » et à sourire à Phil ip, comme un supplicié au bûcher qui dirait : « Qu’est-ce que ça fait mal »

à ses bourreaux.

La plaisanterie a fini par épuiser son intérêt, on s’est levés, et Al a payé l’addition.

Comme on sortait du bistrot, Phil ip a pris un long macaroni dans la vitrine et il l’a brandi comme une canne. Une fois sur le trottoir, il se l’est

posé contre la braguette, pour faire croire que c’était un jet de pisse étincelant. Dans la cohue du soir, les hommes le regardaient fixement jusqu’à

ce qu’ils s’aperçoivent que c’était un macaroni. Les femmes tournaient la tête, en faisant semblant de rien. Il est al é jusqu’à l’Apol o dans la

posture du gars qui pisse en marchant.

Al a pris les places, et on est entrés dans le cinéma. On s’est mis au balcon pour pouvoir fumer, et on a regardé le film.

Dans l’alcôve, à droite, il y a souvent une bande de pédés qui traînent ; ils passent la moitié du temps à regarder le film, et l’autre à guetter le bon

coup sur les rangées. Ils étaient bien là, et ils nous ont regardés de côté quand on est arrivés, si bien que Phil ip s’est précipité vers le seau de

sable qui sert de cendrier en tenant le macaroni contre sa braguette comme pour pisser dessus abondamment. Les flottes se sont carapatées

façon écrevisses.

On est donc descendus occuper le premier rang de balcon, et al umer nos cigarettes.

Quai des Brumes, c’est l’histoire d’un déserteur français qui se retrouve au Havre, pour fuir à l’étranger. Tout est prêt, il a son passeport, il a

embarqué, mais il lui prend l’envie de retourner à terre voir sa fiancée une dernière fois avant de lever l’ancre. Résultat, un gangster lui tire dans le

dos. Dans la dernière scène, on voit le bateau quitter Le Havre sans lui.

Pendant toute la séance, Al, qui était assis entre Phil ip et moi, n’a pas dit un mot. À la fin du film, je me suis tourné vers lui en lui demandant si

ça lui avait plu.

« C’est le plus beau film que j’aie vu de ma vie », il a répondu. Il avait les yeux humides.

On a vu un deuxième film, anglais celui-là, et au milieu Al est al é chercher des cartons de lait chocolaté. Phil ip s’est jeté sur le sien et l’a

descendu sans un mot. Moi, j’ai dit merci.

Après la séance, on est al és vers la Huitième Avenue, histoire de boire un pot.

À peu près au niveau de la 42e Rue, il y avait un vieil ard maigre aux cheveux blancs, planté sur le trottoir, mains jointes, yeux tournés vers le ciel.

De temps en temps, un passant s’arrêtait et suivait son regard. Découvrant qu’il n’y avait rien là-haut, il passait son chemin sans commentaire ni

mimique particulière. Mais la plupart des gens ne voyaient même pas le vieux. Il priait, sans doute.

À peu près au niveau de la 43e, on est entrés dans un bar. Il y avait des individus louches, costards sombres, cheveux gominés, un joueur avec

une cravate voyante et une bagouse en diamants, quelques putes, deux-trois pédés, et des foules de soldats. Dans ce décor, ces jeunes recrues

faisaient tache ; on aurait dit qu’ils venaient d’envahir un pays étranger, des ruines.

On est restés un petit moment, à boire de la bière, parce qu’on ne voulait pas être ivres, et puis on est partis, et on a pris le métro pour rentrer à

Washington Square.

Tout à coup, Al était un peu nerveux, parce qu'il savait qu'il ne serait pas le bienvenu à l'appartement 32.

À notre arrivée, on a trouvé Janie et Barbara. El es venaient de boire un café au Waldorf, après nous avoir attendus des heures, Phil ip et moi ;

autant dire qu'el es n'étaient pas de très bon poil.

« Où vous étiez passés, bon dieu ? » a voulu savoir Janie.

Je me suis assis dans un fauteuil, le chat sur les genoux ; Phil s'est mis sur le canapé à côté de Barbara, et Al a pris le repose-pieds blanc, au

milieu du séjour, en souriant à tout le monde. Quand Janie s'est levée pour chercher à manger au chat dans la cuisine, il a fait un bond en lui

demandant : « Je peux t'aider ? »

Devant la tension et la mauvaise humeur ambiante, j'ai mis la radio à fond, musique de danse. Barbara faisait la tête, Phil feuil etait *Sanctuary*

de Faulkner ; je suis al é me coucher sur l'autre canapé, et j'ai piqué un roupil on.

Je me suis réveil é juste à temps pour entendre Janie gueuler : « Rentre chez toi ! » à Al, en lui balançant un livre à la figure. Il l'a reçu sur

l'épaule. Barbara était déjà rentrée chez el e, et Phil ip était étendu sur le canapé. La porte de la chambre a claqué derrière Janie.

Al a regardé Phil ip d'un air interrogateur.

« Tu ferais pas plus mal, a dit Phil ip.

— Bonne nuit, alors », a dit Al en quittant l'appartement.

Je suis entré dans la chambre, en fermant la porte derrière moi.

« Lui, là, à côté, tâche de l'avoir à l'œil », a dit Janie pendant que je me déshabil

ais.

« Qui ça ?

— Mr Phil ip.

— Qu’est-ce que tu lui reproches ?

— Tu sais pourquoi il veut embarquer avec toi, quand même ? »

J’ai jeté mon pantalon sur la chaise : « Non, pourquoi ?

— Parce qu’il est pédé, et qu’il veut te mettre.

— Quoi ?

— Fais pas l’étonné. Un de ces soirs, il va te sauter dessus, et tu verras que j’avais raison. »

J’ai soupiré et secoué la tête en lui jetant un regard de pitié.

« Ramsay Al en le connaît mieux que toi, alors tu peux toujours faire celui qui sait tout.

— T’es dingue.

— Ça fait un an que tu vis avec moi, que tu me promets de m’épouser, je te donne de l’argent, et voilà que tu te mets à traîner avec une bande

de pédés et à pas rentrer de la nuit !

— Alors c’est Ramsay Al en qui te susurre ces trucs-là dans le tuyau de l’oreil e. Mais il dirait n’importe quoi, il ferait n’importe quoi pour

empêcher ce voyage, tu le sais pas, ça ? »

Janie s’est mise à gueuler. « D’ici que j’apprenne que t’es devenu pédé, y a la largeur de la rue, peut-être même que tu l’es déjà.

— Qu’est-ce qu’il te prend, de croire tout ce que te raconte Al en ?

— T’as baisé avec cette garce d’Helen, tu lui as donné du fric, alors que tu me donnes jamais un rond, à moi.

— Al ons bon, d’où ça sort, cette histoire ?

— Tu me prends pour une gourde, tu crois que je vois pas ce qu’il se passe ?

— Mais quoi ?

— Tu vas partir à Reno avec ce joueur, Dennison, voilà. Tu crois que tu vas te débarrasser de moi aussi facilement ? Ça va pas se passer

comme ça !

— Enfin, pour l’amour du ciel », j’ai dit.

J’ai à peine eu le temps de me détourner : el e levait le genou pour me donner un coup dans les parties. En plus, el e m’a cogné en pleine figure,

avec ses jointures maigres et dures. Alors je lui ai mis une beigne du plat de la main.

Il y avait un gros cendrier plein de cendres et de mégots sur la petite table de nuit, plus des bouquins, des papiers, un réveil, un paquet de cartes

et un flacon de talc. Janie a heurté le bord de la table en tombant, et l’a entraînée dans sa chute, si bien que tout s’est renversé sur el e. Couchée

par terre, el e crachait des mégots, et el e avait de la cendre et du talc plein la figure, sa robe remontée au-dessus des genoux.

« Espèce de salaud », el e a gueulé, « tu veux flétrir ma beauté ».

J’ai préféré passer dans la pièce à côté.

Phil s’était assis sur le divan. « Chéri », il a dit tout fort, « mon amour pour toi éclate au grand jour !

— Ta gueule ! » j’ai dit, « pour l’amour du ciel ! ».

On entendait pleurer dans la chambre.

Au bout d’un moment, je suis al é retrouver Janie. El e était restée assise par terre. Alors je l’ai traînée sur le lit, et je me suis mis à l’embrasser.

Quelques minutes plus tard, el e se levait et se remaquil ait. El e s’est rassise sur le lit avec moi, et el e a déclaré : « Quand tu rentreras de ce

voyage, on prendra un autre appartement. »

Le lendemain matin, Phil ip et moi on a réussi à se lever pas trop tard, et Janie, qui avait oublié ses griefs, nous a préparé des œufs au bacon

avant de nous pousser gentiment dehors : el e al ait passer la journée à faire le ménage.

Juste avant la fermeture, on s’est trouvé notre fameux bateau, Phil et moi. C’était le S. S. *Harvey West*, un Liberty ship, amarré à Hoboken.

« Soyez là-bas demain matin à huit heures, avec toutes vos affaires », a dit le dispatcher.

On est retournés dans le bureau, prendre nos fiches d’embauche.

« Ce coup-ci ça y est, a dit Phil ip.

— Ouais », j’ai répondu, « ça s’arrose ».

WILL DENNISON

Vendredi soir, en rentrant du travail, j'ai retrouvé Helen, et nous sommes al és chez moi. Mais Al, Phil ip et Ryko m'attendaient sur le pas de la

porte. J'ai salué Al, et j'ai regardé Mike et Phil ip d'un air écœuré, sans rien dire.

« On embarque demain, a dit Phil ip. On est inscrits sur un bateau et on doit se présenter au quai demain matin,

— Sans faute, cette fois ? » j'ai demandé. « Je commence à en avoir marre de vos faux départs.

— C'est du sûr. Et donc, compte tenu du fait que nous partons, si tu nous emmenais tous dîner, dans un élan de générosité ?

— Si j'étais absolument certain que vous partiez, je vous emmènerais au Colony's… mais comme ce n'est pas le cas, on va couper la poire en

deux, et manger chez moi. » J'ai pris l'escalier avec Helen, et ils nous ont suivis.

Helen a réussi à souffler le fauteuil à Phil ip. Je suis al é prendre un bout de papier sur mon bureau, en disant : « Je vais faire une liste.

— Si on prenait des steaks, a dit Al, j'en ai vu dans Bleecker Street.

— D'accord, avec un litre de Dubonnet et de l'eau de Seltz. » J'ai ajouté : « Et puis du bleu, du pain italien, du beurre, des pommes, et n'oublie

pas la glace, pour le Dubonnet », en lui tendant la liste.

« Du rhum, peut-être ? a dit Phil ip.

— Non, le Dubonnet c'est mieux, en été. Et en plus, le rhum c'est trop cher.

— Ce que tu peux être petit-bourgeois, Dennison ! a dit Phil ip. C'est vrai, quoi. On embarque demain, peut-être que tu nous reverras jamais.

— Moi je suis un Rimbaud embourgeoisé, et si vous ne revenez jamais, vous resterez dans mon souvenir tels que je vous vois aujourd'hui. »

J'ai donné dix dol ars à Al, et Phil ip s'est mis à farfouil er dans mon meuble en disant qu'il voulait se mettre en short.

« Oui », a dit Al avec un bond qui a fait grincer ses articulations, « ça c'est une idée formidable ! ».

J'ai tenu Phil ip à l'œil le temps qu'il trouve deux shorts que je mets parfois pour al er faire du sport en sal e, et ils se sont changés au beau milieu

de la pièce.

« Ne vous gênez surtout pas pour moi, les gars, a dit Helen.

— Dites voir, vous avez l'intention de vous promener dehors dans cette tenue ? » j'ai dit.

« Bien sûr », a répondu Al.

Je me suis tourné vers Ryko : « Tiens, prends les dix dol ars ; il vaut mieux que ce soit toi qui te charges des courses, ils vont se faire coffrer

pour attentat à la pudeur, ces deux crétins. »

Ryko a empoché les dix dol ars et la liste, et ils sont partis tous les trois. « N'oubliez pas la glace ! » j'ai lancé au moment où ils disparaissaient.

J'ai accordé toute mon attention à Helen, mais el e répétait qu'ils al aient rentrer d'un instant à l'autre, et j'ai dit que je m'en fichais totalement.

Alors el e a dit : « Après tout… » d'un air de petite fil e sage, ce qui m'a écœuré.

Quelques minutes plus tard, Phil ip revenait avec la bouteil e d'apéro dans un sachet.

« Et la glace ? » j'ai dit. « Et l'eau de Seltz ? Ça se boit pas sans glace ni eau de Seltz.

— Oh, la glace, j'ai envoyé Al la chercher, tu comprends, ça se vend en gros

blocs, c’est lourd. Ryko rapporte tout le reste. » Il farfouil ait dans le

tiroir du bureau : « Il est où, bon dieu, le tire-bouchon ? »

Je lui ai dit qu’il n’y en avait pas, et qu’il fal ait monter en emprunter un à la propriétaire, sur quoi il est sorti.

On frappait du bout du pied à la porte, j’ai ouvert : c’était Ryko avec des paquets plein les bras. « Seigneur, ils m’ont fait honte, ces deux-là, avec

leurs shorts sur le macadam. Dans Bleecker Street, j’ai cru que les Mex al aient nous chercher des noises. Ils les ont sifflés ! »

Je me suis mis en devoir de sortir les commissions des sachets. Il y avait plusieurs steaks épais, superbes, du fromage bleu luisant de fraîcheur,

un petit sac de pommes, une longue miche de pain italien. J’ai brandi le sachet de pommes en disant : « Ça va très bien avec le fromage. »

Ryko m’a lancé : « Ouais » en s’asseyant sur le canapé.

Phil ip est revenu avec le tire-bouchon ; j’ai dit : « Laisse-moi faire », j’ai coincé la bouteil e entre mes genoux, et le bouchon a fait « pop ».

Phil ip a dit : « Al est pas encore rentré avec la glace ? Qu’est-ce qu’il fiche ? »

Helen fumait, jambes croisées sur le fauteuil, on voyait ses cuisses. Je me suis assis pour lui frotter la jambe. Phil ip lui a demandé une

cigarette, quel e lui a donnée en tendant le paquet à bout de bras. Il l’a prise en lui disant merci, mais el e a tourné la tête sans répondre.

C’est alors qu’Al est arrivé, en poussant de l’épaule la porte entrouverte. Il s’est précipité jusqu’à l’évier pour y laisser tomber le pain de glace

entortil é dans du journal. Il se frottait les mains, engourdies de froid, et il est al é les poser sur Phil ip par jeu, mais Phil ip s’est dérobé en se

tortil ant.

J’ai dit : « Et l’eau de Seltz ? »

Ryko s’est levé en disant qu’il al ait la chercher. Alors je me suis approché de l’évier pour découper la glace avec un couteau à lancer qui me

servait à tout, et j’ai mis des glaçons dans tous les verres. Ensuite, j’y ai versé un trait de Dubonnet. Le temps que ces opérations soient finies,

Ryko avait rapporté l’eau de Seltz, si bien que j’en ai envoyé une giclée dans tous les verres.

« Chacun se sert ! » j’ai dit en sautant sur le verre le plus rempli ; par la même occasion, j’ai tendu le sien à Helen. J’avais soif, moi, d’avoir

travail é toute la journée. Je me suis resservi avant même que les autres aient trempé les lèvres dans leur verre.

J’ai marqué un temps à mi-verre pour demander : « Qui va faire cuire les steaks ? »

Al a dit qu’il s’en chargeait. Il y avait une cuisinière à gaz sur le palier du dernier étage.

Phil ip a dit : « On peut faire confiance à Al en, notre mère à tous. » Puis il a pris un steak sans son papier autour, et il a franchi la porte, en

faisant signe à Al avec sa main libre.

Al a pris les autres steaks et du beurre, et l’a suivi d’un bond.

Moi j’ai fini mon verre, et je m’en suis versé un autre. Ryko lisait T. S. Eliot sur le canapé, et j’ai commencé à flirter avec Helen, en glissant ma

main sous sa robe. El e ne portait pas de combinaison, mais el e m’a bloqué la main avant que j’arrive à destination.

Au bout de quelques minutes, Phil ip est redescendu et s’est assis par terre avec son *Europa*.

« Tu devrais lire la scène du fouet », j’ai dit, « c’est le seul bon passage du bouquin ».

« Al est tout seul là-haut ? a demandé Ryko.

— Comment veux-tu que je le sache, puisque je suis ici », a répondu Phil ip.

Ryko s'est levé.

« Où tu vas ? » j'ai demandé.

« Je monte l'aider », il a répondu en quittant la pièce.

Une minute plus tard, Phil ip refermait son livre sèchement et le rejoignait.

Je nous ai versé deux Dubonnet, un léger pour Helen, un bien tassé pour moi : je voulais être sûr d'avoir ma dose.

Ryko a fini par redescendre avec un morceau de steak sur une assiette, qu'il a posée sur le bras de mon fauteuil. « Bel e bête, non ? » il a dit, et

j'ai répondu : « Ouais. »

Je ne voyais de couteau nul e part, et mon couteau à lancer n'est pas assez aiguisé pour couper quoi que ce soit ; j'ai donc déchiré un bout de

viande pour Helen et un autre pour moi. Ryko a fait de même, et on s'est mis à manger. Ma viande n'était pas assez salée, alors je suis al é

chercher du sel sur la glacière.

Pendant que j'y étais, j'ai sorti le pain de son papier, et j'en ai rompu un morceau pour Helen et Ryko, tout en enfournant une bouchée de ma

main libre. Je commençais à me sentir un peu éméché, et j'avais une faim de loup.

C'est alors qu'Al et Phil ip sont arrivés, Al avec une grande poêle où grésil aient encore deux steaks. Il l'a posée sur la plaque, pour la laisser

refroidir, après quoi il a versé un verre à Phil ip et le lui a tendu.

Une fois la poêle un peu refroidie, Al l'a posée par terre, et Phil ip et lui se sont assis face à face en tail eur, les steaks entre eux. Et puis Phil ip

s’est mis à grogner comme un fauve, en prenant un gros morceau de steak, qu’il a déchiré à bel es dents. Al a tendu la main vers sa viande, et

Phil ip a fait mine de lui décocher un coup de griffe, en grognant. Le sang de la viande leur dégoulinait le long du menton, jusque sur les jambes.

J’ai dit à Ryko : « Tu as les a vues, dans *Life*, les photos du lion qui a tué son frère parce qu’il lui disputait sa viande ? On voit d’abord le steak

jeté dans la cage, et puis l’un des deux lions l’attrape entre ses dents et le traîne dans un coin, si bien que l’autre bondit pour le lui souffler, mais le

premier lui al onge un coup de patte sur la tête, et il lui brise la nuque. Dans la dernière scène on voit le lion les quatre fers en l’air. » J’ai levé les

mains pour imiter le lion raide mort.

« Ouais ? a dit Ryko. Ça devait être bonnard. »

Je me suis dit qu’il valait mieux que j’entre dans ce jeu si je voulais avoir ma part, alors je me suis mis à grogner, montrer les dents, et j’ai

déchiré un bout de viande. À part Helen, tout le monde grognait, et, selon moi, c’était Phil ip le plus convaincant.

Il ne restait plus de steak, alors j’ai sorti le fromage ; j’en avais marre de faire le lion, d’ail eurs. On a mangé le fromage, avec les pommes et le

pain italien, ce qui se marie idéalement. Après, on s’est détendus, on a gril é des cigarettes, et quasiment fini le Dubonnet.

Helen s’était assise sur mes genoux, je commençais à bander. À l’autre bout de la pièce, Ryko reluquait ses jambes.

« T’es mignonne », je lui ai chuchoté à l’oreil e.

On est restés comme ça encore un moment, et puis el e a fini par se lever en disant qu’il fal ait qu’el e rentre chez el e dans le Queens, et el e a

rajusté sa robe tire-bouchonnée en la tirant sur ses hanches.

« Laissez la porte ouverte, a dit Al, on manque d’air, ici. »

Dans le couloir, je lui ai demandé si el e voulait bien me retrouver au Chumley’s, lundi soir ; el e a dit : « Oui, si tu es tout seul », et el e est

descendue.

Je suis rentré dans la pièce et j’ai commencé à déambuler. Je portais ma vieil e veste en seersucker, qui avait un trou au coude, mais pas plus

gros qu’une pièce de dix cents. Et voilà Phil ip qui met l’index dedans et qui la déchire tout du long. Le bas de la manche se détache. Alors Al

bondit comme un chacal, et il se met à la déchirer par derrière. El e était tel ement usée quel e se lacérait comme du papier. En moins de deux, je

n’avais plus que des lambeaux sur le dos.

J’ai donc retiré ce qu’il restait de ma veste, et je me suis assis pour essayer de tresser cette charpie, d’en faire une longue corde. Phil ip m’a

aidé, puis Al s’y est mis aussi. On a fabriqué un grand cordon en fibres-de-veste, et on l’a fait courir le long du mur, comme une guirlande. On a

contemplé notre œuvre, tous les quatre.

Au bout d’un moment, Phil ip a voulu sortir boire un coup. J’ai décidé de ne pas me joindre à eux, sachant bien que ce serait encore moi qui

régalerais, et Phil ip a dit : « Oui, Dennison, pourquoi tu nous invites pas au bordel ? »

J’ai répondu : « Mais qu’est-ce que vous avez, les jeunes ? Vous êtes pas fichus de lever des femmes ? Avec toutes les petites étudiantes qui

traînent à Washington Square, du jus plein les cuisses ? Bon sang, quand j’avais votre âge, moi, j’étais un taureau ! Si ça me prenait, je pourrais

vous en raconter qui vous feraient raidir la queue ! » Je m’amusais à boiter comme un vieil ard, en mettant une bourrade dans les côtes de Phil ip

avec un rire cassé.

Puis je me suis relevé et, abandonnant mon personnage de vieux, je lui ai dit : « Pourquoi tu baises pas Barbara ?

— Je sais pas, el e est vierge.

— Tu vois, Phil ip, a dit Al, moi je ne crois pas que tu aies vraiment envie de la baiser. »

Phil ip l'a regardé : « Non, c'est pas ça, mais el e sait pas ce qu'el e veut. El e sait pas où el e en est. »

Ryko a lancé du fond de la pièce : « Ça fait des mois que vous vous pelotez, qu'est-ce que tu attends pour la grimper et la baiser ? »

Al a ignoré cette remarque, et il a regardé Phil ip d'un air sérieux : « Je ne vois pas pourquoi il faut toujours que vous vous mettiez dans ces

relations sentimentales emberlificotées, avec les femmes. Vous ne pouvez pas avoir des rapports simples, avec el es ? »

« Ouais », je me disais en moi-même, « pourquoi on n'arrive pas purement et simplement à s'en passer ? ».

Puis j'ai dit, en imitant Lionel Barrymore : « Al a raison, mon enfant. Les femmes sont la racine du mal. »

On a entendu glousser dans le couloir, et une boulette d'un dol ar est venue atterrir dans la pièce, au pied de Ryko.

« C'est l'argent du bordel, a dit une voix de fil e.

— Janie ! a dit Ryko. El e est avec Barbara. » Il s'est levé d'un bond et s'est précipité vers la porte. On a entendu courir dans l'escalier. « Hé,

vous al ez où comme ça ? » il a crié.

Phil ip et Al s'étaient levés. Al regardait Phil ip, ne sachant trop que faire. Ryko était déjà dans le couloir, et, un instant plus tard, on l'a entendu

crier : « Hé, Phil, grouil e, el es se sauvent, el es sont dans la rue ! »

Phil ip est sorti, Al sur les talons. Je me suis levé, et j'ai regardé vers le bas de l'escalier.

Phil ip hélait Ryko, qui avait atteint la porte d'entrée de l'immeuble : « Tu les vois ?

— Non, a crié Ryko, je les vois plus, el es sont parties vers la Septième Avenue.

— Bon, eh bien si el es sont parties, mieux vaut passer à autre chose. »

Phil ip s'est retourné pour lui lancer avec humeur : « Va te faire foutre, vieil e pédale ! », sur quoi il a foncé dans l'escalier.

Après avoir hésité un instant en évitant mon regard, Al les a suivis en dégringolant les marches quatre à quatre.

Je suis rentré, et me suis mis à la fenêtre. Ryko attendait, au coin de la rue, en criant à Phil ip de se grouil er. Ils ont tourné, et j'ai vu Al les suivre

promptement de ses longues enjambées élastiques.

J'ai fini le doigt de Dubonnet qui restait, j'ai fermé la porte et je me suis assis dans le fauteuil pour fumer. Je me disais qu'il était l'heure de se

laver les dents quand on a sonné. C'était Phil ip et Al.

« Tu me prêtes cinq dol ars ? m'a demandé Phil ip.

— Pour quoi faire ?

— Il me faut un taxi, pour suivre ces donzel es.

— Écoute, Phil ip, je suis désolé, mais là tu tombes mal. » Je trouvais toute cette histoire débile, et son ton péremptoire m'avait déplu.

« Tu les as », il m'a dit, « al ez, file-les-moi.

— Désolé », j'ai dit, froidement, sèchement.

Voyant que je ne céderais pas, il s’est levé : « Bon, ben si tu veux pas me les prêter, il va bien fal oir que je les trouve ail eurs.

— C’est ça », j’ai dit.

Al n’avait pas soufflé mot. Phil ip est sorti, et Al m’a dit au revoir à la porte.

MIKE RYKO

Phil ip et Al sont rentrés de chez Dennison, et Phil ip a dit qu'il n'y avait pas eu moyen de lui taper de l'argent. J'étais assis sur le lit de Betty-Lou,

je lui faisais la conversation en admirant sa chemise de nuit orientale. Je venais de lui expliquer combien j'étais malheureux auprès de Janie, et de

temps en temps je lui prenais la main.

« Il n'y a qu'à retourner au Georges », j'ai dit, « el es y sont peut-être.

— Oui tu cherches ? m'a demandé Betty-Lou.

— Des amies », j'ai dit en me levant.

Al a engagé la conversation avec Betty-Lou, et au moment où el e s'apprêtait à sortir de son lit pour jouer les maîtresses de maison, Phil ip est

parti, suivi d'Al et de moi.

On a trouvé Barbara en train d'errer sur la Septième Avenue.

« Où est Janie ? lui a demandé Phil ip. Qu'est-ce que tu fais là ? »

Barbara avait un peu bu, et el e a dit : « Au George's », si bien qu'on y est tous al és, et qu'on a trouvé Janie en compagnie d'un matelot qui lui

payait des whiskys-soda.

Barbara et Janie étaient sur leur trente et un, et un peu éméchées l'une comme l'autre.

Janie m'a accueil i avec un « Espèce de salaud », sur quoi on a bu quelques verres et décidé de courir au Minetta's.

Le matelot restait planté là. Il me regardait : « Qu'est-ce qu'il se passe ? » il m'a demandé.

« Il se passe que c'est ma femme », j'ai répondu, et on est tous partis.

En chemin, Al a dû marcher quelques mètres derrière. Janie et Barbara refusaient qu'il se joigne à nous, alors il nous suivait comme une ombre,

à longues enjambées chaloupées.

À l'arrivée au Minetta's, on ne s'est pas mis à la même table. Janie refusait qu'il partage la sienne, et Barbara était al ée s'asseoir à cel e de

Joe Gould, en compagnie d'une demi-douzaine de figures locales, si bien qu'Al s'est retrouvé tout seul à sa table.

Phil ip était assis à côté de Barbara et, de temps en temps, il lui posait la tête sur l'épaule. Et puis tout d'un coup, notre conversation l'a rasé, et

il est al é au bar tout seul, laissant Barbara avec Joe Gould et consorts. Aussitôt, Al l'a rejoint en commandant deux verres.

Janie et moi, on observait un silence maussade. Je lui en voulais de refuser qu'Al nous rejoigne. « Ce foutu pédé », el e répétait, à quoi je

répondais invariablement : « Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est un brave type », et el e : « Tais-toi, pédale. »

Puis Phil ip est revenu du bar, un verre à la main, et il s'est assis auprès de nous. Al restait dans les parages, et je lui ai fait un sourire

d'encouragement. Il s'est rapproché discrètement, et il a pris place près de Phil ip.

« Toi, casse-toi », a dit Janie, et Al a battu en retraite vers le bar, sauf qu'une minute plus tard il était de retour, aux aguets derrière nous comme

un serveur zélé.

Personne ne disait grand-chose, sauf Barbara qui semblait prendre plaisir à écouter Joe Gould et à se délecter du dialogue suggestif autour

d'el e.

Et puis Phil ip a voulu al er ail eurs, et Janie a voulu rentrer, alors que moi je serais bien resté pour boire toute la boutique ; Janie était pleine aux

as, el e venait de toucher son chèque de rente. Finalement on s'est levés pour partir, mais Phil ip s'est rassis, et j'ai couru au bar, commander des

verres.

À ce moment-là, une bande d'habitués du Minetta's venait de sortir dans la petite rue, et s'était mise à exécuter un genre de bal et devant le bar.

Phil ip s'est assis en tail eur au beau milieu de la ruel e pour ne rien perdre du spectacle. Al s'est assis de même à ses côtés, se tournant vers lui

de temps en temps pour lui faire part de ses commentaires.

Pendant ce temps-là, on avait éclusé un peu plus, Janie et moi, et un type est arrivé pour lui parler de son œuvre. Il avait trouvé une oreil e

attentive, parce qu'el e peignait el e-même, à ses heures perdues, si bien qu'il n'a pas tardé à l'inviter dans son atelier, pour lui faire voir ses toiles

cubistes. El e a accepté, mais l'artiste n'a pas été peu surpris de la voir inviter Phil ip, Barbara et moi à la suivre.

Nous voilà donc tous partis en chœur, Al nous suivant comme une ombre. Entre-temps, d'autres personnes étaient venues grossir la troupe, tant

et si bien que quand on est arrivés au studio, on devait être une bonne dizaine, en comptant Joe Gould et sa canne.

D'emblée, quelqu'un a al umé la radio, et on s'est mis à danser. Janie et moi, on s'est retirés dans une chambre, et on a commencé à flirter sur

le lit, el e a dit qu'au point où on en était, on pourrait aussi bien copuler. Mais je n'y tenais pas, avec tous ces va-et-vient, ces gens qui traversaient

la pièce pour passer dans une autre. Là-dessus, on a vu apparaître des litres de bière dans des cartons, et Janie et moi on est al és dans l'atelier

proprement dit pour faire main basse sur un carton chacun.

On est retournés boire nos bières dans la chambre, et puis j’ai commencé à faire l’imbécile en passant par la fenêtre, et voilà qu’en moins de

temps qu’il ne faut pour le dire, c’est Al qui rentre par cette même fenêtre : il était sorti chercher Phil ip, et ne pouvait plus rentrer parce que la porte

d’en bas était fermée.

« Où est Phil ip ? » j’ai demandé.

« Je voudrais bien le savoir, justement », il a répondu.

J’ai passé la tête par la fenêtre pour voir par où il avait pu grimper : le studio se trouvait juste au-dessus d’un night-club nommé le Swing

Rendez-vous, il avait escaladé la marquise.

Pendant ce temps, dans la pièce à côté, Barbara se livrait à un flirt poussé avec l’artiste, et Joe Gould était assis sur le lit avec une brune en

pantalon. Il lui parlait avec le menton posé sur le pommeau de sa canne. Finalement, Barbara est sortie de la pièce, passablement échevelée, et

el e s’est mise devant une glace. « Il l’a voulu, il l’a eu », el e a dit à Janie.

Le peintre a foudroyé Barbara du regard, puis il s’est approché de moi en disant : « Voilà une jeune personne qui a bien fail i passer à la

casserole. »

J’ai fait la mimique d’horreur attendue, et je suis al é regarder les œuvres du type. Al poussait toutes les portes pour retrouver Phil ip. Il al ait

même jusqu’à ouvrir les placards et passer la tête dedans.

Sur tout le mur se trouvaient les toiles de l’artiste, couleurs vives et lignes géométriques, cubes, carrés, cercles.

« Ça te plaît ? » j’ai demandé à Janie, qui m’a répondu que les couleurs étaient

réussies.

Là-dessus Phil ip a reparu comme par enchantement, et on a décidé de retourner au Minetta's. L'artiste cherchait noise à tout le monde, et il a

fini par ouvrir la porte pour nous mettre dehors, tous tant qu'on était.

On est sortis en file indienne, et il n'a pas arrêté de nous insulter. Il a dit que Barbara l'avait échappé bel e, il a traité Al de pédé, et il a fini par se

retourner pour choper un chat qui passait dans le couloir. Il l'a pris par la queue et l'a balancé dans l'escalier, mais le chat est retombé sur ses

pattes, et il a décampé. Écœuré par ce geste, je suis remonté menacer le gars de lui en mettre une, mais il ne m'a pas entendu, alors je m'en suis

tenu là.

On est retournés au Minetta's, qui était tel ement bondé qu'on n'avait pas la place de se retourner. Pris dans la cohue, je gueulais ma

commande, et j'ai fini par faire main basse sur quatre bières que le barman avait tirées. Entre-temps, Cathcart s'était amené, avec d'autres

étudiants de la N. Y. U. ; je commençais à en avoir marre de ce boucan et de cette presse, alors j'ai décidé de rentrer.

En chemin, je faisais les deux côtés de la rue, et je suis tombé sur des tonneaux d'ordures vides. J'ai roulé sur l'un d'entre eux, et je me suis

retrouvé dans l'égout. Ensuite, je me suis relevé, et je suis rentré, un peu groggy et en traînant la patte parce que je m'étais cogné le tibia.

Quand je suis arrivé à l'appartement 32, Phil et Barbara avaient pris le lit de la chambre, alors je me suis déshabil é, et je me suis affalé sur le

canapé, où je suis resté un moment, à pédaler sur un vélo imaginaire pour rattraper la pièce. Une minute plus tard, on a sonné, et j'ai entendu Phil

crier depuis la chambre : « C'est la fête ! »

Avant que j’aie compris ce qui se passait, il s’était levé et il courait dans l’appartement nu comme un ver sur le tapis, pendant que la sonnette retentissait. Il a donc bien fal u que je me lève pour ouvrir.

C’était Janie et Cathcart, éméchés tous deux. Ils ont trébuché et sont tombés à mes pieds, pendant que Phil, dans une colère noire, se ruait dans mon repaire et claquait la porte derrière lui.

J’attrape Janie et je la jette sur le canapé. Et voilà Barbara qui sort de la chambre, enveloppée dans le drap ; el e s’approche de Cathcart, qui est assis sur l’autre canapé, à cuver sa cuite, et el e se laisse tomber sur ses genoux avec un sourire de demeurée. El e se met à l’embrasser goulûment, il a l’air un peu abasourdi.

Pendant ce temps-là, Janie me martèle le crâne à coup de chaussure, alors au moment où Phil ressort de mon coin pour rentrer dans la chambre en claquant la porte de nouveau, je bondis éteindre la lumière, histoire que Janie ait plus de mal à viser ma tête.

Après ça, portes qui claquent, parquets qui grincent, cris et chuchotements à l’appartement : c’est le Bordel Infernal Maximal.

MIKE RYKO

Le lendemain, Phil ip et moi, on s’est réveil és à midi. On avait déjà quatre heures de retard pour se présenter à notre bord, alors on a pris une

douche, descendu toute la bouteil e de jus de tomate qui était dans la glacière, on a attrapé nos sacs, et on est partis à toutes blindes, laissant

Janie et Barbara endormies. Dehors, la chaleur de midi était torride.

On a pris le métro jusqu’à la 42e, et foncé jusqu’au terminus des cars, au coin de la rue, tout juste à temps pour sauter dans le bus d’Hoboken.

Là-bas, la vil e était couverte d’un linceul de fumée grise brûlante qui provenait d’un incendie sur le front de mer. De temps en temps, dans cette

chaleur de four, un éclat de suie tombait du ciel de cendre comme un flocon de neige noire.

Il nous a fal u prendre un autre bus pour parvenir au quai. La fumée y était plus dense encore, les yeux nous piquaient. On a traversé la rue pour

atteindre le corps de garde au bout du quai, et on a laissé tomber nos sacs bruyamment. Un garde en uniforme est arrivé sans se presser.

« Le *Harvey West* », j’ai demandé en exhibant ma carte d’embauche et mon passe de garde-côte.

« Le *Harvey West ?* Attendez une minute », a dit le garde, qui est rentré passer un coup de fil. Il est revenu en disant : « Le *Harvey West* a

changé de dock ce matin. Il est au niveau de Montague Street, quai 4, à Brooklyn. »

Je me suis tourné vers Phil ip avec un geste d’impuissance.

« Bon, s’il est à Brooklyn, y a qu’à al er à Brooklyn », il a dit.

On a donc repris nos sacs pour partir en traînant les pieds.

« Eh merde, on nous raconte qu'il est à Hoboken, et le voilà à Brooklyn. Le temps qu'on arrive à Brooklyn, tu vas voir qu'il sera à Manhattan.

C'est vraiment le bazar partout. Viens, on va boire une bière.

— On n'a pas de quoi, a dit Phil ip, et puis il y a pas de temps à perdre. »

On a demandé quel était le moyen le plus rapide pour retourner à New York, et on nous a dit de prendre le ferry.

On a laissé tomber nos sacs à nos pieds, et on s'est penchés sur le bastingage. Le ferry quittait le bord du quai, cap vers Manhattan, qu'on

voyait étinceler sur la rive d'en face. À notre gauche, on a aperçu l'origine de toute cette fumée : un vaste hangar et un cargo battant pavil on

norvégien étaient en flammes. L'entrepôt crachait d'épais nuages de fumée gris pâle, une fumée noire s'élevait du cargo. Il y avait des pompiers

partout, armés de leurs jets qui avaient l'air de jouets, et qui n'aspergeaient pas davantage. Je me demandais comment le feu avait pris.

On approchait de Manhattan. Une brise rafraîchissante et iodée soufflait depuis le sud du fleuve. Le ferry s'est glissé à quai, en se frottant aux

charpentes avec un grincement, et il a fait bouil onner l'eau pour se placer nez contre la passerel e.

On a pris nos sacs, et on s'est dirigés vers Midtown Est, en faisant halte dans un garage de la Dixième Avenue pour boire de l'eau. Il n'y avait

pas âme qui vive, et les toilettes étaient introuvables, alors j'ai dévissé un tuyau branché à un gros robinet qui servait à laver les voitures, et l'eau

nous a giclé dans la bouche et sur le visage. Toujours personne en vue, et j'ai dit à Phil : « Tu parles d'un garage, on devrait bien en profiter pour

embarquer une ou deux clefs anglaises. »

On s’est dirigés vers la Huitième Avenue, et on a fait nos fonds de poches pour prendre le métro direction Brooklyn. On est descendus à

Borough-Hal , mais comme on s’est trompés de trottoir il a fal u remonter une circulation bruyante avec notre barda sur les épaules, et le soleil qui

nous écrasait comme un fer à repasser. On a fini par trouver Montague Street, qu’on a prise en direction de l’eau.

Au bout de la rue, il y a une voûte de pierre qui enjambe la chaussée à l’endroit où el e plonge vers les docks. On est passés dessous comme

deux légionnaires qui aperçoivent le fort au terme d’une longue marche.

Arrivés au quai 4, j’ai dit au garde : « Il est ici le *Harvey West* ?

— Oui, mon p’tit, tout juste. »

On lui a fait voir nos papiers.

« T’es chez toi, mon p’tit. »

On a traversé d’un pas martial le hangar frais et humide qui sentait le café en grains. Il y avait des dockers par centaines en train de charger les

bateaux de part et d’autre du quai. On entendait crisser les winchs, et gueuler les contremaîtres ; au détour d’un quai, on s’est retrouvés nez à nez

avec une camionnette qui tractait un train de wagons, et el e a fail i nous rentrer dedans.

« C’est lui ? » m’a demandé Phil ip en me désignant un bâtiment à droite.

Chaque fois que les portes du hangar à bateaux s’ouvraient, on voyait l’immense coque d’un Liberty ship striée de coulées de graisse et de

rouil e, pissant l’eau par ses dalots.

« C’est bien lui », j’ai dit.

« Qu’est-ce qu’il est gros ! » s’est exclamé Phil ip, ravi du spectacle, sur le

chemin de la passerel e.

Et puis j'entends gueuler derrière nous, je me retourne et je vois des matelots qui viennent vers nous avec leurs sacs en bandoulière, en nous

faisant de grands signes de la main. J'en reconnais quelques-uns de Union Hal .

« Vous embarquez sur le *Harvey West,* vous autres ? nous demande l'un d'entre eux en laissant tomber son sac.

— Ouais », je fais.

Il dit : « Je me suis embarqué comme bosco, et vous autres ?

— Officier marinier et simple matelot.

— Ben alors, écoutez », il dit en regardant Phil par-dessus mon épaule, « l'équipage est presque au complet ». Il se retourne avec un geste vers

les cinq gars derrière lui : « Eh ben, y en a aucun qui va signer tant qu'on saura pas le programme exact. »

« C'est quoi le problème ? » je demande.

« J'ai déjà navigué avec ce second, et je peux te dire que c'est un salopard. Rien de ce que tu fais trouve grâce à ses yeux. Alors voilà, le

bateau remonte le fleuve jusqu'à Albany pour charger, et puis il redescend à New York, et de là il prend la mer. Or on est pas tenus de signer avant

son retour, sauf que les tableaux d'ordre sont déjà rédigés, là-haut. Aucun gars n'a l'intention de signer tant qu'on n'est pas rentrés d'Albany, parce

que le second, c'est une enflure, et on veut voir s'il nous traite correctement.

— D'accord, mais qu'est-ce qu'il va dire, le second ?

— On prend pas de risque, tous. Vous deux, il vous suffit de faire profil bas et de la fermer. Le second est une enflure, et nous autres, on veut

pas qu'il nous emmerde.

— Ben, ça nous va, je pense.

— O. K., dit le chef de manœuvre, on voulait juste vous en parler. Faites profil bas un moment, et ne dites rien.

— D'accord », j'ai dit. « Après vous. » J'ai laissé passer le chef de manœuvre, suivi des cinq gars et de nous deux.

Dès qu'on s'est retrouvés à bord, j'ai pris une coursive et j'ai mené Phil sur un poste avant désert. « On ferait pas plus mal de se bloquer les

deux bannettes d'en bas », j'ai dit. « Balance tes affaires dans ce casier. »

El e promettait, cette traversée, je le voyais d'ici. Les ennuis commençaient déjà.

« Maintenant je vais te faire faire le tour du propriétaire », j'ai dit à Phil.

Je l'ai emmené à la proue, et je lui ai dit de se pencher pour voir l'ancre et sa chaîne. Je lui ai montré la poulie maîtresse. « Ça pèse cinquante

kilos, ce machin, et ça fait partie des joujoux avec lesquels on bosse sur le pont. »

Phil a mis une claque à la poulie, qui n'a pas bougé.

Ensuite je l'ai emmené sur le pont supérieur pour lui faire voir la timonerie, puis dans la cale, au frigo. Il n'y avait pas de cadenas sur la porte,

alors on est entrés ; on a trouvé des rosbifs entiers et des litres de lait en boîte.

Phil ip a déchiré un morceau de bœuf à mains nues, et j'ai couru sur le pont supérieur chercher des verres ; une minute plus tard, je nous versais

du lait froid mousseux.

« C'est de la bal e », a dit Phil ip.

À force de courir après le *Harvey West* en plein cagnard, on crevait de faim et de soif.

Une fois repus, j'ai ramené Phil aux couchettes, et on s'est déshabil és pour

prendre une douche. Ensuite, on s'est séchés avec les serviettes

propres que nous avait données le steward noir préposé à la lingerie, et puis on a fouil é dans nos sacs pour trouver des vêtements de travail

propres, qu'on a enfilés.

« Quand est-ce qu'on bosse ? a voulu savoir Phil ip.

— Sans doute pas avant demain matin », j'ai dit.

Je me suis couché sur mon lit, et j'ai al umé la veil euse, au-dessus de l'oreil er. J'ai pris un livre et me suis mis à lire. « Tu vois », j'ai dit, « c'est

comme ça qu'on fait, en mer : tu te couches sur ton lit et tu bouquines ».

En tendant la main, Phil ip a attrapé un masque à gaz et un casque en acier en haut de son casier. Il a mis le casque en disant : « Ça va

barder ! »

Là-dessus j'ai décidé qu'il était temps d'al er se présenter au second pour lui donner nos fiches d'embauche, alors j'ai dit à Phil ip de

m'attendre, et je suis al é au mess en éclaireur. J'y ai trouvé des fusiliers marins attablés, qui jouaient aux cartes en buvant des cafés.

« C'était où, le dernier voyage de ce bateau ? » j'ai demandé.

L'un d'entre eux, un blond costaud en short, m'a répondu : « En Italie. Cette fois, ça sera la France, je crois. »

Je suis remonté dans la cabine de réception du second. Personne. Alors je suis retourné me coucher. Tout d'un coup, j'ai réalisé que Phil avait

dû baiser Barbara la veil e.

« Dis donc, vous avez fini par le faire, hier soir, non ? » j'ai dit en applaudissant des deux mains. Phil avait exhumé des bouquins de derrière un

casier, et il les balançait après un coup d'œil sur leurs titres.

« Ce soir », j’ai poursuivi, « on rentre à terre et on va voir nos petites ».

C’est alors qu’un rouquin d’un mètre quatre-vingt-quinze, avec un vieux treil is et une casquette d’officier crasseuse, se pointe dans notre

chambre.

« Vos noms », il gueule.

Je les lui dis.

« Vous avez signé ?

— C’est maintenant ? » je demande, d’un air innocent.

« Ouais, on est en train.

— Ben euh, le bosco… et les autres gars…, ils disent comme ça qu’on le fera plus tard…

— Ah ouais », répond le géant rouquin, et c’est là que je réalise que l’enfoiré de second, ça doit être lui.

« Foutez le camp du bateau.

— Pourquoi ?

— Tu me le redemandes, je te jette par-dessus bord moi-même.

— Mais…

— Rien à foutre ! Et puis pour qui vous vous prenez, d’abord ? On monte à bord, on signe. Si vous voulez pas signer, foutez le camp.

— Le bosco… » je commence « Rien à foutre du bosco. Cassez-vous, et il faudrait même mettre deux quarters dans la caisse, pour avoir pris

une douche. »

Je m’assieds sur la couchette, pas décidé.

« T’entends ce que je te dis, fous le camp ! » il me gueule. « Les gars qui refusent de coopérer, j’en veux pas dans mon équipage.

— C’est vous, le second ?

— Ouais, c’est moi, le second.

— Eh ben, et le reste de l’équipage, alors ? J’avais cru comprendre que…

— Rien à foutre, casse-toi il ico.

— C’est bon », je dis, « vous énervez pas ». Et je ramasse ma chemise. Phil est dans un coin de la chambrée, il regarde le second. Le second

me jette un regard mauvais et s’en va.

Je bondis de ma couchette, saute sur la serrure et sors mon équipement. « Prends tes affaires », j’ai dit. « Pas question qu’on reste sur ce rafiot

de merde. » Je sors mes deux sacs du casier et je les pose bruyamment sur le pont. Et puis je fonce par la coursive au mess des officiers.

Ils avaient sorti le tableau d’ordre sur les tables, il y avait plusieurs officiers, des matelots en train de signer, et le commissaire du bord qui tirait

sur sa pipe.

« Alors, Ryko et Tourian », il m’aboie, « c’est vous ?

— Oui, qu’est-ce qu’il se passe ?

— Il se passe rien, justement. Le chef a dit de vous rayer de la liste », précise-t-il en tournant la tête.

Je retourne prendre mes affaires, et je sors sur la coursive en gueulant : « Al ez vous faire foutre, tous ! » en me dirigeant vers la passerel e, Phil

sur mes talons.

Le bosco est devant.

« Vous descendez ? » il dit.

« Eh ben quoi, merde, tu nous as dit d’attendre, c’est quoi ce bazar ? »

Il me regarde d’un air vague ; il n’a pas l’air de savoir ce qui se passe, et il ne sait pas qu’il est à l’origine de tout ça, c’est clair.

« T’as signé ? » je finis par lui demander.

« À l’instant. »

C’est le bouquet ! Je descends la passerel e avec Phil ip.

Le gars nous suit, et, sur le dock, il nous dit : « Écoutez, les gars, vous voulez signer et ils refusent ? O. K. Ça veut dire que vous al ez au guichet

du contentieux, à Union Hal , et que la compagnie vous doit un mois de salaire, vous voyez ? Le règlement syndical, c’est qu’un gars peut pas être

viré quand il a eu son affectation. Vous me suivez ?

— Ouais », je dis avec une certaine lassitude.

Et le voilà parti à nous expliquer dans le détail les règlements, et que le mois de salaire nous était dû, et qu’il fal ait râler tant et plus, vu que le

second avait rien à nous reprocher.

Pour finir, je lui ai demandé de nous filer dix cents, qu’on rentre chez nous, il m’a tendu un quarter en me disant : « Faut pas que ce connard de

second vous mette quoi que ce soit sur le dos. »

C’est comme ça que Phil et moi, on est partis par où on était venus.

Des dockers étaient en train de charger des tanks de l’armée américaine sur un cargo, et devant l’abri, un train de marchandises arrivait en

crachotant, ses bennes chargées de tanks, de jeeps et de camions. Au ras du bord, il y avait une péniche à quai, à côté d’un autre Liberty ship, et

une énorme grue hissait des canons antiaériens sur la plateforme sur la passerel e volante du bateau.

Phil et moi, on a observé ce spectacle quelques instants, et puis on a repris nos sacs et on est partis.

Le soleil était encore chaud, et on s’est arrêtés à mi-chemin dans Montague Street acheter du soda orange dans une épicerie-bazar. On est

al és s’asseoir sur nos sacs devant le magasin pour boire ce soda, qui était tiédasse et douceâtre.

« T’en fais pas », j’ai dit à Phil, qui avait l’air inconsolable. « Lundi on ira râler au guichet du contentieux et on trouvera un autre bateau. »

Il n’a rien répondu, alors je suis entré dans la boutique, j’ai rapporté la bouteil e pour la consigne, et on s’est dirigés vers le métro au niveau de

Borough-Hal .

WILL DENNISON

Samedi, j'en avais déjà marre de mon boulot de détective. Le patron était un truand à la petite semaine et il n'arrêtait pas de ral onger mes

journées en m'envoyant faire des courses prétendument sur le chemin de chez moi mais en fait à l'autre bout de la vil e, je n'en finissais pas.

Je suis arrivé chez Al sur le coup de huit heures après l'une de ces expéditions avec détour dans le Bronx. On a décidé d'al er à Washington

Square, souhaiter bon voyage aux matelots.

Quand on est entrés dans l'appartement 32, j'ai vu Barbara et Phil ip couchés sur le canapé. Phil ip torse nu, en pantalon de treil is de la

Marchande, Barbara en combinaison. Ils étaient al ongés, immobiles. Phil ip a levé les yeux vers Al, d'un air maussade, et il s'est blotti contre

Barbara.

Je suis passé devant eux pour al er à côté. Mike et Janie étaient dans la chambre. Mike a enfilé un pantalon de treil is, et il est sorti dire bonjour.

Je me suis assis et j'ai demandé : « Alors, à quel e heure vous embarquez, demain matin ?

— On n'embarque plus. On est virés.

— Virés ? C'est bien la première fois que j'entends un truc pareil.

— C'est pourtant comme ça. Quand on est arrivés à bord, le bosco nous a abordés en nous disant de pas signer, vu que le second était une

enflure. Bon, alors nous, on est descendus, on a bu du lait, pris une douche, et en moins de deux, voilà le second qui rapplique. Un grand connard

d'un mètre quatre-vingt-quinze, rouquin. Il nous dit : "Alors comme ça, les gars,

vous arrivez pas à décider si vous signez ou pas ? Tirez-vous du

bateau, putain, et je devrais vous faire payer la douche.” Voilà comment il nous a virés. »

Janie est sortie de la chambre, en lançant : « Je le savais bien, qu'ils partiraient pas.

— On embarque lundi sans faute, a dit Mike.

— Tu parles ! » el e a répondu.

J'ai soupiré et demandé : « Vous avez mangé, vous ? »

Ils ont tous dit que non, et nous voilà partis dans l'éternel e discussion : manger dehors, ou rapporter à manger à la maison. « Sortons, a dit

Janie, j'en ai marre de traîner dans cet appartement. On n'est pas sortis de la journée. »

Tout le monde s'est habil é.

On est al és dans un fast-food de la Sixième Avenue. J'ai commandé une glace, vu que j'avais déjeuné de bonne heure, et puis je me suis

ravisé, et j'ai pris un poivron farci. Glace et poivron sont arrivés en même temps, le poivron passablement dégueu.

Phil ip s'est assis en face de moi, le plus loin possible d'Al.

Après ce repas infect, que j'ai dû payer puisque j'étais le seul à avoir de l'argent, on s'est retrouvés sur le trottoir de la Sixième, au pied d'un

haut gril age qui entourait le parc d'une résidence. Al a escaladé le gril age, et il s'est al ongé dans l'herbe fol e. Barbara s'est assise sur un banc,

et Phil ip s'est couché, la tête sur ses genoux. Des gens passaient dans la chaleur de la nuit.

Je parlais à Mike de la Marchande, et je lui demandais pourquoi il ne portait pas son uniforme, qui lui aurait donné droit à toutes sortes

d’avantages.

« C’est un peu faux-cul, de faire ça », il a objecté.

« On vit dans un monde de faux-culs. »

Il a été question d’al er voir *La Grande Illusion*, mais Barbara a dit qu’el e l’avait déjà vu cinq fois, et quel e savait ce qu’Erich von Stroheim al ait

faire dans la scène suivante.

Le numéro tête-sur-les-genoux était terminé, le jeune couple s’était levé. Phil ip parlait de son père, je l’ai entendu dire : « Le vieux devrait sortir

d’ici un ou deux ans. »

On a décidé de traverser la rue pour boire des bières. En refranchissant le gril age, Al a glissé, et il est tombé de tout son poids sur le trottoir. Je

l’ai aidé à se relever en lui disant : « Tu t’es fait mal ?

— Je crois que je me suis foulé la chevil e », il a répondu.

Phil ip et Barbara étaient déjà au milieu de la chaussée. On est entrés dans un bar, et on s’est assis au fond. Al boitait.

Il y avait un crétin ivre qui dansait devant le juke-box, alors après la première tournée, Janie a lancé : « Al ons au Germania’s, on aura de la

bonne bière. » On a payé, et on est partis.

Je marchais devant avec Phil ip et Barbara. J’ai demandé à Phil ip quand il comptait trouver un bateau, et il m’a dit lundi. Ensuite on a parlé de

Rimbaud.

Barbara marchait sans dire grand-chose. El e boudait, je pense. Al boitait avec application, trois mètres derrière nous, mais Phil ip ne faisait

pas attention à lui.

On est entrés au Germania's. Avant guerre, c'était un des bistrots les plus bruyants et les plus désagréables de New York. Il y avait des bandes

de jeunes qui chantaient des chansons de potaches, ça se battait dans les toilettes des hommes, où des étudiants ivres se croyaient la proie de

pédés dragueurs. À présent, le bar n'avait plus rien de spécial.

On s'est assis à une longue table, et on a commandé des bières, qui sont arrivées en bocks. Phil ip s'était mis en face de Barbara, il tendait le

cou vers el e, qui lui flattait la tignasse. C'était dégoûtant. Il a fini par se pencher pour lui prendre l'index droit dans sa bouche ; son vernis à ongles

commençait à partir, et il l'écail ait du bout des dents.

Mike a de nouveau raconté comment le second les avait balancés du bateau. Janie a roté. Tous les autres bâil aient, se curaient les ongles,

regardaient dans le vague.

À la fin, Barbara a dit qu'il lui fal ait prendre son train pour Manhasset, et Phil ip s'est levé pour l'accompagner au métro. Al lui a lancé un coup

d'œil implorant, comme le chien qui veut accompagner son maître en promenade. Phil ip s'est éloigné sans lui accorder un regard.

Mike était en train de décrire le naufrage du vaisseau S. S. *American Star,* qui transportait des troupes, dans l'Atlantique Nord. C'était un

survivant qui lui avait raconté l'histoire, dans un bar, un soir, à Chicago.

« C'était affreux, avait dit le gars, il faisait noir, on n'y voyait rien, et moi j'étais sur un radeau avec le cuisinier nègre, et tout autour de moi

j'entendais les soldats qui se noyaient appeler leur mère. »

WILL DENNISON

Dimanche, je n’ai pas vu Al avant six heures du soir, au moment où je me préparais à al er dîner. Il faut dire que je n’étais pas pressé de le voir

commenter par le menu les événements de la veil e.

Il dormait quand j’ai frappé chez lui. Il m’a dit d’entrer. Je l’ai trouvé couché, une couverture légère sur lui. Les stores étaient baissés, la pièce

dans le noir. Je lui ai demandé s’il était prêt à dîner, et il a dit que oui. Là-dessus, il a refermé les yeux. Je me suis assis, j’ai al umé la lumière, et

j’ai parcouru un numéro du *New Yorker* trouvé par terre.

Al a repoussé sa couverture, et jeté les jambes hors du lit. Il était tout habil é, à part ses chaussures. Il a bâil é et souri. Puis il s’est mis au lavabo,

il s’est aspergé le visage et s’est peigné.

Je lisais une nouvel e dans le *New Yorker,* l’histoire de deux femmes au Schrafft’s.

Al a mis une paire de godasses fendil ées, et on est sortis s’acheter à manger. On s’est acheté des petits pains, des tranches de jambon, du

fromage, des pommes et du lait dans une delikatessen de la Sixième Avenue, et puis on est rentrés manger chez lui.

Il m’a dit : « Tu sais, Dennison, el e me fait penser à un vampire, cette fil e.

— Barbara ? Ouais. Tu as vu comme el e a les lèvres rouges, et la peau blanche ? Beurk, c’est malsain !

— Quand je suis entré dans la pièce et que je les ai vus al ongés sur le canapé, j’ai eu l’impression qu’el e le vidait de sa substance.

— Il y a sûrement pas beaucoup de sexe entre eux », j’ai dit, « ça me fiche les

chocottes.

— Il est tout pâle, il a l’air mal en point. »

On a mangé sans rien dire pendant un moment. J’anticipais le moment où il al ait se demander pourquoi Phil ip avait toutes ces histoires avec

des femmes dont il n’était visiblement pas amoureux, et pourquoi il n’arrivait pas à l’aimer, lui, Al, sauf à penser qu’il l’aimait déjà, en fait, auquel

cas il devrait bien le lui montrer. Al a effectivement comblé mon attente, et j’ai continué à manger.

« Je me demande si je ne devrais pas embarquer quand même, a poursuivi Al. Peut-être qu’il serait ravi de me découvrir à bord, en fin de

compte.

— Je sais pas », j’ai dit. « C’est toi qui vois. Moi, je te conseil erais plutôt de rester ici, et de te faire de l’argent. Il sera de retour dans cinq ou six

semaines. Si tu arrives à monter une affaire de marijuana pendant son absence, tu auras quelque chose à lui offrir.

— Je ne vois pas pourquoi l’argent devrait avoir une tel e importance », a répondu Al.

N’ayant pas envie de revenir sur ce chapitre, je n’ai rien dit. Et Al a promis qu’il se mettrait en quête de graines de marijuana dès le lendemain

matin.

On avait fini de manger, et Al a dit qu’il al ait à Washington Square. Il m’a demandé si je voulais l’accompagner et j’ai répondu : « Non, j’y suis

déjà al é hier soir. »

On s’est dit bonsoir sur la 52e, et il s’est dirigé vers la Cinquième Avenue pour prendre le bus. Moi je suis al é jusqu’à Broadway, et j’ai pris l’I. R.

T. pour Sheridan Square.

Vers les dix heures, j’ai reçu un coup de fil de Danny Borman qui voulait savoir s’il pouvait passer. J’ai dit oui.

Dès que j’ai ouvert la porte, il s’est engouffré chez moi comme un gangster fébrile en délicatesse avec le milieu. Il s’est versé un trait de whisky

et s’est mis à me raconter ce qu’il lui était arrivé la veil e.

Il se trouvait dans un bar, et voilà qu’un gars exhibe une grosse liasse de bil ets. Danny engage la conversation, et bientôt ils partent chez le type

en achetant une bouteil e. Une fois chez lui, le gars raconte à Danny qu’il serait encore dans l’armée s’il n’avait pas été démobilisé pour blessures

reçues dans le Pacifique. « Ouais, bien sûr, fait Danny. – Ah, tu veux pas me croire, dit le gars, je vais te le faire voir, que jetais dans l’armée. J’ai

ma réforme ici même. » Il se retourne, il farfouil e dans un tiroir, et Danny lui file un coup d’abrutisseur. Le gars a la tête tel ement dure qu’il la

secoue simplement en gueulant. Danny se précipite vers la porte : tout l’immeuble est sur le palier, voir ce qui se passe. Alors il saute par une

fenêtre, c’était un deuxième étage, et il prend la fuite, comme on dit dans les journaux. Mais il balance le nerf de bœuf.

Il était là, à tortil er son verre vide dans sa main, fébrile, découragé.

« Ça t’intéresserait de mettre le feu à une baraque, pour deux cents dol ars ? » je dis.

Son visage s’est éclairé : « Bonne affaire ! »

Je lui ai donc parlé d’un type qui travail ait sur les chantiers navals, et qui pensait s’être fait rouler par une nana et sa mère. Il voulait mettre le feu

à leur baraque, mais il pouvait pas le faire lui-même parce qu’on l’aurait soupçonné, alors il était prêt à payer un gars deux cents dol ars pour s’en

charger à sa place ; c’était une baraque en bois, quelque part dans Long Island.

« Il faut que la fil e soit dedans ? Parce que s'il faut qu'el e soit dedans, je marche pas, deux cents dol ars c'est trop peu pour brûler une nana

vive, même si el e lui en a fait voir. »

Je lui ai dit que non, qu'el e serait pas chez el e, et que le gars le préviendrait quand el e serait sortie, justement.

« Ça baigne », a dit Danny.

Alors j'ai dit : « Attends une minute », et j'ai appelé le gars au téléphone, mais il était pas chez lui. J'ai donné le numéro à Danny, en lui disant de

rappeler plus tard : « Tu n'auras qu'à dire que tu téléphones de la part de Wil pour les travaux à domicile. Je lui ai promis que si je trouvais

quelqu'un, je les mettrais en rapport. »

Danny m'a remercié et il a noté le numéro. Il m'a dit que quand il aurait touché l'argent, j'aurais ma commission.

Je me suis frotté les mains en disant : « À ton appréciation. Le job est facile, mais c'est pas dans mes cordes. » (Ce qui est dans mes cordes,

c'est de laisser les risques aux autres, comme le père de Phil ip.)

« Je suis sûr que le gars est réglo », j'ai ajouté, « et je sais où il habite. Tu n'auras pas de mal à te faire payer, mais demande tout de même un

acompte de la moitié.

— Tu me connais, Wil , a dit Danny en se levant pour partir. Tu sais, je suis vraiment désolé pour ta matraque.

— T'en fais pas », j'ai dit. « Je suis content que tu te sois pas foutu dans la merde. »

WILL DENNISON

Lundi matin, il pouvait être sept heures, j'ai été réveil é par un coup de sonnette. J'ai enfilé un short, et je suis passé dans la pièce à côté pour

déclencher l'ouverture de la porte d'en bas.

« Qui est-ce *7* » j'ai dit.

« C'est moi. »

C'était la voix de Phil ip, et dès que j'ai ouvert, il s'est glissé chez moi prestement.

« Tiens », il a dit, « prends la dernière ».

Il me tendait un paquet de Lucky Strike taché de sang. Il restait une seule cigarette dedans.

« Je viens de tuer Al, et j'ai jeté son corps du haut d'un entrepôt. »

J'ai pris la cigarette et l'ai gardée en main.

Puis je suis al é m'asseoir sur le canapé, et je lui ai désigné le siège en face de moi. « Assieds-toi », j'ai dit, « raconte-moi tout ».

Il s'est assis en disant : « Il me faut cent dol ars pour passer à l'étranger, je me tire au Mexique.

— Pas si vite, jeune homme », j'ai répondu, « qu'est-ce que c'est que cette histoire, avec Al ?

— Eh bien, Al et moi on buvait un coup au Minetta's, et puis on a décidé de sortir faire un tour. On passait comme ça sur la Deuxième Avenue,

et on s'est introduits dans un entrepôt désaffecté, qu'on s'est mis à explorer. Moi j'ai trouvé une hachette, et j'ai explosé quelques fenêtres.

« Ensuite on est montés sur le toit. Al arrêtait pas de dire qu’il voulait embarquer avec moi. La colère m’a pris et je l’ai bousculé. J’ai cru qu’il

al ait passer de l’autre côté. Il m’a regardé en disant : “Je veux tout faire avec toi, écrire de la poésie, prendre la mer, tout.” » Phil ip s’est

interrompu en me disant : « Je vois bien que tu me crois pas.

— Continue », j’ai dit.

« Bon, je lui ai dit : “Tu veux mourir ?” Et il a dit : “Oui.” Il m’a balancé une ou deux vannes, et il a essayé de me passer son bras autour de la

tail e. Moi j’avais gardé la hachette, alors je lui en ai donné un coup sur le front. Il s’est écroulé. Mort. Maintenant file-moi cent dol ars, il faut que je

parte à l’étranger.

— C’est ridicule, ça va jamais suffire, cent dol ars.

— Mais si, je vais faire du stop.

— C’est un coup à te faire cueil ir à la vitesse grand V.

— Tu me crois pas ? Tu le sais pourtant, à force de tirer sur la corde, un jour, crac.

— Soit. Al est mort. Et après, qu’est-ce que tu as fait ?

— Ben, il continuait à me reluquer entre ses paupières, je lui ai dit : “Tu peux pas me mater comme ça, t’es mort.” Je l’ai fait rouler dans le vide

en le poussant du pied. Il y avait sept étages.

— On t’a vu ?

— Non, je crois pas.

— Mais on vous a vus quitter le Minetta’s ensemble. » Je réfléchissais à toute vitesse, et le résultat était clair.

« Al ez, file-moi les cent dol ars ou je te bute, toi aussi. »

Je lui ai souri.

« Non, je ferais pas ça, mais s'il te plaît, donne-les-moi. »

Je n'ai pas répondu.

Il a sorti un mouchoir maculé de sang de sa poche. Dans un coin, on pouvait lire les initiales « R. A. ». Il me l'a fourré sous le nez.

« Tu le reconnais, ce mouchoir, non ?

— Oui », j'ai dit. « Il est à Al. Tu le gardes en souvenir ? »

Il m'a regardé avec une expression naïve, une expression de gamin, et l'a poussé vers moi.

« Tu le veux ? Je te le laisse ?

— Ah bon dieu, non ! Emporte-moi ça. »

J'ai passé mon peignoir et je me suis mis à arpenter la pièce.

« Qu'est-ce que je vais devenir si tu refuses de me donner du fric ? Je vais avoir droit à la chaise électrique. »

Je l'ai jouée Claude Rains, en m'approchant de lui. « La chaise électrique », je lui ai dit avec dérision, « al ons donc ! Tu sortiras dans deux ans,

au plus tard.

« Tu veux que je te dise ce qu'il t'est arrivé, Phil ? Tu t'es fait agresser. Al t'a sauté dessus. Il a essayé de te violer. Tu as perdu la tête, tu as vu

rouge, tu l'as frappé. Il a basculé à la renverse, et il est tombé du toit. Tu n'as plus eu qu'une idée : te sauver. Trouve-toi un bon avocat, tu sors dans

deux ans. »

Phil m'a regardé en hochant la tête. « Deux ans, je suppose que je peux les tenir,

mais je sais pas. Tu me prêtes ton flingue ? Je vais me

suicider. Tu as bien un flingue, hein ?

— Oui, j'ai un flingue.

— Mais t'as pas les bal es qui vont avec, hein ? »

Il savait pertinemment que j'en avais. « Non, j'ai pas de bal es », j'ai dit.

Il s'est levé et s'est dirigé vers la porte. Je l'ai raccompagné, et suis resté auprès de lui. Je me disais que si c'était vrai, je devrais lui poser la

main sur l'épaule, lui dire quelque chose de gentil pour lui remonter le moral. Mais je me suis souvenu de cette manie qu'il avait d'essayer de me

taper du fric.

J'ai dit : « Au revoir, Phil ip », froidement.

Il m'a dit au revoir, et il est parti.

J'ai refermé la porte. Puis j'ai ramassé par terre le paquet de cigarettes sanglant, je l'ai déchiré en mil e morceaux que j'ai jetés dans les

toilettes, et j'ai tiré la chasse.

Il était l'heure de partir au boulot, je me suis habil é.

MIKE RYKO

Lundi matin à neuf heures, j’étais levé, fin prêt pour partir à Union Hal dénicher un autre bateau, mais Phil ip était introuvable. En regardant

derrière le canapé, j’ai vu qu’il avait laissé son sac de matelot. Alors je me suis assis à l’attendre, en me disant qu’il avait dû al er déjeuner dehors

et qu’il repasserait me chercher. J’ai al umé une cigarette et j’ai réfléchi à ce qu’il faudrait dire au guichet du contentieux pour qu’on nous trouve un

autre bateau dans la journée.

On a sonné trois fois dans le vestibule, signe d’un appel au téléphone, alors je suis descendu, et j’ai décroché.

« Al ô ?

— Mike, c’est Phil. »

Ça m’a fait sourire, parce que c’était la première fois que je l’entendais au téléphone, je lui trouvais une voix bizarre.

« J’ai fait disparaître le vieux hier soir », il a dit.

« Quoi ? » j’ai fait, mais dieu sait pourquoi, j’avais compris tout de suite ce qu’il voulait dire. « Où es-tu ? »

Il m’a répondu qu’il se trouvait à l’Anchor.

« Qu’est-ce que tu fais là ?

— Je sais pas. Viens me chercher.

— J’arrive », j’ai dit en raccrochant.

Une femme tentait d’entrer dans le vestibule avec deux cabas, el e avait du mal à ouvrir la porte. Je l’ai regardée s’escrimer jusqu’à ce qu’el e

entre, et puis je suis remonté.

J’ai passé le bras derrière le canapé, et j’ai tiré le sac de Phil ip. Je suis al é dans la chambre, le chat dormait sur les miens. Je l’ai pris et je l’ai

posé sur le lit, à côté de Janie. El e dormait, avec une fine pel icule de sueur sur le visage : neuf heures du matin, et il faisait déjà chaud.

J’ai récupéré mes sacs et je les ai balancés à côté de celui de Phil ip, dans le séjour. Je suis resté planté là à les regarder pendant une bonne

minute, incapable de réfléchir.

Finalement, j’ai décidé qu’il était inutile de les emporter, vu qu’à présent, on n’al ait pouvoir embarquer ni l’un ni l’autre. Alors je suis sorti de

l’appartement, et je suis descendu.

Sitôt arrivé dans le vestibule, j’ai fait demi-tour, je suis remonté quatre à quatre, j’ai foncé dans la chambre, je me suis agenouil é au pied du lit,

et j’ai mis un baiser sur le front de Janie.

« Je rentre ce soir », je lui ai dit. El e a marmonné quelque chose, et el e s’est rendormie. Je suis sorti de l’immeuble, direction Union Hal au trot.

Il faisait un soleil chaud et moite, on sentait déjà un souffle de chaleur partout. Au carrefour de la 14e Rue et de la Septième Avenue, une vieil e

m’a accroché pour me vendre des fleurs, mais je l’ai laissée sur place.

Quand je suis arrivé à l’Anchor, Phil ip était au bar, un verre de whisky à moitié vide à la main, et quelques dol ars plus de la mitrail e devant lui

sur le comptoir. C’était bondé de marins qui parlaient tous en même temps, et le jukebox passait un disque sud-américain.

On s’est dit bonjour et Phil ip m’a commandé un verre. J’ai fixé mon regard sur le ventilateur de plafond et j’ai laissé le whisky couler dans ma

bouche, après quoi j’ai pris une bière.

« Alors comme ça, tu as fait disparaître le vieux hier soir », j’ai dit à Phil ip en le regardant. « Et où il est ?

— Dans la cour d’un entrepôt.

— Mort ?

— Évidemment. »

Je l’ai regardé avec attention. J’ai lancé : « Eh ben dis donc », et il m’a reluqué, lui aussi, avec un sourire.

Là-dessus, il a sorti un mouchoir de sa poche, et il me l’a fait voir. Il y avait des taches rouges dessus, et les initiales « R. A. » brodées dans le

coin.

« C’est celui d’Al ? » j’ai demandé.

Il a fait oui de la tête. Et puis il m’a désigné le bas de ses jambes de treil is, et il a levé le pied : là aussi, il y avait des taches rouges. « C’est du

sang », il a dit.

Je ne savais pas s’il fal ait le croire, tel ement il était empressé à me donner les preuves.

« Comment tu as fait ? » j’ai demandé.

« À la hachette. Je l’ai frappé au front, et il s’est écroulé mort. Alors je l’ai fait rouler du toit. J’ai fait comme ça » – il a mis ses mains sur ses

oreil es en appuyant fort – « pendant trois secondes, pour pas l’entendre tomber dans la cour. Et je l’ai entendu quand même », il a ajouté avec une

grimace.

« Raconte-moi tout », j’ai dit. Mes jambes se dérobaient sous moi, je devais m’appuyer au bar de tout mon poids. « Al ons nous asseoir quelque

part », j’ai dit. « J’ai les genoux qui flageolent, je tiens plus debout.

— Moi c’est pareil. » Il a ramassé son fric et ses cigarettes sur le comptoir.

On est sortis de l’Anchor, on a traversé et on a pris la 17e. Sur un terrain de jeux, à droite, toute une escouade de petits enfants jouaient à la

balançoire, à la marel e, et pataugeaient dans un bassin sous le chaud soleil. Phil ip leur a souri. J’ai compris qu’il se voyait comme un meurtrier.

On a remonté la Huitième Avenue vers le nord, et j’ai jeté un dernier coup d’œil aux bandes de marins assemblés devant Union Hal .

Quelques rues plus loin, on a trouvé un bar climatisé. Il y avait des tabourets de cuir rouge au comptoir, on s’y est instal és et on a commandé

deux Calvert, avec des bières pour les faire descendre.

« Raconte-moi le reste » , j’ai dit, « raconte-moi tout ce que tu as fait depuis qu’on s’est quittés hier matin.

— J’ai passé le dimanche chez mon oncle ; je lui ai dit que j’avais besoin d’une ral onge, parce qu’on al ait devoir se trouver un autre bateau.

Après dîner, je suis al é au Minetta’s boire des whiskys, et Al est arrivé avec Cathcart. Cathcart est rentré chez lui de bonne heure, alors Al et moi,

on est restés en boire quelques autres. »

Phil ip m’a donc répété l’histoire qu’il avait racontée à Dennison un peu plus tôt. Quand il a eu fini, j’ai demandé : « Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Tu as une idée ?

— En gros, ce que Dennison t’a conseil é.

— C’est sans doute le mieux », a dit Phil ip en commandant encore deux verres. « Je vais passer sur la chaise électrique, à tous les coups.

— Jamais de la vie, quel e idée. Al était homo, il t’a couru après d’un continent à l’autre, il te pourrissait l’existence, la police va comprendre. »

Phil ip a haussé les épaules.

« Ben au moins, on se sera pris une bonne cuite, ce matin », j’ai conclu. Des paroles que j’ai aussitôt regrettées, alors j’ai dit : « Mais bon dieu,

il aurait pas fal u que ça arrive, hein ? »

Phil ip a de nouveau haussé les épaules.

« Buvons à Al quand même », j’ai ajouté en levant mon verre.

J’ai descendu mon Calvert, et avant que j’aie compris ce qui se passait, Phil ip avait le regard vague, et deux grosses larmes roulaient sur ses

joues. Jetais gêné, parce que je ne l’avais jamais vu pleurer. J’avais envie de lui poser la main sur l’épaule, ce que j’ai fini par faire.

« “Il y a un temps pour tout” », j’ai dit, « “même pour le meurtre” : Saroyan ».

Il m’a reluqué à travers ses larmes : « On dirait du T. S. Eliot.

— Ah bon ? »

On a rigolé un peu, et puis je lui ai tendu une cigarette. Moi qui avais toujours tenté d’imaginer quel effet ça faisait de tuer quelqu’un, moi qui

avais écrit des mil iers de mots pour recréer la trame de ces émotions, voilà que ce Phil ip qui était à côté de moi était passé à l’acte.

« Je vais al er chez mon oncle, et puis je me rendrai à la police, disait Phil ip. Il saura ce qu’il faut faire, il me trouvera des avocats. À supposer

que la police n’ait pas encore découvert le corps d’Al, ce sera chose faite avant la nuit. »

J’ai expliqué à Phil ip ce à quoi je pensais, mais ce qui l’intéressait, c’étaient les faits.

« Mon oncle a le bras long côté politique, il saura quels avocats prendre. »

On en a discuté un moment, et puis il a dit qu’il avait envie de partir.

« Où tu vas ?

— Al ons passer quelques heures au musée d'Art moderne.

— D'accord », j'ai dit, « mais on en boit encore quelques-uns avant ».

On est sortis sur la Huitième Avenue héler un taxi. Les trottoirs grouil aient de monde. Un marchand des quatre-saisons venait de s'instal er

devant le bar, il vendait des pommes. Un taxi a fini par s'arrêter, et on a sauté dedans.

« Passez par Times Square », lui a dit Phil ip. Et une fois en route, se tournant vers moi, il a déclaré à haute et intel igible voix : « J'espère qu'ils

vont pas trouver le corps tout de suite.

— Ouais », j'ai dit tout fort, et on a échangé un petit sourire. « Il doit pas être beau à voir, avec tout ce sang.

— T'as raison, merde ! Quand je lui ai fendu la tronche avec la hachette, le sang a giclé partout, il y en avait plein le toit. Et il doit y en avoir bien

plus encore dans la cour, en bas.

— Oui, t'as pas fait les choses à moitié. »

Comme on traversait Times Square, Phil ip a dit : « Arrêtez-nous là, chauffeur. »

Le taxi s'est rangé le long du trottoir, et le chauffeur s'est tourné pour arrêter le compteur. Phil ip lui a tendu l'argent, et le gars lui a fait un petit

sourire : il connaissait les ficel es du métier, bien sûr, mais il connaissait pas les faits.

Sur le trottoir, j'ai dit : « Je croyais qu'on al ait au musée.

— On va faire un tour par ici d'abord », a répondu Phil ip, qui a pris la 42e Rue.

On est passés devant l'Apol o qui jouait toujours *Quai des Brumes*, et devant le bistrot italien, et puis on a traversé une rue pour entrer dans une

sal e de jeux.

Phil ip est al é faire la monnaie d'un quarter en pennies, et on s'est instal és aux machines, pour descendre l'aviation ennemie en plein vol, et

pour mater des films coquins avec des femmes qui se déshabil ent dans leur boudoir pendant que des types moustachus montent par l'escalier de

secours. J'ai mis un nickel dans le bastringue pour entendre Benny Goodman jouer *The World is Waiting for the Sunrise.*

On est partis se balader du côté de la Sixième Avenue. Phil a acheté des cacahuètes gril ées à un petit Italien, et on est al és s'asseoir sur les

bancs du jardin de la Bibliothèque municipale pour en jeter aux pigeons. À côté de nous, un type en bras de chemise lisait un tract trotskiste.

« Ils pourront bien m'envoyer où ils voudront, a dit Phil ip, je serai en mesure de faire ce que j'aurais fait en mer.

— Tu vois », j'ai répondu, « je le savais qu'on n'embarquerait pas, parce que je rêvais pas de la mer.

— Je vais écrire de la poésie », a dit Phil ip.

À peu près au niveau de la Sixième Avenue, un cinéma de la 42e passait *Four Feathers* d'Alexander Korda.

Phil ip a dit : « C'est bon, ça. Entrons le voir. » On est donc entrés, et on s'est instal és à l'orchestre. La climatisation était détraquée, et on

suffoquait là-dedans.

Le film s'ouvre sur quelques lignes qui racontent le massacre de mil iers de soldats anglais au Soudan, exterminés par les féroces Fuzzy

Wuzzies. Phil ip a secoué la main, en disant : « Eux, ils peuvent se permettre de les tuer par mil iers.

— Ouais », j'ai dit.

Dans une scène d'embuscade, on voyait les Anglais et les Fuzzy Wuzzies

s’entre-tuer à coups de sabre et de couteau, dans un bain de sang.

Ça nous rappelait Al, baignant dans son sang au milieu de la cour, ça nous a un peu gâté le plaisir. En plus, l’un des personnages de l’histoire

s’appelait Dennison.

On est sortis du ciné en nage, et il faisait encore plus chaud dehors. Il était dans les trois heures et demie, on est entrés dans un bar, boire des

bières bien fraîches.

« Il va être l’heure que j’y ail e, a dit Phil ip.

— Et le musée ?

— Il était bon, ce film, mais il m’a tout le temps rappelé que mon heure est proche. »

On a bu sans rien ajouter.

« Bon, al ons-y, au musée », il a fini par dire.

On est sortis héler un taxi.

Dans la fraîcheur du musée climatisé, Phil est tombé en arrêt dix minutes devant le portrait de Jean Cocteau par Modigliani. Moi je suis parti de

mon côté regarder les vastes études de Blume sur le déclin et la chute de l’Occident, qui montrent des colonnes à chapiteau corinthien renversées,

et les éternels individus louches en train de conspirer dans des caves, pendant que des prêtres accomplissent un sacrifice en psalmodiant, et que

des troupes vaguement orientales sont en train d’éventrer la vil e. Ensuite, on s’est tous deux arrêtés devant le *Cache-cache* de Tchelitchev, qu’on

a contemplé un moment.

Il y avait un pédé en polo à rayures et pantalon brique, un grand blond, qui n’arrêtait pas de reluquer Phil du coin de l’œil. Même quand on est

descendus regarder un film d’une heure, il était encore derrière nous.

C’était un film italien de 1915, avec Eleonora Duse. Phil ip et moi, on l’a trouvée grandiose. El e affrontait la tragédie avec une forme de virilité,

comme si el e mettait Dieu au défi d’al éger la rancune qu’il lui avait causée.

On est remontés voir les peintures. Je voulais prendre une bière, mais Phil ip tenait absolument à rester jusqu’à la fermeture. J’ai cherché le

pédé des yeux, pour savoir s’il suivait toujours Phil ip, mais je ne l’ai pas vu.

Phil ip s’est de nouveau planté devant le Modigliani, sourire aux lèvres.

J’ai dit : « Retrouve-moi au bar de la 53e, j’ai soif. »

Il a dit d’accord, et j’ai quitté le musée. En traversant le hal , j’ai vu le pédé blond en conversation avec un jeune homme.

Au bar, j’ai pris une table d’angle et commandé une bouteil e de Schlitz. Le serveur est venu me l’apporter, et l’a posée sur la nappe blanche. Il

me trouvait mal habil é, et il me traitait avec une certaine condescendance. Je me demandais pourquoi les gens accordaient tant d’importance à la

sape, et il me venait des idées de meurtre, comme ça, à interval es réguliers.

Au bout d’un moment, la faim s’est fait sentir, et j’ai commandé une formule hamburger. Le serveur m’a apporté des couverts, avec une serviette

blanche toute propre et un verre d’eau. Il régnait cette lumière sourde, propre aux quartiers Est, comme dans une taverne à bière, une fraîcheur

agréable. J’ai jeté un coup d’œil circulaire, et embrassé du regard l’éventail de la clientèle.

Tout en attendant mon hamburger, j’ai commandé un double bourbon, que j’ai descendu en deux gorgées. Quand la viande est arrivée, j’ai

mangé du bout des lèvres, maladroitement comme quand on abuse des cocktails avant de passer à table.

J’avais terminé et je buvais une bière quand Phil ip est entré, en regardant autour de lui. Je lui ai fait signe et il est venu à ma table.

« J’avais faim, j’ai mangé », j’ai dit.

« Ne t’excuse pas, vampire, moi aussi j’ai faim.

— O. K. », j’ai dit.

Il a commandé la même chose que moi, avec une bouteil e de bière, et moi j’ai commandé un double bourbon.

Notre table remontait dans l’estime du serveur, il nous donnait du « monsieur », et, en moins de deux, il avait vidé mon cendrier et l’avait nettoyé

avec une serviette humide.

Phil ip a dit : « Il me reste dix dol ars sur ce que m’a donné mon oncle. Autant les dépenser avant que j’ail e me livrer.

— Très bien », j’ai dit.

Il a fini de manger et payé l’addition. On est partis sur la 53e, en direction de l’est, et on a débouché sur la Troisième Avenue, où on a trouvé un

saloon pas cher pour se mettre au comptoir.

« C’est là que Don Birnam va boire dans *The Lost Week-end* », j’ai dit. « Sur la Troisième Avenue. »

Phil a commandé deux whiskys, et c’était reparti. La porte du bar était ouverte, et la brise du soir entrait, rafraîchissante.

Phil ip devenait fébrile. Il n’arrêtait pas de dire qu’il al ait rentrer bientôt, alors je lui rappelais Boëldieu et ses gants blancs dans *La Grande*

Illusion.

Deux soldats étaient assis à côté de nous. Ils avaient l’air d’avoir fait la campagne d’Afrique pendant l’hiver. Il y en avait un qui me regardait, et

qui a fini par se pencher vers moi pour me demander s’il y avait des bordels en vil e.

Je lui ai noté une adresse : « Je suis pas sûr que ça fonctionne encore », j’ai dit, « mais tu peux toujours essayer ».

L’autre a engagé la conversation avec Phil ip, et lui a demandé s’il se plaisait dans la Marchande.

Phil ip a dit que oui, et une minute plus tard, il était debout et me tendait la main.

« Eh bien, au revoir, Mike. »

Il me prenait par surprise. « Au revoir », j’ai dit.

Il est sorti et je l’ai suivi, en laissant ma monnaie et mes cigarettes sur le comptoir.

On s’est arrêtés devant la porte. De nouveau, Phil ip m’a tendu la main. Il avait de la monnaie dans la paume. Quand on s’est serré la pince, les

pièces ont tinté, et quelques-unes sont tombées sur le trottoir avec un petit bruit métal ique. Phil ip a ouvert la main, et il a laissé tomber tout le reste

dans un geste théâtral de ses doigts raidis.

« Je vais ramasser », j’ai dit.

« Vas-y. Au revoir, Mike.

— Au revoir, Phil. »

Je l’ai regardé un moment s’éloigner en direction de la 60e. J’avais envie de lui courir après, pour lui redire au revoir. Il a tourné le coin, d’un pas

décidé, comme s’il al ait au travail, et je suis rentré dans le bar. J’ai vu la monnaie sur le trottoir, et je suis ressorti la ramasser. Ensuite de quoi, je

suis rentré me commander une bière, et me suis instal é dans un box vide.

C’était la bière la plus solitaire de toute ma vie.

J’ai fini par partir, je me retrouvais tout seul, sur la Troisième Avenue, en fin d’après-midi. Le métro aérien vrombissait au-dessus de ma tête, et

les gros camions passaient dans un grondement. J’étais là, tout seul, et tout était fini.

J’ai décidé sur-le-champ de repartir, de reprendre la route. J’avais envie de revoir les monts de Pennsylvanie, et les pins de Caroline du Nord.

J’en étais là de mes pensées quand je vois Phil ip revenir de la Troisième Avenue à toutes blindes.

« Qu’est-ce qu’il se passe ? » je demande en courant à sa rencontre.

Il sort le mouchoir taché de sang et me le tend.

« Qu’est-ce que j’en fais ? Tu le veux ?

— Pourquoi ?

— C’est le mouchoir d’Al.

— Je sais.

— Faut qu’on s’en débarrasse.

— Facile », je réponds. Je prends le mouchoir et le jette à l’égout. On se met à rigoler.

On était nerveux, à moitié fous, et heureux de se revoir « Entrons dans un bar », j’ai dit.

« O. K. »

On est al és dans un autre saloon de la Troisième Avenue, et on s’est remis à boire. Le bar était bondé de types locaux, et le barman était un

gros Irlandais.

« Il faut que je rentre chez moi », répétait Phil ip. Il a ajouté : « J’en ai marre de mes gants blancs. » Il a levé les mains : « Je suis faible, les gants

commencent à me gratter. »

Je me sentais tel ement mal que je n’ai rien dit. On commençait tout juste à réaliser ce qu’il s’était passé.

« Je vais t’accompagner à pied jusque chez toi », j’ai dit.

On a encore bu un verre ou deux, et puis on est sortis dans la rue. Je répétais : « Bon… », et Phil ip répétait : « Bon… » On avait tous deux des

tas de choses à se dire, mais il n’y avait plus de place pour les dire, tel ement on était tendus, et proches l’un de l’autre.

On a fini par arriver dans Central Park South, là où se trouvait l’immeuble de son oncle. On est al és jusqu’à l’entrée, et on s’est immobilisés.

Phil ip a fait signe au portier, et il m’a dit : « C’est un malade, un gars incroyable !

— Ouais », j’ai dit.

On a marqué un temps, et on s’est tendu la main, machinalement.

« Bon, a dit Phil ip, on prend les mêmes et on recommence. À bientôt, quand je serai derrière les barreaux.

— Je viendrai te voir », j’ai dit.

« Apporte-moi des bons bouquins, et tout et tout.

— Ouais. »

On s’est serré la main et tapé sur l’épaule, on s’est regardés en souriant. Et puis il a dit : « Au revoir », et moi j’ai dit : « Au revoir », il s’est

retourné pour pénétrer dans le vestibule de l’immeuble, et moi je me suis dirigé vers Colombus Circle où deux gros camions qui passaient m’ont

donné envie de partir loin.

WILL DENNISON

L’oncle de Phil ip a tout arrangé, et il a fait placer le gosse à l’asile. Je pense qu’il n’y restera pas plus de six mois, vu que l’oncle connaît

plusieurs des médecins au conseil d’administration susceptibles de se montrer compréhensifs.

Ça n’a pas trop plu aux flics que je n’aie pas couru à la première cabine téléphonique pour dénoncer le meurtre en honorable citoyen, autrement

dit en bon pigeon, selon les règles officiel es. De toute façon, moi, je suis un gars qui n’aime pas se faire remarquer. Alors j’en ai profité pour

passer quelques semaines à Chicago, histoire de renouer de vieil es accointances.

La vil e n’est plus ce qu’el e était. C’était à croire que tous mes amis et connaissances d’il y avait cinq ans étaient morts, en cabane ou à

l’armée. Mais j’ai quand même rencontré quelques types que je connaissais du temps où ils hantaient les bons coins du côté de North et de

Halsted.

Quand je suis rentré à New York, j’ai trouvé une lettre d’un gars de Chicago qui se disait ami de Charley Anderson, et qui avait une affaire à me

proposer. J’y trouverais un peu de gratte. Apparemment, c’était du lourd, et il ne savait pas quoi en faire. Il y avait un numéro de téléphone et j’ai

appelé plusieurs fois, mais sans succès.

J’ai décidé d’al er chez Al, voir Agnès, qui s’était instal ée chez lui après le meurtre. Je l’ai trouvée en train de faire ses valises. El e quittait New

York le lendemain.

Une certaine Mrs Rogers venait de racheter l’immeuble à Mrs Frascati, et el e

s’attelait au défrichage des mauvaises herbes sociales. Chris

Rivers s’était fait virer comme tapeur chronique et foyer d’infection. « El e va faire des travaux dans l’immeuble et augmenter les loyers, a dit

Agnès.

— Et Hugh Maddox, qu’est-ce qu’il devient ? » j’ai demandé.

« Il a pris trois ans, mais il sera peut-être autorisé à s’engager dans l’armée plus tard. Personne n’a l’air bien fixé. »

On y a réfléchi un instant, et puis Agnès a dit : « Ah, au fait, j’ai mis toutes les affaires d’Al dans une valise, et je l’ai envoyée à son frère, à

Memphis. Mais il manquait la radio. Quelqu’un a dû entrer dans l’appart et la prendre. Ça doit être Bunny, la klepto chic de Boston.

— Il y a de fortes chances », j’ai dit.

On était là, dans l’ancien appart d’Al, et la nuit tombait. Agnès me racontait une histoire interminable sur Mrs Rogers, mais je ne l’écoutais pas.

À la fin, je me suis levé.

« Si jamais tu te trouves dans l’Ouest, va voir ma vieil e », je lui ai dit. « Tu n’auras qu’à demander l’épicerie de Mrs Dennison. »

Agnès a dit qu’el e n’y manquerait pas si el e passait par Reno ; là-dessus on s’est dit au revoir à la porte avec une poignée de main.

Je suis al é dîner tout seul au Three G’s, sur Sheridan Square.

Comme je rentrais chez moi, voilà un type qui sort d’un immeuble en me disant : « Salut, Wil . » C’était Danny Borman.

« Danny, sacré flambeur, ça boume ? » j’ai dit, mais mon humour est tombé à plat.

On est al és chez moi, et il m’a raconté ce qu’il s’était passé.

Il avait bien al umé la maison, sauf que plusieurs autres baraques avaient pris feu du même coup, mais c'était pas encore le pire ; le pire, c'était

qu'un salopard dénué de sens patriotique entreposait des quantités d'essence dans son sous-sol, et que l'incendie avait pris de tel es proportions

qu'il s'était propagé à une base anti-aérienne, dont une aile avait brûlé. On avait crié au sabotage et le F. B. I. était sur l'affaire.

J'ai demandé à Danny s'il avait palpé, et il a dit que oui. Le fric al ait lui servir à quitter la vil e. Je n'ai pas eu le cœur de lui réclamer ma com, et

il n'a pas insisté pour que je l'accepte.

Alors on s'est dit au revoir, bonne chance et tout et tout. Et puis il m'a demandé des nouvel es de Phil ip, et je lui en ai donné.

Il a médité une minute, et il a dit : « Ben, quand il sortira, il va pouvoir se lancer dans la politique.

— Ouais », j'ai dit, « il devrait être bon ».

POSTFACE

Un jour d'octobre 1967, Jack Kerouac bavarde autour d'un verre chez lui, au 271 Sanders Avenue, dans sa vil e natale de Lowel ,

Massachusetts. Il a pour interlocuteurs trois jeunes poètes, Ted Berdgan, Aram Saroyan et Duncan McNaughton, venus l'interviewer pour *The*

Paris Review. Sur une question à propos de *The Town and the City* (trad. franç. *Avant la route),* son premier roman, Kerouac déclare : « Il en

existe une autre version cachée sous le parquet, et que j'ai écrite avec Wil iam S. Burroughs. Ça s'appel e *And the Hippos Were Boiled in Their*

Tanks (« Et les hippopotames ont bouil i vifs dans leurs piscines »).

— Oui, répond Berrigan, j'en ai entendu parler, tout le monde cherche à mettre la main sur ce texte. »

On voit bien que *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines* était déjà une légende il y a quarante ans. Pour autant les deux

hommes qui l'ont écrit, en 1945, étaient obscurs et n'avaient encore rien publié. Le livre précède d'une décennie les œuvres qui leur assureront

une gloire littéraire durable, *On the Road (Sur la route),* publié en 1957, pour Kerouac, et *The Naked Lunch {Le Festin nu),* publié en 1959, pour Burroughs. Ces deux romans, ainsi que le poème *Howl* d'Al en Ginsberg, publié en 1956, sont les étendards de la Beat Génération, et il paraît

donc difficile d'aborder *Et les hippos…* sans le replacer dans son contexte.

Même le lecteur qui n'aurait découvert ce roman que grâce à sa jaquette en saurait déjà trop pour le recevoir comme il a été écrit, c'est-à-dire

par deux il ustres inconnus parlant de personnes non moins obscures qu'eux-mêmes. Avec les montagnes de bibliographies sur la Beat

Génération, les biographies, les correspondances, les Mémoires et désormais les sources d’archives, la plupart des individus réels qui ont inspiré

les personnages de Kerouac et de Burroughs à l’époque sont aujourd’hui largement reconnaissables. Qu’on s’en réjouisse ou qu’on le déplore, *Et*

les hippos… nous parvient dans le cadre piège d’un fait divers sulfureux : « Le meurtre à Columbia qui a donné naissance aux écrivains Beat ! »,

« On retrouve un roman perdu de Kerouac ! », « On retrouve un roman perdu de Burroughs ! ».

Aujourd’hui, quelque soixante ans plus tard, le New York de la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui sert de toile de fond au roman, en fait un

document historique. Il faut mobiliser pour le lire toute l’imagerie de l’époque : la musique des années de guerre, les autos, les modes, les films,

les romans et les manchettes des journaux. Mais quel e que soit la version de l’« affaire Lucien Carr – David Kammerer » à laquel e on aura eu

droit, il faudra bien se départir de ses idées préconçues pour laisser la parole au « Phil ip Tourian » et au « Ramsay Al en » du roman.

Pour ceux qui nous rejoindraient à l’instant, résumé des épisodes précédents : la trame problématique des rapports entre Lucien Carr IV et

David Eames Kammerer se noue à Saint Louis du Missouri, en 1936, alors que Lucien a onze ans et que Dave en a vingt-cinq. Huit ans, cinq

États, quatre prep schools et deux universités plus tard, les liens sont devenus trop intenses, les émotions trop fébriles ; comme l’écrit « Wil

Dennison » dans *Et les hippos…*, « dès qu’ils sont ensemble, il se passe quelque chose ». Il fal ait que ça craque : ça a craqué.

Le lundi 14 août 1944, aux petites heures, dans la touffeur de Riverside Park, haut lieu de la drague de l’Upper West Side, Lucien et Dave sont

face à face, ivres, et se disputent. Ils en viennent aux mains et roulent dans

l’herbe, et c’est alors que Lucien frappe Dave de deux coups dans la poitrine avec son petit couteau de scout. Dave perd connaissance. Lucien le tient pour mort ; il lui attache les poignets avec ses lacets, lui leste les poches de pierres et fait rouler son corps inerte dans l’Hudson, où il se noiera en se vidant de son sang. Le meurtrier va attendre près de vingt-quatre heures pour se livrer à la police, et il faudra une journée de plus pour qu’on retire le cadavre de l’eau, au niveau de la 79e Ouest.

Le meurtre va faire la une des journaux new-yorkais pendant une semaine. Mais le choc est particulièrement violent pour les trois amis que Lucien a présentés les uns aux autres pendant sa première année d’études à Columbia : Al en Ginsberg, de Paterson, New Jersey, qui a dix-huit ans et est en première année comme lui ; Jack Kerouac, de Lowel , qui vient de laisser tomber la fac à vingt-deux ans ; et Wil iam S. Burroughs, trente ans, diplômé de Harvard, ami de Kammerer depuis 1920, époque où ils étaient écoliers à Saint Louis.

Aujourd’hui, le lecteur que la chose intéresse ne manquera pas de lire les études consacrées à la longue relation entre Kammerer et Carr. Mais, dans la plupart d’entre el es, Kammerer est réduit à une pathétique caricature : le dragueur homosexuel qui poursuit de ses assiduités sa jeune proie innocente, et purement hétérosexuel e, qui n’aura d’autre issue que de « défendre son honneur » par la violence. Ce sera le scénario qu’adopteront les avocats de Carr dans l’intention de caresser le juge, et si possible le public, dans le sens du poil – du poil de 1944.

Il y aurait pourtant beaucoup à dire sur la prime jeunesse de Lucien Carr et sa bisexualité d’alors, sujet que n’abordent guère les sources les plus sérieuses el es-mêmes que sont les biographies complètes des grandes figures des écrivains Beat. Ainsi, en 1944, Lucien va-t-il partager

nombre de partenaires occasionnels de Ginsberg, et Kammerer fera de même – nous l’avons compris depuis la publication en 2006 des journaux

de jeunesse de Ginsberg sous le titre *The Book of Mar-tyrdom and Artifice.* Pour autant, Lucien n’a-t-il jamais eu le moindre rapport sexuel avec

Dave, pas même une seule fois, selon ce que Burroughs a retenu des nombreuses confidences de son vieil ami, qui n’aurait sûrement pas

manqué de le lui raconter s’il s’était passé quelque chose entre eux.

Pour presque tous ceux qui ont connu les acteurs du drame, le blanchiment postérieur des antécédents de Lucien en matière de sexualité,

destiné au public, a semblé pardonnable en la circonstance. Et il faut bien dire que les meil eurs amis du mort eux-mêmes n’ont pas pris parti

contre Carr. C’est Wil iam Burroughs qui recueil e ses premiers aveux quelques heures après le meurtre, et il lui suggère aussitôt de trouver un bon

avocat avant de se livrer à la police, fort du scénario « j’ai défendu mon honneur ». Burroughs a le sentiment qu’il ne servirait à rien que Lucien

écope du maximum.

Quant à Jack Kerouac, à qui Lucien fonce ensuite annoncer la nouvel e, il est plus partagé. Il avait découvert bien des côtés sympathiques chez

David Kammerer. Sa propre bisexualité a beau être confuse et dissimulée, la pédérastie de Kammerer ne lui inspire aucun mépris. Or pourtant,

alors même qu’il n’est ami avec Carr que depuis six mois, il lui manifeste une loyauté qui prime sur ses états d’âme.

Ils passent la journée ensemble, à parler et à boire ; ils errent de bar en bar, vont voir des tableaux, suivent des documentaires d’art, retournent

sur les théâtres de ce drame de la vie réel e. Et puis l’après-midi tire à sa fin, et les deux jeunes gens se rendent compte qu’il va bien fal oir passer

à la suite. Ils se séparent à contrecœur, sachant bien l’un comme l’autre que rien ne sera plus désormais comme avant.

Après avoir passé presque toute la journée du 14 août avec Kerouac, Lucien va faire les mêmes aveux à sa mère, Marion Gratz Carr, dans son

appartement de la 57e Rue. El e appel e son avocat, et Lucien lui raconte toute l’affaire. Le lendemain, l’avocat conduit son client au bureau du

district attorney Frank S. Hogan, pour qu’il se livre à la police. Carr est accusé de meurtre avec préméditation et envoyé en prison. Kerouac est

arrêté au 421 Ouest de la 118e Rue, à l’appartement 62, qu’il partage avec Edie Parker, sa petite amie ; n’ayant pas de quoi payer sa caution, il

sera détenu comme témoin.

Quand la police va frapper chez Burroughs, au 69 Bedford Street, dans Greenwich Vil age, le jeudi matin, il est sorti et se trouve au Lexington

Hôtel, où il suit une affaire de divorce pour son agence de détectives, la Wil iam E. Shorten. Il était censé col er son oreil e à la cloison pour

entendre les ébats du couple qui avait réservé la chambre voisine – mais qui n’est finalement pas venu. Sitôt qu’il a vent qu’on le recherche lui

aussi comme témoin, Burroughs contacte ses parents à Saint Louis, et ceux-ci lui procurent un bon avocat, qui accompagnera lui-même son client

au bureau du D. A. pour l’interrogatoire, et l’en sortira ensuite libéré sur parole.

Quant aux avocats de Lucien, Vincent J. Malone et Kenneth Spence, ils vont plaider coupable auprès du D. A. adjoint Jacob Grumet, mais

coupable d’un chef d’accusation moins grave, l’homicide volontaire. Au tribunal et dans la presse, ils vont faire un portrait de Kammerer en vieux

pédé harcelant un jeune homme nul ement homosexuel – comme Carr pouvait sembler l’être dans les premiers reportages, sur les photos de

prison qui le montrent avec sa tignasse blonde et ses al ures adolescentes, un volume de Yeats à la main. Les avocats iront jusqu'à insinuer que

Kammerer, d'une corpulence bien supérieure à lui, l'aurait menacé physiquement, mais ils n'essaieront tout de même pas de persuader le jury

qu'un vigoureux garçon de dix-neuf ans n'ait su se défendre qu'en poignardant son agresseur au cœur… alors qu'il aurait facilement pu prendre

ses jambes à son cou.

Le 15 septembre 1944, Lucien Carr est condamné à la peine maximale de dix ans au pénitencier d'Elmira, dans l'État de New York. Dans sa

biographie de Kerouac, Ann Charters précise que les amis de Carr sont sous le choc : ils s'attendaient à une peine avec sursis. Mais, comme

Burroughs le dira à Ted Morgan, « j'étais dans la sal e… et, au moment où nous quittions le tribunal, l'avocat de Lucien m'a confié : “Je crois que

ça aurait nui à sa réputation s'il était sorti du procès libre comme l'air” – il avait donc plaidé sans conviction, il ne voulait pas le faire sortir. Il avait

une attitude moralisatrice sur la question ». (Il n'avait peut-être pas tout à fait tort, d'ail eurs.)

En prison, Kerouac épouse Edie Parker pour que la famil e de la jeune femme paie sa caution. À sa sortie, il accompagne sa femme à Grosse

Pointe, dans le Michigan, dont el e est originaire, afin d'y travail er pour rembourser sa dette. Mais début octobre, au bout de quelques semaines

seulement, il retourne à New York et entame la période de sa vie que ses biographes intitulent « K. se réalise ».

Kammerer mort, Burroughs va voir son psychiatre de l'époque, le docteur Paul Federn, tous les jours pendant une semaine, puis il retourne vivre

quelques semaines chez ses parents à Saint Louis. Fin octobre, il revient discrètement à New York, où il sous-loue un appartement au 360

Riverside Drive. En l’espace d’un mois, ses fréquentations parmi la pègre lui font découvrir les effets de la morphine, et, en décembre, il partage

cette découverte avec Al en et Jack.

Pour Burroughs, on le sait, c’est le début du combat de toute une vie contre l’addiction, où accoutumance et cures se succèdent dans un al er-

retour permanent, jusqu’au protocole de substitution par la méthadone en 1980.

Le premier à voir dans l’affaire Carr-Kammerer une éventuel e manne littéraire, c’est Al en Ginsberg. Fin 1944, son journal présente des notes

fournies et des ébauches de chapitres pour un texte qu’il envisage d’intituler *The Bloodsong* (« Le chant du sang »). Ce journal, aujourd’hui publié,

présente de nombreuses scènes frappantes entre Lucien et lui, et des descriptions évocatrices du cercle Burroughs-Kammerer-Carr. La

reconstitution que Ginsberg fait de l’ultime rencontre entre Carr et Kammerer la nuit du meurtre est la plus détail ée et peut-être la plus réaliste de

toutes les mises en fiction des dernières heures de Kammerer.

En novembre 1944, néanmoins, Ginsberg écrit dans son journal : « Aujourd’hui, le doyen a taxé mon texte d’obscénité. » Nicholas McKnight,

vice-doyen de Columbia, a en effet convoqué Al en après que Harrison Ross Steeves, chef du département d’anglais, lui avait révélé à quoi

s’occupait son jeune étudiant. Le doyen estime que cette affaire a déjà attiré à la faculté une fâcheuse publicité, et il décourage Ginsberg de

mener son projet à terme.

À l’automne 1944, John Hol ander, camarade d’études de Ginsberg et comme lui poète, a déjà publié dans le *Columbia Spectator* une nouvel e

« dostoïevskienne » sur le meurtre, et les détails juteux n’ont pas manqué d’al écher d’autres écrivains de la période. On trouve de nombreuses

versions de l’affaire dans des romans et des Mémoires écrits au fil des années 1940 et plus tard par Chandler Brossard, Wil iam Gaddis, Alan

Harrington, John Clel on Holmes, Anatole Broyard, Howard Mitcham et même James Baldwin – dont on considère généralement que ces

personnages ont inspiré la nouvel e « *Ignorant Armies* », prototype de son roman sur l’homosexualité *Giovanni’s Room* qui paraîtra en 1956.

Parmi les autres écrivains new-yorkais nécessairement au fait de cette histoire, on trouve l’amie de Kammerer (et de Brossard) Marguerite

Young, ainsi qu’un de ses propres amis, un pigiste au *New Yorker* nommé Truman Capote, qu’el e a présenté à Burroughs vers juin 1945 alors

même qu’il venait de publier « *Miriam* », sa première nouvel e importante, dans le magazine *Mademoiselle.* Des années plus tard, Edie Kerouac

Parker, autre témoin du drame, écrira ses Mémoires ; son histoire sera finalement publiée en 2007 sous le titre *You’ll be Okay : My Life with Jack*

Kerouac. On y trouve le récit du point de vue de la petite amie de Kerouac, qui ne comprend pas tout de suite pourquoi la police vient cogner à sa

porte et emmener son homme en prison.

Et puis c’est le tour de Kerouac et de Burroughs. Ce dernier en fait un récit circonstancié à son premier biographe, Ted Morgan, au milieu des

années 1980, alors que celui-ci était en train de rédiger son précieux *Literary Outlaw : The Life and Times of William S. Burroughs.*

« Kerouac et moi, on avait évoqué la possibilité d’écrire un roman à quatre mains, et on a décidé de s’attaquer à la mort de Dave. On écrivait

nos chapitres chacun à tour de rôle, et on se les lisait. On savait parfaitement qui écrirait quoi. On ne visait pas l’exactitude, mais seulement

l’approximation. On a eu grand plaisir à le faire.

« Il va de soi que chacun écrivait ce à quoi il avait assisté : Jack savait ceci, et moi cela. On a romancé. Dans la réalité, le meurtre a été commis

avec un couteau, pas une hachette. Comme il ne fal ait pas qu'on puisse reconnaître les personnages, j'ai fait de Lucien un Turc.

« Kerouac n'avait encore rien publié, on était de parfaits inconnus. Toujours est-il que personne n'a voulu de notre histoire. On est al és trouver

une vague agente [Madeline Brennan, d'Ingersol & Brennan] qui nous a dit : "Mais quel talent, vous êtes de vrais écrivains !", etc. N'empêche qu'il

n'en est rien sorti, ça n'intéressait aucun éditeur.

« Et rétrospectivement, je ne vois pas pourquoi ça les aurait intéressés : le texte n'avait aucune perspective commerciale, n'étant pas assez

"sensationnel" pour ça, mais il n'était pas non plus assez bien écrit, d'un assez grand intérêt littéraire pour être publié à ce titre. Il se situait à mi-

chemin, en somme. Tout à fait dans la veine existentialiste qui connaissait alors un grand succès mais n'avait pas encore gagné l'Amérique.

C'était un terrain sans viabilité commerciale. »

Quant à son titre insolite, voici l'explication de Burroughs : « Ça venait d'une émission de radio qu'on avait entendue au moment où on écrivait le

livre. Un incendie avait éclaté dans un cirque, et je me souviens que la radio avait dit : "Et les hippopotames ont été bouil is vifs dans leurs

piscines." Alors on a choisi la phrase pour titre. » Dans l'interview donné à la *Paris Review* en 1967, Kerouac propose une version à peine

divergente de la genèse du titre : « *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines,* parce qu'un soir qu'on était dans un bar, Burroughs et

moi, on entend un présentateur annoncer :"… et les Égyptiens ont attaqué (et patati et patata)… Pendant ce temps, à Londres, un terrible incendie

a éclaté au zoo, le feu s’est propagé à toute vitesse à travers champs et les hippopotames ont été bouil is tout vifs dans leurs piscines ! Bonsoir

mesdames, bonsoir mesdemoisel es, bonsoir messieurs !”

« C’est bien Bil ça, ajoute Kerouac, il retient ces choses, ça fait partie des trucs qu’il remarque. »

Selon une autre version encore, c’est au zoo de Saint Louis que l’incendie aurait éclaté. Mais l’histoire a sûrement un rapport avec le feu qui

avait ravagé le cirque des frères Ringling, Barnum & Bailey, à Hartford, Connecticut, le 6 juil et 1944, « le jour où les clowns ont pleuré ». Il y avait à

peine moins de sept mil e personnes sous le grand chapiteau au moment où les flammes l’avaient pris d’assaut ; trois minutes plus tard, les

poteaux s’écroulaient, et le chapiteau s’effondrait en flammes sur l’assistance. En six minutes, le cirque était réduit en cendres. L’incendie avait fait

au moins cent soixante-cinq victimes, hommes, femmes et enfants, et environ cinq cents blessés, piétinés pour la plupart au cours de la

bousculade qui s’en était suivie. On a découvert plus tard que le chapiteau avait été imperméabilisé au moyen d’un mélange d’essence de voiture

et de paraffine, mélange plus détonant qu’ignifugeant.

L’incendie de Hartford précède de quelques jours la première visite de Burroughs chez Kerouac dans l’appartement de la 118 e Rue, fin juin ou

début juil et 1944. Mais, à Hartford, les lions, les chevaux, les éléphants et les tigres avaient été promptement mis à l’abri, et il n’y avait pas l’ombre

d’un hippo à bouil ir. Il avait bien été question d’un hippopotame nain qui aurait péri, ainsi que dix-sept autres animaux exotiques, lamas et zèbres,

dans l’incendie du cirque des frères Cole, en 1940, à Rochester, dans l’Indiana ; à Cleveland, Ohio, l’incendie de la ménagerie des frères Ringling,

le 4 août 1942, avait bien tué une centaine de bêtes, dont deux douzaines que la police avaient dû abattre à l'arme lourde au moment où el es

s'enfuyaient dans la panique, le feu au pelage. Ces scènes d'un comique loufoque et grinçant faisaient partie de ce que Burroughs trouvait tordant.

Peut-être que ces hippopotames vapeur étaient entrés dans son folklore, et avaient été réactivés par l'accident de Hartford.

D'autres, dont Ginsberg, croyaient plutôt que la phrase faisait partie de ces « incrustations » trouvées dans des émissions de radio et utilisées à

des fins expérimentales par leur ami Jerry Newman dans ses montages sonores. Étudiant à Columbia et passionné de jazz, Newman s'était

procuré, avant même la commercialisation des magnétophones à bandes, de quoi faire des enregistrements, qu'il apportait aux jam-sessions

dans les clubs de la 52e ; ses enregistrements d'Art Tatum en 1940-1941 – une rareté – sont considérés comme des joyaux du genre.

Dans *Vanity of Duluoz (Vanité de Duluoz),* roman-Mémoires écrit à la fin de sa vie, Kerouac décrit ainsi sa col aboration avec Burroughs

pendant l'hiver 1944-1945 :

Alors mon vieux Bil , il attendait les monstres qui al aient sortir de la plume de son jeune ami, à savoir moi, et quand je les lui apportais,

il pinçait les lèvres avec une curiosité amusée, et il se mettait à lire. Après avoir lu mon travail, il hochait la tête et rendait sa création au

créateur. Moi, perché sur un tabouret, quasiment à ses pieds, soit chez moi, soit chez lui dans Riverside Drive, dans une attitude d'attente

et d'adoration parfaitement consciente, voyant qu'il me rendait mon œuvre sans autre commentaire que ce hochement de tête, je lui

disais le rouge au front ou peu s'en fal ait : « Alors, maintenant que tu l'as lu, qu'est-ce que t'en penses ? »

L’homme Hubbard hochait la tête, que faire d’autre quand on est un Bouddha arraché à son Nirvâna pour affronter l’horreur de la vie ? Il

joignait les doigts avec résignation, et levant les yeux sur le temple ainsi figuré, il répondait : « C’est bien, c’est bien.

— Mais encore, qu’est-ce que t’en penses ?

— Ma foi (se pinçant les lèvres avec un regard amusé pour le mur, tout aussi empathique et amusé que lui), ma foi, j’en pense rien, ça

me botte, c’est tout. »

Au début du printemps, le tapuscrit est achevé. Dans une lettre à sa sœur Caroline datée du 14 mars 1945, Kerouac conclut : « Le livre qu’on a

écrit à deux, Bur-roughs et moi, est désormais en lecture chez Simon & Schuster. Ce qu’il en ressortira, je l’ignore. En soi – si on le tient pour un

portrait de la frange “paumée” de notre génération, sans complaisance, honnête et d’une vérité sensationnel e – c’est un bon livre ; reste à savoir

s’il y a déjà une demande pour ce type de littérature, tandis qu’après la guerre on va assister à une épidémie de romans sur la “génération

paumée”, et, à cet égard, le nôtre est imbattable. »

Burroughs aussi s’est demandé quels styles littéraires seraient en vogue, quels styles commerciaux. Comme nous le savons, Simon & Schuster

va botter en touche, reculant devant la « vérité sensationnel e » de *Et les hippos…*, et d’autres éditeurs le refuseront de même. Kerouac continue

pourtant de retravail er le texte pendant l’été 1945 ; il va l’intituler successivement « *The Phillip Tourian Story* », « *Ryko* / *Tourian Story* »et « *I Wish I Were You* ». En outre, les personnages de Michael et Paul, dans *Orpheus Emerged* (« Orphée à jour »**(2)**) ne sont autres que Lucien et lui ;

cette longue nouvel e inachevée, enfin publiée en 2005, met également en scène des personnages inspirés par Ginsberg et Burroughs.

Au bout de deux ans, Lucien Carr est libéré. Il revient à New York pour reconstruire sa vie à partir de zéro, et il n’est guère d’humeur à gratifier

son cher ami Jack d’une version romancée et romantique de la tragédie qui a mis fin à sa jeunesse. Il décourage tout effort pour réécrire *Et les*

hippos… ou soumettre le texte à de nouveaux éditeurs. Mais ses amis ont beau savoir qu’il n’a qu’une envie, tourner la page, l’histoire est trop

bonne pour qu’ils y renoncent : ce sont des écrivains, ou ils le deviendront bientôt.

Dans ses lettres de prison à Kerouac et à Ginsberg, Lucien Carr ne se départ pas de son attitude désinvolte, sur le mode « rien à fiche », mais

il est clair pour lui et pour tout le monde qu’il ne retournera pas à Columbia. Peu après sa libération, il entre à United Press International comme

pigiste. Il épouse Francesca von Hartz, fonde une famil e (trois fils, Simon, Caleb, qui deviendra écrivain, et Ethan), et, en 1956, il est promu

rédacteur en chef du journal du soir.

La même année, Ferlinghetti publie dans sa maison d’édition City Lights le poème novateur de Ginsberg intitulé *Howl,* que l’auteur a dédié à

Lucien. Mais Carr a goûté outre mesure aux joies de la notoriété publique, et il prie son vieil ami Al en de retirer son nom des rééditions à venir.

Carr a tourné la page sur les années 1940, c’est du moins ce qu’il souhaite et on le comprend.

Burroughs, lui, n’a pas d’opinion. En 1946, il est plongé jusqu’au cou dans ses problèmes de drogue et il amorce la descente aux enfers qui le

conduira le 6 septembre 1951 à tuer sa femme par imprudence lors d’une forfanterie d’ivrogne à Mexico. Il écrit depuis deux ans déjà, mais pas

sur Jack Kerouac ou Lucien Carr ; lui, il écrit sur la came et les camés, à New York et Lexington dans le Kentucky, dans l’est du Texas et à La

Nouvel e-Orléans, puis enfin à Mexico – autrement dit, il écrit sur lui et ses partenaires de défonce.

The Town and the City (Avant la route), premier roman publié de Jack Kerouac, est un roman d'éducation type *Les Illusions perdues* de

Balzac, où le récit nous mène de la campagne à la vil e, mais sous la forme d'une saga familiale où l'on retrouvera certaines caractéristiques de

Jack et de ses parents réagencées au sein de la famil e Martin. Le livre présente bien une version lointaine de l'affaire Carr-Kammerer, mais les

protagonistes y sont nommés Kenneth Wood et Waldo Meister, et il y a de tel es modifications dans les circonstances du drame que peu de gens

y reconnaîtraient Lucien Carr.

Pourtant, *The Town and the City* n'épuise pas la fascination qu'éprouve Kerouac pour cette histoire. Dans une lettre à Cari Solomon datée du 7

avril 1952 – Solomon vient d'être nommé éditeur chez Ace Books par son oncle, A. A. Wyn, propriétaire de la maison –, il parle de *Et les*

hippos…, qu'il aimerait voir publié par Ace.

« Je ne dédaigne en rien les éditions de poche. D'ail eurs Burroughs et moi avons écrit un roman à sensation de 200 pages sur le meurtre

commis par Lucien en 1945 ; le livre a choqué tous les éditeurs sur la place de New York, sans parler des agents… Al en s'en souvient… Si vous

voulez le texte, il vous accompagnera chez ma mère, vous le trouverez dans mon capharnaüm de caisses et de valises ; je l'ai glissé dans une

enveloppe en papier kraft sous le titre (je crois) I WISH I WERE YOU, signé du pseudo "Seward Lewis" (nos deux seconds prénoms). Bil serait

d'accord, on a passé un an sur le texte, Lucien était furieux, il voulait qu'on l'enterre sous le parquet (donc, évitez de le lui dire tout de suite). »

Jack exagère peut-être l’aspect « choquant » du roman, mais il est vrai qu’aucune maison, et Ace pas davantage que les autres, ne veut publier

Et les hippos… cette année-là. (Quinze ans plus tard, dans son interview pour la *Paris Review,* on voit que Kerouac n’a pas oublié les « lames de

parquet ».)

En 1959, les œuvres fondatrices des écrivains Beat ont été publiées, et chacun des trois auteurs connaît une notoriété, un lectorat et des ventes

qui croissent rapidement. C’est John Clel on Holmes qui a « baptisé » sa génération dans le roman *Go,* publié en 1952, roman où Carr et

Kammerer font une brève apparition, mais c’est sans doute la nouvel e publiée en novembre 1959 dans *Life* et intitulée « *The Only Rebellion*

Around » qui fait connaître le phénomène Beat au grand public américain.

En 1959, comme Gerald Nicosia l’observe dans *Memory Babe,* sa biographie majeure, Kerouac parle toujours de temps en temps d’exhumer

Et les hippos… ; il est alors en plein blocage au beau milieu de son *Désolation Angels (Anges de la Désolation).* Il va même jusqu’à parler de

son projet devant Lucien et Cessa, sa femme, « affolant complètement l’une et perturbant gravement l’autre… Jack semblait admirer ce meurtre

comme un acte héroïque, mais, à leur demande pressante, il accepte pour l’instant de ne pas donner suite ; pour autant, il remet l’idée sur le tapis

une ou deux fois par an, au risque de pousser Cessa à la crise de nerfs ».

En 1967, il met enfin sa menace à exécution, alors qu’il est en train d’écrire *Vanity of Duluoz : An Adventurous Education, 1935-1946.* Le livre

raconte – à sa troisième femme Stel a Sampas Kerouac – la période de sa vie qui précède ses aventures sur la route avec Neal Cassidy. Il va

chercher ses vieux tapuscrits de 1945 au fond de ses tiroirs, et les relit pour y

trouver l'inspiration et la mémoire. Lorsque *Vanity of Duluoz* est

publié, en 1968, un bon cinquième du livre porte sur l'affaire Carr-Kammerer, qui apparaissent cette fois sous les noms de Claude de Maubris et

de Franz Muel er. Il fait également intervenir Wil iam Burroughs sous le nom de Wilson Holmes « Wil » Hubbard, dans une langue proche de cel e

de *Et les hippos…* Quant au mode du récit, *Vanity of Duluoz* suit d'assez près le découpage en scènes adopté dans *Et les hippos…*

Kerouac publie son livre à point nommé, car, en 1968, les premières biographies concernant les Beats sont en cours. Cette année-là, en effet,

Jane Kramer publie *Allen Ginsberg in America*, basé sur la série d'articles qu'el e vient d'écrire pour *The New Yorker*, mais el e n'y parle pas de

Lucien Carr ni de David Kammerer, et il se peut qu'Al en se soit abstenu d'aborder le sujet avec el e.

En 1973, avec le très novateur *Kerouac : A Biography* d'Ann Charters, Carr et Kammerer font leur retour dans un monde qui les avait oubliés –

alors que Lou Carr, rédacteur en chef, est devenu un homme réputé et apprécié. Ann Charters (et j'ai souvent entendu Ginsberg s'en plaindre)

sera cependant obligée de retirer de sa dernière version toutes les citations des œuvres de Kerouac, publiées ou non, et de les remplacer par des

paraphrases, parce que le Kerouac Estate vient de donner l'exclusivité de ces documents à Aaron Latham, qui est lui aussi en train d'écrire une

biographie.

Cette biographie sera bien achevée mais jamais publiée, parce que, après le livre de Charters, on considère que le marché de la biographie

kérouacienne est temporairement saturé. Ce qui n'empêche pas de nouvel es biographies marquantes de sortir vers la fin des années 1970, *dont*

Jack's Book par Bany Gifford et Lawrence Lee, en 1978, et *Desolate Angel* par Dennis McNal y, en 1979.

L'entreprise de Latham est pourtant une bombe à retardement. Ce dernier a en effet pour agent le vénérable Sterling Lord, qui est aussi celui de

Kerouac depuis le début des années 1950 et qui sera, à la mort de l'écrivain en 1969, celui de ses ayants droit. Latham écrit souvent dans le

magazine *New York*, et feu Clay Felker, son rédacteur en chef, accepte de publier le premier chapitre de sa biographie de Kerouac, chapitre qui

s'intitule en toute simplicité « *The Columbia Murder that Gave Birth to the Beats* » (« Le meurtre de Columbia qui donna naissance aux écrivains

Beat »). Felker le publie en avril 1976, sur deux pages, avec un encart de couverture qui en annonce le contenu. Ce chapitre est basé sur des

scènes et des dialogues puisés dans *Vanity of Duluoz* ou dans le tapuscrit *Et les hippos…*, soit sous forme de citations, soit sous forme de

paraphrases, comme si les deux textes pouvaient être pris au pied de la lettre, traités comme des témoignages réels. L'intimité entre Lucien et

Ginsberg apparaît aussi pour la première fois.

Cette publication bouleverse l'existence de Lou Carr ; il en est blême. Chez U. P. I., aucun des col ègues avec qui il travail e depuis trente ans

n'est au fait de cet homicide commis dans son adolescence. Il reproche à Al en d'avoir trop librement abordé le sujet de leurs liaisons dans les

entretiens enregistrés avec Latham ; il a le sentiment qu'Al en a dû vendre la mèche en rapportant la ligne de défense de 1944, qu'on trouve

parfaitement résumée dans *Vanity of Duluoz* où Claude (Lucien) chuchote à Jack pendant leur garde à vue : « On est exclusivement hétéros. »

Al en n'est plus très sûr d'en avoir fait part à Aaron Latham, mais il se couvre la tête de cendres et demande à Wil iam d'apaiser le cœur sauvage

de Lucien.

Burroughs est indigné pour Lucien et, avec l’aide d’Eugene H. Winick, son avocat de longue date, il décide de poursuivre Latham, Lord et le magazine *New York* pour diffamation et violation de la vie privée (par l’usage d’un nom ou d’une physionomie sans autorisation). L’affaire se soldera au début des années 1980 par des dommages et intérêts symboliques, et sans rancune. Le contrôle du roman à quatre mains devra donc être conjoint : voilà *Et les hippos…* « enfermé au fond d’un tiroir » ; il y restera vingt ans.

Fin 1981, Burroughs quitte son « bunker » new-yorkais pour s’instal er à Lawrence, au Kansas, où il va vivre seize ans et composer la « *Red Night Trilogy* », tout en exécutant un vaste corpus d’œuvres picturales. Quand son heure arrive enfin de regagner les « Terres occidentales », le 2 août 1997, je me trouve à ses côtés, car, depuis vingt-trois ans, j’ai le privilège de partager sa vie et de travail er avec lui.

J’avais tout juste vingt et un ans quand je suis arrivé à New York de mon Kansas, en quête de ma destinée. Burroughs et les Beats étaient ma grande passion littéraire depuis ma prime adolescence ; j’avais rencontré Ginsberg l’année précédente, et voilà qu’il m’encourageait à faire la connaissance de Wil iam, à la mi-février 1974. Bientôt, Wil iam me proposait de partager le vaste loft qu’il sous-louait sur Broadway, au 452. Au printemps de cette année-là, un soir très tard, nous sommes tirés de notre sommeil par l’interphone, et j’entends une voix joyeusement insolente aboyer : « Bil ! C’est Lou Carr, ouvre-moi, bon dieu ! » Ce que je fais, et nous bavardons une heure ou deux tous les trois. Mon amitié avec Lucien date de cette nuit-là, et el e a crû au fil des années passées auprès de Wil iam.

En 1999, en tant qu’exécuteur testamentaire de Burroughs, j’ai pris part à la vente aux enchères des biens d’Al en Ginsberg, chez Sotheby’s, à

New York. Après la vente, je me suis rendu quelques jours chez Lou Carr, à Washington. J’y ai réitéré une promesse que je lui avais faite de

longue date, à savoir ne pas publier le manuscrit à quatre mains de son vivant.

J’ai de même eu la chance de connaître une amitié de plusieurs années avec John Sampas, exécuteur testamentaire de Kerouac. John s’est

montré généreux, attentionné, d’excel ente compagnie. Il a par ail eurs toujours respecté la promesse que j’avais faite à Lucien.

Aujourd’hui, Dave, Jack, Al en et Bil nous ont tous quittés – puis Lucien lui-même, il y a trois ans, en 2005… Voici donc vos *Hippos,* prêts à

bouil ir après avoir frémi si longtemps.

Quelques mots sur le livre lui-même. Le lecteur chevronné des Beats reconnaîtra sans peine derrière leurs pseudonymes les personnages de *Et*

les hippos… : Jack Kerouac (Mike Ryko) et Wil iam Burroughs (Wil Dennison), ainsi que les deux protagonistes de cette tragédie que sont Lucien

Carr (Phil ip Tourian) et Dave Kammerer (Ramsay Al en ou Al) ; la petite amie de Kerouac, qui al ait devenir sa première femme, Edie Parker

(Janie), ainsi que la petite amie de Carr à l’époque, Céline Young (Barbara « Babs » Bennington) ; le camarade d’études de Carr John Kingsland

(James Cathcart).

Les spécialistes reconnaîtront peut-être certains personnages historiques moins célèbres aux marges du drame : les parents de Lucien, Russel

Carr (Mr Tourian / Mr Rogers) et Marion Carr (Mrs Tourian) ; son richissime oncle Godfrey S. Rockefel er (l’oncle de Phil ip) ; celui qui écrirait

bientôt dans le *New Yorker,* Chandler Brossard, qui habitait au 48 Morton Street,

dans le même immeuble que Kammerer et à deux pas de chez

Burroughs (il apparaît peut-être sous le nom de Chris Rivers) ; le docker Neal Spol en (Hugh Maddox) ; une bande de lesbiennes liées à Barnard,

avec la garçonne Ruth Louise McMahon (Agnès O'Rourke) et la féminine, étudiante de première année, Donna Leonard (Del a), ainsi que Teresa

Wil ard (Bunny ?) ; Patricia Goode Harrison, amie de Kammerer, et son mari d'alors, Thomas F. Healy, écrivain irlandais (peut-être Jane Bole et

Tom Sul ivan) ; le jeune gangster que Dennison est le seul à connaître (sous le nom de Danny Borman) étant peut-être inspiré par un certain

« Hoagy » Norman ou Norton.

Et puis, bien sûr, on reconnaîtra Joe Gould, surnommé le « professeur La Mouette » dans le croquis célèbre à l'époque qu'en avait fait Joseph

Mitchel pour le *New Yorker* en 1942. Alcoolique bavard, entre deux âges, scion d'une famil e patricienne dont l'arbre généalogique plongeait ses

racines dans le Boston d'avant l'indépendance, Gould était un véritable excentrique du Vil age. Fidèlement représenté dans *Et les hippos…*, il

passait son temps au Minetta's et travail ait soi-disant à une fresque littéraire magistrale, *Art Oral History of Our Time*, ce qui, dans le souvenir de

Burroughs, ne l'empêchait pas de faire son « numéro de mouette » pour qu'on lui paie à boire. Mais le « secret de Joe Gould », tel que Mitchel l'a

révélé en 1964 dans la suite de son croquis, c'est que le manuscrit indéfiniment griffonné de cette *Oral History* n'avait jamais existé.

En 2000, *Joe Gould's Secret* a été adapté à l'écran par Stanley Tucci, avec Ian Holm dans le rôle-titre. C'est une superbe reconstitution

historique de Greenwich Vil age autour de 1945, époque où se situe *Et les hippos… ;* le lecteur sera bien inspiré de voir le film pour se figurer le

décor de ces années aujourd’hui si lointaines.

En établissant le texte, je n’ai nul ement visé l’exactitude minutieuse qu’Oliver Harris, éminent spécialiste de Burroughs, a apportée aux versions

définitives des œuvres de jeunesse de son auteur, *Junky* (1953) et *The Yage Letters (Lettres du Yage*, 1963). Je me suis davantage efforcé de

présenter ces écrits conformément aux intentions des auteurs, pour autant que j’aie pu les discerner.

Nous savons que Kerouac et Burroughs avaient bien remis le même tapuscrit, intégral, à leur agent au printemps 1945 pour qu’il le soumette

aux éditions Simon & Schuster et Random House. Ce simple fait confirme selon moi que si *Et les hippos…* avait fait l’objet d’un contrat à

l’époque, les deux amis auraient certainement accepté de modestes suggestions éditoriales quant au plan et à l’orthographe, ce d’autant qu’ils

visaient un public plus vaste que la seule avant-garde littéraire avec leur roman de genre.

J’ai évité de faire des corrections invisibles, sauf exceptions, qui ont consisté à ajouter des virgules lorsque la compréhension les rendait

nécessaires ; j’ai même conservé quelques fautes de grammaire comme partie intégrante du style des auteurs. Il apparaît sans conteste que Jack

Kerouac a tapé le texte tel que nous le voyons aujourd’hui, sans qu’il en manque une seule page. Il avait une orthographe sûre, et une ponctuation

efficace. La plus grande liberté que j’aie prise a été de changer ici ou là le découpage en paragraphes pour cause de lisibilité, ou pour souligner le

genre littéraire auquel l’œuvre appartient.

Avant de conclure tout à fait, une note sur le texte : il a été transcrit d’après des photocopies d’archives du tapuscrit, par mon ami et col ègue

Tom King, que j’ai ici le plaisir de remercier pour son aide minutieuse. Qu’il me soit également permis de dire ma reconnaissance envers mes

amis Thomas Peschio, John Curry et James M. Smith, qui m’ont rendu bien des services et prodigué leurs encouragements ; les universitaires

Gerald Nicosia, Oliver Harris, Dave Moore et Bil Morgan, qui m’ont fait de judicieuses suggestions, m’épargnant des erreurs ; merci encore à mon

éditeur Jamison Stoltz, pour ses avis toujours dispensés à point nommé ; à Kathleen Silvassy, la compagne de Lucien Carr, pour l’hospitalité avec

laquel e el e m’a accueil i, il y a bien des années ; à mon ami Gene Winick, qui a aidé à longueur de vie Wil iam et son legs, et de même à Sterling

Lord, l’agent de Kerouac, qui soixante ans durant a nourri l’héritage laissé par Jack (et sa magnanimité lors de ce procès, il y a trente ans) ; merci

à mon col ègue et ami John Sampas, toujours égal à lui-même, avec son humour burroughsien ; à mes agents Andrew Wylie et Jeff Postemak, qui

ont foi en moi depuis des années, malgré mes vicissitudes ; merci à Ira Silverberg, mon ami affectionné, pour tout cela et davantage ; et par-

dessus tout, je remercie ma mère bien-aimée, Selda Paulk Grauerholz, qui a disparu le 13 mars 2008, en me demandant encore si j’avais terminé

Et les hippos… – el e, je la remercie pour tout, toujours, et je regrette de ne plus pouvoir le lui dire de vive voix.

Lou Carr est devenu un ténor de la presse fervent et accompli. Il a été promu rédacteur en chef chez U. P. I. dans les années 1970, et quand

United Press s’est instal é à Washington, en 1983, il a suivi sa société. Il est resté à l’agence quarante-sept ans, jusqu’à sa retraite, en 1993, à

l’âge de soixante-huit ans. Il est mort à soixante-dix-neuf ans, le 28 janvier 2005.

En hommage à sa mémoire, plus de 160 de ses col ègues se sont réunis le 4 mars 2005 dans les locaux du National Press Club, à Washington,

pour faire son éloge. Comme l’a écrit le *Times* de Londres dans sa nécrologie : « L’histoire de l’agence United Press, *Uni-press*, en 2003, a dit

de Carr qu’il était “l’âme du service des actualités. Le grand étudiant élancé de la Beat Génération a réécrit, retapé, remanié avec une énergie

vivifiante plus de grands reportages du circuit principal d’U. P. I., *l’A-Wire*, que quiconque avant lui ou depuis”. Il jouissait d’une grande admiration

et d’une grande affection auprès de ses col ègues. »

« Le meurtre qui a donné naissance aux écrivains Beat » est désormais une histoire aux multiples versions, mais ce n’est pourtant pas la mort

de Kammerer qui a bercé les Beats, mais bien plutôt la force vitale, tant intel ectuel e que sexuel e, du jeune Lucien Carr, que Kammerer lui-même

nourrissait depuis la puberté par des orgies poétiques – le divin *afflatus* de Baudelaire, l’acte gratuit de Gide, les rapports passionnés de Verlaine

et Rimbaud. Et puis ils ont tous deux sombré dans la folie, et joué ces rôles fatals dans leur propre vie.

Dans *Et les hippos…*, Jack et Bil ont dépeint un drame où le mentor dérape et où la jeunesse cède à sa cruauté naturel e. Toutefois, le fait

notable de cette intrigue, c’est que la mort de Kammerer, loin d’être la fin de l’histoire, en marque plutôt le début. Lui mort, en effet, et Lucien sous

les verrous, reste le trio Burroughs-Kerouac-Ginsberg. Et s’il est vrai qu’aucun d’entre eux ne verra son œuvre publiée avant dix ans, ils sont bien

les auteurs que la postérité, littéraire entre autres, va consacrer.

Le temps où Lucien Carr se trouve sous les feux de la rampe lorsqu’il est l’insouciant point de mire des Beats – le diaphane et charismatique

Claude de Maubris, leur grand sacrificateur, qui les invite à « *plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu’importe ?* **(3)** » –, ces jours bénis ont

pris fin il y a bien des années, par une chaude nuit d'été, pendant la guerre, où Lucien a mis à mort — qui sait, à sa demande ? – son mentor et

son béguin, son prédateur et son pantin, son créateur et son destructeur, David Eames Kammerer.

James W. GRAUERHOLZ

Juin 2008

1 **En français dans le texte.(N. d.T.)**

2 **Traductionfrançaisein *UnderwoodMemories*,ÉditionsDenoël.(N. d.T.)**

3 **Enfrançaisdansletexte.(N. d.T.)**